

ESSAI

SUR LA RELIGION

DES

ANCIENS GRECS.

PREMIERE PARTIE.

300

ESSAI
SUR LA RELIGION
DES
ANCIENS GRECS.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere; cadentque,
Quæ nunc ſunt in honore.

Horat.

PREMIERE PARTIE.



233636.
24.6.29

A GENEVE,
Chez BARDE, MANGET, ET COMP.
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

APRÈS le grand nombre d'ouvrages qui exiſtent ſur la mythologie, après tant d'efforts pour en débrouiller le cahos, nous ne venons point ici haſarder de nouvelles conjectures. Nos recherches ſeraient peu intéreſſantes, ſi elles ſe bornaient à la ſimple explication des fables des Anciens. Nous avons eu un objet bien plus important, celui de développer leur ſyſtême religieux.

Il n'eſt perſonne qui n'ait appris à connaître les dieux de la fable, & qui ne ſoit familiariſé avec leurs noms auſſi-bien qu'avec leurs attributs; mais, pourvu que ces notions ſuffiſent à l'intelligence des poëtes & des productions des arts, rarement cherche-t-on à pénétrer au-delà; & s'il n'eſt pas poſſible, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la nature de l'homme & ſur

l'expérience de tous les fiecles, de fuppofer que les nations de l'antiquité n'ont point eu de Religion, celle qu'on leur attribue, paraît à peine digne d'être appellée de ce nom facré.

Ayant entrepris de lui rendre tous fes droits & fa dignité premiere, nous l'avons confidérée principalement chez les Grecs, parce que ce peuple a fur-tout mérité de fixer les regards de la poftérité, & que, longtemps feul dépofitaire des connaiffances des Orientaux, on lui eft redevable de la plupart des opinions, qui, nées dans les hautes contrées de l'Afie, ont paffé enfuite en occident, où elles confervent encor une influence marquée.

Notre premier foin a été de claffer cette multitude de divinités, dont la nomenclature femble d'abord préfenter un affemblage monftrueux. Une fois parvenus à trouver l'ordre qui doit leur être affigné, nous les avons vu fe ranger en quelque

ſorte d'elles-mêmes à leur véritable place, & nous n'avons pas eu de peine à rendre raiſon de leur origine, de leurs fonctions, & de toutes les avantures en apparence ſi biſarres qui compoſent leur hiſtoire.

Lorſqu'enſuite nous avons pénétré dans l'intérieur de cette même Religion, nous avons reconnu qu'elle renfermait tous les principes d'une morale épurée, qu'elle était grave & auſtere, qu'elle ſavait en impoſer à la multitude; nous y avons même ſouvent découvert la ſource de pluſieurs traditions qui depuis ont été univerſellement conſacrées; il nous a paru enfin que la Religion ne différait pas eſſentiellement autrefois de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & que, ſi elle a varié dans les formes, elle a toujours eu le même but, le même eſprit, & le même caractere.

Tel eſt en général la marche de cet ouvrage. Nous en avons banni les termes d'*idolâtrie*, de *paganiſme*, & toutes les

dénominations devenues injurieuſes, par leſquelles on ne ceſſe de déſigner le culte des Anciens. Le fanatiſme & la ſuperſtition méritent ſeuls d'être dévoués à la haine & au ridicule. Contentons-nous de plaindre les peuples qui n'ont pas été éclairés des véritables lumieres. Mais, puiſqu'il faut à l'homme des préjugés, avant de flétrir ceux auxquels une grande nation a été aſſervie, on devrait examiner s'ils lui ont été funeſtes, ou s'ils ont dégradé la raiſon humaine; on devrait avant tout s'en être du moins formé une idée exacte: c'eſt à quoi n'ont pas penſé la plûpart de ceux qui ſe ſont occupés de cette matiere.

Excepté un petit nombre dont les recherches ſont extrêmement ingénieuſes, les autres ne nous ont été utiles que par le ſoin qu'ils ont pris d'entaſſer beaucoup de faits; & c'eſt preſque l'unique avantage que l'on puiſſe retirer des ouvrages d'éru-

dition, de ces compilations immenſes, où il n'y a pas une ſeule idée. On n'a gueres fait juſqu'à préſent que raſſembler des matériaux. Combien il ſerait à déſirer qu'une main habile les mit en œuvre, & rétablit enfin les monumens de l'antiquité, qui ont été ſi cruellement mutilés par le temps & plus encore par les modernes!

Nous en avons bien ſenti la néceſſité, en voyant la maniere dont ils ont traité la mythologie. En général, comme nous aurons plus d'une fois occaſion de le remarquer, il eſt difficile avec un eſprit plus borné de montrer une vanité plus ridicule; & ce que Ciceron diſait, en parlant des philoſophes (*de Divinat.* lib. II. c. 58.) qu'il n'eſt rien de ſi abſurde, qui n'ait été avancé par quelqu'un d'entr'eux; pourrait à plus juſte titre s'appliquer aux mythologues.

En rendant compte de tous ces ſyſtêmes ſi puériles, ſi ſérieuſement propoſés, nous

avons cru qu'il nous ſerait en même temps permis de porter un jugement ſur les divers écrits dont nous avons fait uſage. On en trouvera une courte analyſe ſoit dans nos notes, ſoit dans les remarques détachées. Si tous les écrivains, dans les différens genres où ils s'exercent, voulaient ainſi, à l'exemple de l'auteur de l'*Eſprit de la ligue*, apprécier les livres qu'ils ſont forcés de conſulter, ce ſerait le moyen de connaître inſenſiblement toutes les richeſſes de la littérature. Peut-être nous accuſera-t-on de nous être quelquefois expliqués trop librement; mais, ſi le premier devoir de celui qui ſe deſtine à écrire eſt d'aimer la vérité, il doit encor avoir le courage de la dire; & notre reſpect pour le public nous a fait paſſer par-deſſus toute eſpece de conſidération particuliere.

Quelque deſir que nous euſſions eu de mériter le ſuffrage des gens inſtruits, ſi ce traité ſervait du moins à rappeller aux gens

du monde des images agréables, en leur expliquant ce qu'ils ont lu dans les poëtes, ce que les arts leur offrent de tous côtés; s'il pouvait ſur-tout fixer leurs idées ſur une Religion juſqu'à préſent méconnue, & qui a été celle d'un peuple célebre par ſes inſtitutions, nous croirions encor avoir rempli un but véritablement utile.

Cet *Eſſai ſur la Religion des Grecs* venait d'être terminé, lorſque nous avons appris qu'un ſavant diſtingué par ſes lumieres & par l'étendue de ſes connaiſſances, avait conçu un plan bien plus vaſte, que lui ſeul était capable d'exécuter. Son ouvrage eſt ſur le point de paraître; il ne nous eſt pas connu; mais, pour en avoir une idée, il ſuffit de nommer M. l'abbé Barthelemy; &, d'après ce que nous en avons entendu dire, nous pouvons avancer que jamais les modernes n'ont élevé de plus beau monument aux Anciens. L'ordonnance ſeule a quelque choſe d'im-

posant. L'auteur accompagne Anacharsis dans son voyage; ou plutôt, servant lui-même de guide au philosophe Scythe, il se transporte en Grece à l'époque où ce pays était le plus florissant, & semble raconter ce qu'il voit. Il converse avec les grands hommes qui l'habitaient; il s'instruit de leur sagesse; il est témoin des belles actions qui les ont immortalisés. Histoire, législation, philosophie, il embrasse tout. Les mœurs & les usages des Grecs, leurs progrès dans les arts, leurs découvertes en tout genre, &, parmi leurs opinions, cette Religion que nous avons osé décrire, entraient naturellement dans son sujet. Le public sait depuis longtemps ce qu'il est en droit d'attendre d'un écrivain qui joint à une vaste érudition le goût le plus épuré.

Nan. *Le 3 Juillet* 1786.

ESSAI



ESSAI

SUR

LA RELIGION DES GRECS.

INTRODUCTION.

LA Religion des Grecs eſt l'objet de nos recherches. Nous nous propoſons de faire voir quelles ont été, ſur cette matiere importante, les idées d'une nation qui s'eſt rendue à jamais célebre, qui plus que toute autre a reculé les bornes de l'eſprit humain, & dont les inſtitutions ont encore parmi nous l'influence la plus marquée. INTRODUCTION. *Deſſein de ce traité.*

Nous paſſerons rapidement ſur les premiers temps de la Grèce. La Religion des anciens habitans de cette contrée ſe reſſentait de leur vie agreſte. Simple & groſſiere dans l'origine, elle ne différait pas de celle qu'on a trouvée parmi les hordes éparſes dans les déſerts de

INTRODUCTION.

l'Amérique. Elle ſerait même peu digne de notre attention, ſi elle ne nous préſentait le ſpectacle toujours intéreſſant de l'enfance d'un grand peuple. On aime à voir ſes premiers développemens, à le ſuivre dans les routes qu'il a tenues à meſure qu'il s'eſt avancé vers la civiliſation; & ce n'eſt qu'en étudiant les opinions auxquelles il a été ſucceſſivement aſſervi, que l'on peut mieux juger du progrés de ſes mœurs.

Religion des premiers habitans de la Grèce.

Occupés d'abord des moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance, les Pélaſges ne s'éleverent pas au-deſſus du petit nombre d'idées que ce beſoin ſuppoſe. Ils firent un Dieu de l'arbre (1) qui les nourriſſait. Les vieux chênes de Dodone, dont le culte ſubſiſta pendant tant de ſiecles, atteſtent & la ſimplicité & la reconnoiſſance de leurs premiers adorateurs (2). Lorſqu'enſuite ils eurent formé des peuplades différentes, & que la guerre eut enſanglanté leurs forêts (3), ils conſacrerent l'inſtrument de la force. L'arme, qui aſſurait la victoire dans les combats, devint une divinité. Mars fut ſon nom; il était repréſenté, comme chez les Scythes, ſous la figure d'une lance (4). Ce ne fut que longtemps après, lorſque l'on eut perſonnifié une multitude

INTRO-DUCTION.

d'êtres particuliers, qu'il alla se mettre au rang des autres immortels. Alors il prît un caractère analogue à son origine (5). Fier & cruel, ne respirant que le carnage, & toujours accompagné de la terreur (6), les attributs, qui lui furent donnés, montrent qu'il avait mérité de commander seul à des peuples féroces. Les Grecs n'eurent point d'autre Dieu, tant qu'ils furent réduits à mener la vie de sauvages. Mais insensiblement ils se formerent des notions plus relevées. Déjà le spectacle imposant de l'univers commence d'attirer leurs regards. Ils voyaient tous les jours les cieux emportés d'un mouvement rapide & régulier; incapables de remonter à une premiere cause, ils se persuaderent que les astres étaient doués d'un pouvoir surnaturel. L'admiration les força de leur rendre hommage (7). C'était au milieu des campagnes qu'ils allaient jouir de leur présence, & qu'ils les adoraient. Delà le nom de temple, donné aux édifices sacrés, lequel signifiait dans leur langue le vague de l'air, l'espace compris entre la terre & le firmament (8), &, pour désigner l'objet de leur culte, ils se servirent d'un mot, qui n'exprimait originairement que l'action de tourner (9),

INTRODUCTION.

& qui s'annoblit avec l'être auquel on l'appliqua dans la ſuite: ce mot eſt DIEU.

Révolution arrivée dans les mœurs & dans la religion des Grecs.

Mais qu'eſt-il beſoin d'obſerver tous les pas qu'ils ont fait pour ſortir de la barbarie? Qu'il nous ſuffiſe d'avoir indiqué les nuances bien caractériſées qui les diſtinguent dans ces premiers temps. Ce ne ſont point les idées d'un peuple groſſier & ſauvage dont nous voulons offrir le tableau, mais celles d'une nation éclairée, digne de fixer les regards de la poſtérité; & la Grèce ne mérite d'occuper une place dans les faſtes de l'hiſtoire, que lors qu'avec des mœurs nouvelles des étrangers lui eurent apporté de nouvelles inſtitutions. L'arrivée des colonies orientales eſt l'époque des beaux jours (10), qui devaient luire dans cet heureux climat. Les Pélaſges étaient encore plongés dans les ténébres; dès que les arts ſe furent élevés ſur leur horiſon, la nuit, qui les couvrait, ſe diſſipa tout-à-coup (11); alors tout s'anima. La nature ſe peignit à leurs yeux des couleurs les plus brillantes, & le génie vint leur dicter ſes loix. Tandis que les murailles s'élevaient de toutes parts à la voix d'Amphion, Orphée faiſait retentir les bois des ſons harmonieux de ſa lyre. Les arbres paraiſſaient ſenſibles à ſes accens; les plus

fiers animaux ſe dépouillaient de leur férocité, & accouraient ſe ranger (12) autour de lui: emblême de la révolution qu'il opéra dans les mœurs d'un peuple ſauvage (13). Légiſlateur à la fois & pontife, il chantait l'origine du monde & le développement du cahos; il enſeignait à ſes compatriotes une doctrine ſublime faite pour les élever, pour leur inſpirer toutes les vertus (14). Mais, comme nous l'avons annoncé, le culte, qu'il inſtitua, était étranger à la Grèce (15); & ce n'eſt pas au milieu des montagnes de Thrace qu'il faut en chercher l'origine. Pour le bien connaître, tranſportons-nous dans le pays même qui lui a ſervi de berceau; nous ſerons plus en état d'en ſaiſir l'enſemble, & de juger des modifications qu'il dut éprouver, lorſqu'il paſſa dans d'autres climats.

INTRODUCTION.

Nos lumieres & nos erreurs viennent originairement des contrées les plus anciennement civiliſées, de celles où la premiere impulſion fut donnée à l'eſprit humain. L'Orient, cet antique foyer de la ſuperſtition & du deſpotiſme, a vu naitre la plupart des opinions qui ſe ſont enſuite répandues dans les autres parties du globe, ſouvent pour le malheur des peuples. La Religion, dont l'unique ob-

Vues générales ſur l'origine des Religions.

INTRODUCTION.

jet aurait dû être de les consoler, & qui souvent aussi n'a fait qu'appésantir leurs chaînes, est également sortie de son sein. Il est facile de s'en convaincre, en suivant la trace de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent sur la scene du monde ; & la conformité étonnante, qui subsiste entr'elles (16), prouverait seule, au défaut d'autres monumens, qu'elles ont une source commune. Il n'en est point qui ne soit animée du même esprit, qui ne se propose les mêmes fins ; les principes, les dogmes & les cérémonies qui les constituent, sont les mêmes. Il suffit de les comparer les unes avec les autres, pour s'appercevoir qu'elles se réduisent toutes à une seule, & que leurs différences tiennent à des causes locales, & absolument étrangeres (17). Le Scandinave invoquait le géant terrible de la gélée (18), tandis que l'habitant du Tropique se prosternait devant l'astre brûlant du jour ; & cependant, le législateur fameux, qui alla former un peuple de héros sous les glaces du pole, était sorti des mêmes régions (19), où, quelques siecles auparavant, les Perses avoient adopté le systême des mages ; où, dans des temps plus modernes, un simple conducteur de chameaux, alluma dans le cœur des Ara-

bes un enthousiasme qui changea la face de l'univers. Aussi les institutions d'Odin sont elles entiérement semblables à celles de Mahomet (20); ils ont parlé l'un & l'autre la même langue qu'Orphée, que Zoroastre, que tous ceux qui ont fondé un nouveau culte. Et l'on peut dire qu'il n'a existé jusqu'à présent qu'une seule Religion, qui sous des noms divers a regné sur tout le globe; qui, subordonnée aux circonstances, s'est montrée revêtue de formes différentes; qui, tantôt sombre & austere, tantôt brillante & majestueuse, a toujours eu pour but d'étonner l'imagination & de la subjuguer, & qui, dans tous les siecles, dans tous les climats, a été forcée de se ployer au génie des peuples qu'elle a soumis à son empire.

INTRODUCTION.

Religion des anciens.

Chez les anciens, dans ces temps qu'on peut appeller l'enfance du monde, puisque ce sont les premiers dont nos annales fassent mention, elle déploya un grand caractere. L'homme, habitant une terre nouvelle, commençait à jouir des heureux effets de son industrie. Les sciences, dont il s'était conservé quelques vestiges à travers les révolutions arrivées sur le globe, venaient de nouveau embellir son séjour. Ceux, qui en recueillirent

INTRODUCTION.

les débris, s'occuperent des moyens d'en assurer la durée. Pour en conserver à jamais le souvenir & les transmettre aux générations futures, ils les rendirent sacrées. La Religion devint le dépôt auguste, où furent consignées les découvertes en tout genre. L'astronomie, la physique, l'étude des loix de la nature, celle plus importante encore des devoirs de la société, elle embrassa tout, & en forma le tableau le plus vaste & le plus magnifique, que le génie ait pu concevoir. Aujourd'hui que le temps en a détruit l'ordonnance, s'il est un moyen de la rétablir, c'est de suivre, non la marche progressive des connoissances humaines; mais l'ordre dans lequel on peut les placer. Par-là les fables viendront se ranger dans la classe qui leur appartient, & s'expliqueront d'une maniere naturelle. Un observateur attentif, transplanté dans ces régions opulentes autrefois le siége des arts, & maintenant désertes & abandonnées, peut, à la vue des ruines qui l'entourent, juger de la beauté de l'édifice, & le retracer à nos yeux.

Quel était son objet.

La premiere de toutes les sciences est celle qui nous développe les principes des choses, & qui nous éleve à la contemplation d'un être supérieur, intelligent, qui a imprimé le

mouvement à la matiere, qui échappe aux sens, & dont la présence se manifeste dans ses œuvres. Les objets sensibles & matériels, qui composent l'univers, doivent tenir le second rang. Quoi de plus digne d'admiration, que ces loix constantes, immuables, auxquelles sont assujettis tous les corps, qui, depuis la surface de la terre, jusqu'aux voutes célestes, sont répandus avec profusion autour de nous! L'homme vient ensuite frapper nos regards; ses rapports, considéré comme individu & comme réuni en société, ses travaux, ses découvertes, enfin ce qu'il a créé, ce qui émane de lui, ne méritaient pas moins d'être offerts à la vénération publique.

INTRODUCTION.

Maniere dont elle doit être envisagée.

Cette division simple avait sûrement été adoptée par les anciens sages; & elle était la base de leur système religieux. Dieu, la nature, & l'homme; voilà les grands objets qu'ils s'étaient proposés de peindre. Ce qui constitue trois especes de théologies, que l'on pourrait nommer l'une intellectuelle, l'autre physique, & la troisieme théologie civile. Il est évident, d'après le témoignage d'Hérodote (21), qu'une pareille distinction avait lieu en Egypte. Les habitans de cette contrée, dont on vantait la haute sagesse, & qui eu-

INTRODUCTION.

rent la gloire d'éclairer les autres peuples, admettent trois ſortes de divinités entiérement différentes les unes des autres par leur nombre, par leurs qualités, par leurs fonctions.

Diviſion des Dieux en trois grandes claſſes.

Les principes des choſes ont été repréſentés par la premiere claſſe (22). Les divers dieux, qu'elle renferme, déſignaient les modifications de la matiere, & les attributs (23) de l'être qui lui a donné la forme; être ſupérieur, intelligent, qui tantôt déploye ſa grandeur dans cette multitude de mondes dont l'eſpace eſt peuplé, tantôt eſt perpétuellement occupé à maintenir l'ordre, à conſerver, à diriger l'ouvrage de ſes mains, & qui ſeul a préſidé à l'arrangement de l'univers.

La ſeconde claſſe ramene au ſpectacle de cet univers créé. Sous l'emblême d'Iſis, d'Oſiris, & des autres Divinités de cette eſpece, elle offre les grands phénomenes de la nature (24); la route que décrivent les planètes dans leurs orbites; les différends aſpects de cet aſtre qui répand une clarté ſi douce, & dont les retours périodiques étaient célèbrés par des fètes; elle offre ſurtout la marche impoſante du Pere des ſaiſons, ſoit lorſque parvenu au plus haut point de ſa courſe, il

embraſe l'hémiſphere de tous ſes feux, ſoit lorſqu'il ſemble fuir dans d'autres climâts, & que les mortels conſternés ſe croient menacés des rigueurs d'un hiver éternel.

INTRODUCTION.

On voit paraître dans la troiſieme claſſe (25) l'homme lui-même, non pas l'homme élevé au rang des dieux, & fier des vains honneurs de l'apothéoſe; mais l'homme jouiſſant des bienfaits de la divinité ſuprême & de l'influence des aſtres; l'homme défrichant la terre devenue ſon domaine, & la forçant de lui ouvrir ſes tréſors; l'homme enfin inventant les arts, ſoumettant au calcul les révolutions des ſpheres, & s'élevant juſqu'au ciel par la vertu.

Explications qui ont été données de la mythologie.

La voilà donc cette mythologie que l'on s'eſt plu à défigurer, qui nous a été repréſentée comme un amas d'abſurdités, de fictions incohérentes! Ici tout le ridicule diſparaît; les fables s'agrandiſſent avec les objets qu'elles ſervent à déſigner; elles renferment un ſyſtème ſublime inventé dans un ſiecle, où l'imagination forte & vigoureuſe n'étoit pas bornée par l'intolérance. Eh quoi! les Anciens nous ſont propoſés comme des modeles en tout genre; on célebre leurs loix, leurs gouvernemens, leurs inſtitutions; ils

INTRODUCTION.

n'ont méconnu aucun des devoirs les plus rigoureux de la morale : & l'on veut que, dans les fonctions augustes de la Religion, ils aient en quelque sorte dégradé leur être; qu'ils aient créé des monstres pour les adorer ; & que dans la personne de leurs dieux, ils aient voulu honorer le vice & même le crime ? Rendons plus de justice à des peuples qui sont encore nos maîtres ; craignons nous-mêmes les reproches que la postérité sera peut-être un jour en droit de nous faire. Il est temps de détruire les préjugés de l'orgueil, & les prestiges d'une vaine érudition. Ecoutez ces prétendus savans qui se croient supérieurs aux plus beaux génies de l'antiquité, qui ont bien osé dévouer à la risée publique les monumens les plus respectables. De quoi ont servi leurs profondes recherches, sinon qu'à les égarer & à montrer dans tout son jour la médiocrité de leur esprit ? La plûpart ont regardé la mythologie comme le récit figuré des événemens historiques. Il est assez singulier qu'ils se soient presque tous réunis pour embrasser une opinion, qui, née originairement de la vanité & d'une adulation excessive, n'a pu ensuite être soutenue que par la mauvaise foi ou l'ignorance.

INTRODUCTION.

Evhemerisme.

Alexandre, que des talens & des ſuccès extraordinaires élevaient au-deſſus des autres hommes, s'était dit fils d'un Dieu. Les princes ſes ſucceſſeurs imiterent ſon exemple, & crurent peut-être par-là en impoſer davantage aux nations qu'ils s'étaient partagées. Inſenſiblement on leur rendit des honneurs divins. Ce fut dans ces circonſtances qu'Evhemere publia ſon hiſtoire ſacrée (26), qui ſemblait en quelque ſorte juſtifier ces apothéoſes. Il prétendait avoir découvert une iſle juſque-là inconnue, qu'il appella Panchée, & dans laquelle étaient dépoſés, ſelon lui, les tombeaux de tous les perſonnages que le peuple adorait. Quoiqu'alors on n'attachât point d'importance aux diſcuſſions théologiques, & que le temps ne fut point encor arrivé, où elles devaient troubler le repos du genre humain, cet ouvrage ne pouvait manquer cependant d'exciter quelque ſenſation. Auſſi fut-il vivement combattu par Callimaque (27) contemporain de l'auteur, par Strabon (28), Plutarque (29), & tous ceux qui prévoyaient les conſéquences qu'il était facile d'en tirer. « Ne faut-il pas, s'écrie » Ciceron (30), être dépourvu de tout prin- » cipe, pour avancer que les hommes illuſ-

INTRODUCTION.

„ tres, courageux, ou puiſſans ont été éle- „ vés après leur mort au rang des dieux ; & „ que ce ſont ceux-là mèmes que l'on a cou- „ tume d'invoquer & de prier " ? Ce ſyſtème avoit été imaginé à la cour des deſpotes qui gouvernaient l'Egypte ; on le vit ſe renouveller à l'époque où toutes les contrées de la terre furent ſoumiſes à l'eſclavage. Diodore de Sicile, qui écrivait ſous le regne d'Auguſte, adopta les idées d'Evhemere, & il en fit la baſe de ſa Bibliotheque poétique (31). Dans la ſuite, lorſque les premiers défenſeurs du Chriſtianiſme ſe propoſerent de ſeconder par leurs écrits l'autorité des empereurs, ils s'attacherent ſur-tout à rendre ridicule la Religion qu'ils attaquaient (32). Animés du même eſprit, la plûpart des modernes (33) ont marché ſur leurs traces ; ou, ſi quelques-uns d'entr'eux ont reconnu l'abſurdité d'une pareille opinion, s'ils ſe ſont apperçu qu'elle ne tendait qu'à jeter de la confuſion dans l'hiſtoire, & à en dégrader la majeſté, ils y ont ſubſtitué les conjectures les plus frivoles. On a vu tour-à-tour dans les fables la pierre philoſophale (34) ; l'aimant (35) ; des digues & des canaux (36) ; le cours des fleuves (37) ; la relation de

Divers ſyſtèmes des modernes.

quelques voyages entrepris par des marchands (38); l'arche de Noé & plusieurs des traditions juives (39). Il en est peu qui se soient fait une idée juste de la Religion des anciens, & qui ayent eu l'art de lever le voile de l'allégorie (40) qui la couvrait.

Religion en Orient.

Née sur les bords du Nil (41), cette Religion passa bientôt dans les plaines de l'Asie (42). Les Phéniciens, qui servaient alors de lien commun (43) à tous les peuples, la porterent en Grèce, d'où elle se répandit insensiblement dans le reste de l'Europe, mais altérée & changeant perpétuellement de forme, à mesure qu'elle s'éloignait du lieu de son origine. En Orient, où le despotisme avait jeté de profondes racines, elle devint entre ses mains un instrument redoutable (44). De nos jours encore, c'est-elle qui dans ces contrées contribue à en resserrer les chaînes (45). Là, les prêtres, uniques dépositaires de la science, s'étaient réservé pour eux seuls la faculté de penser. Ils exigeaient des autres classes de citoyens une obéissance aveugle. Les peuples confondaient sans cesse l'esclavage civil avec l'esclavage religieux, qui les opprimaient également. Le monarque était le dieu vivant; ses arrêts, des decrets éma-

INTRODUCTION. nés du ciel, & sa cour un temple, dont la vue imprimait le respect & la terreur. Il n'en fut pas de même dans ces régions fortunées, où la liberté, qui venait de naître, laissait à l'ame toute son énergie. Comment des nations fieres & indépendantes auraient-elles pu se résoudre à porter d'autre joug que celui des loix (46)? Le culte, qui s'était établi parmi elles, devait les éclairer, & non les asservir. Considérons-le maintenant chez un peuple libre. L'image de l'homme vertueux, remerciant l'auteur de la nature de ses bienfaits, n'est-elle pas préférable aux viles soumissions de l'esclave prosterné devant un maître?

Dans la Grèce.

Dans la Grèce, comme dans tous les pays du monde, la forme du gouvernement eut sans doute une influence marquée sur la Religion. Des circonstances particulieres lui firent encore subir divers changemens. Rappellons-nous que dans l'origine elle dut son établissement à des étrangers. Les colonies qui l'apporterent étaient composées de marchands & de soldats (47), que le hazard ou l'espoir du gain amenait sur une côte sauvage. Les divinités orientales ne furent d'abord connues que successivement, d'où il arriva

Changemens qu'elle y éprouve.

qu'elles

qu'elles ne conserverent pas toujours le rang & les fonctions qui leur avaient été originairement assignés (48). D'un autre côté, la différence du langage occasionna (49) quelques méprises. On s'attacha bien en général aux dénominations primitives (50); mais souvent de simples épithétes furent prises pour des noms véritables (51). Quelquefois aussi les Pelasges employerent des mots tirés de leur propre langue (52); & loin de renoncer à leurs anciens rites, il les mêlerent avec les nouveaux (53).

INTRODUCTION.

Mais ce qui augmenta surtout la confusion, ce fut la liberté accordée aux poëtes de s'emparer des traditions religieuses & d'en disposer à leur gré. Les premiers poëmes avaient été des hymnes, des cantiques sacrés, que le peuple répétait à haute voix au milieu des cérémonies les plus augustes. Tels sont ceux d'Orphée, monument précieux de ces temps antiques (54); le génie oriental y respire tout entier; il s'éteignit bientôt dans les siecles qui suivirent. A peine même en retrouve-t-on quelques étincelles dans la théogonie d'Hésiode, ouvrage singulier, où il paraît que le caprice a presque toujours guidé l'auteur, & qui consiste le plus souvent

Causes qui l'ont altérée.

INTRODUCTION.

dans des généalogies bizarres, entassées sans choix, sans discernement, à mesure qu'elles se présentaient à son esprit (55). A la vérité la poésie conserva cet enthousiasme divin qui l'avait caractérisée, & qui doit toujours en faire l'essence; mais elle consentit à descendre du haut de l'Olympe, & elle célébra les exploits des héros qui avaient mérité de leur patrie. Accoutumée cependant à cette mythologie brillante qu'elle avait chantée, elle continua d'y puiser les couleurs dont elle se plut à enrichir ses tableaux. Alors chacun donnant l'essor à son imagination, dénatura les fables, & quelquefois en inventa de nouvelles. Homere parût (56); & le merveilleux qu'il avait si heureusement employé, devint la base de toutes les productions de ce genre. Dès que les dieux participaient aux actions de l'homme (57), il fallait bien qu'ils fussent assujettis à toutes ses passions. De l'épopée ils monterent sur le théâtre où ils conserverent le même caractere, ensorte qu'il se forma deux especes de culte (58): l'un que nous nommerons populaire, parce que les images sensibles qu'il présentait, étaient plus connues, plus universellement adoptées, & que, frappant sans cesse les yeux,

elles avaient fini par être ſubſtituées aux anciennes ; l'autre myſtérieux, renfermé dans l'intérieur des temples, auquel il étoit défendu de porter une main ſacrilege, & qui était proprement celui de la nation. Ce ſont ces deux cultes qui vont être l'objet principal de nos recherches. Nous allons d'abord faire connaître, chacune en particulier, les divinités des Grecs, d'où nous pourrons nous former une idée de ce qu'on appellait le culte populaire ou public. Mais en indiquant les cauſes qui l'avaient inſenſiblement introduit, nous nous attacherons bien davantage à marquer ce que tous ces dieux avaient été dans l'origine ; ce que ſignifiaient leurs fonctions, leurs attributs, & les fables ou légendes ſacrées qui compoſaient leur hiſtoire. Nous paſſerons enſuite au culte ſecret ; & nous traiterons des myſteres qui conſtituaient véritablement l'eſſence de la Religion, & qui en renfermaient les principaux dogmes. Enfin, après avoir jetté un coup d'œil rapide ſur les fêtes, & ſur quelques autres inſtitutions qui y avaient également rapport, nous chercherons à découvrir quelle eſpece d'influence cette religion a eue ſur les peuples qui l'avaient adoptée.

INTRODUCTION.

Diviſion & plan général de ce traité.

CHAPITRE I.

Culte public, ou des divinités des anciens Grecs.

Chap. I. Idée que les Anciens avaient de Dieu.

EN parlant de la nature des dieux des Anciens, nous avons déja vu que s'ils appellaient de ce nom tout ce qui était parmi eux l'objet de la vénération publique, ils n'en reconnoissaient pas moins un premier Etre, auquel tous les autres étaient subordonnés. Mais on est presque toujours tombé à leur égard dans le sophisme qu'un philosophe de notre siecle reproche avec juste raison aux Peres de l'église (1), qui, après avoir défini Dieu à leur maniere, ont prétendu que les Anciens s'étaient manifestement contredits, puisqu'ils ne suivaient pas la même définition. D'ailleurs le polythéisme ne doit pas être confondu avec l'idolâtrie. " Commençons, dit très-bien M. Duclos (2), „ par fixer le sens des termes. Le premier „ de ces cultes consiste à partager & à multiplier la divinité; le second, à rendre à des „ êtres créés & matériels un hommage qui „ n'est dû qu'à Dieu ". Et s'il est vrai que ce dernier culte doive être regardé comme la

honte de l'humanité (3), s'il n'a jamais existé que parmi des peuples ignorans & barbares (4), pouvons-nous croire qu'il ait été adopté par les nations les plus éclairées de l'univers ? Les Grecs étaient polythéistes ; est-ce une raison pour qu'ils aient été idolâtres ? Il est certain au contraire qu'ils n'adoraient réellement qu'un seul Dieu (5). Ils se le figuraient tel que l'ont représenté les religions réputées les plus saintes, & ils s'étaient formé de son essence les notions les plus relevées. C'est d'eux que nous avons emprunté les traits dont nous nous servons pour le peindre. Toutes les preuves tirées de la loi naturelle, de la conscience intérieure, du consentement unanime des peuples, du spectacle de l'univers, sont consignées dans leurs écrits. Poëtes, orateurs, philosophes, tous admettent l'existence de la divinité suprême, & quelques-uns l'ont représentée d'une maniere vraiment éloquente. « Il y a, » s'écrie Orphée (6), un être inconnu, le » plus élevé, le plus ancien de tous, le pro- » ducteur de toutes choses. Cet être sublime » est vie, lumiere, sagesse ». « L'univers, selon » Proclus (7), a été produit par Jupiter. L'em- » pirée, le profond tartare, la terre, l'océan,

„ les dieux immortels, les déeſſes, enfin tout „ ce qui exiſte a été contenu originairement dans le ſein fécond de Jupiter, & „ en eſt ſorti ; Jupiter eſt le premier & „ le dernier, le commencement & la fin. „

Mais, dit l'auteur de l'eſſai ſur les éloges (8), ſi les Grecs nous ont laiſſé quelque choſe d'auguſte & de grand dans ce genre, c'eſt cet hymne de Cléanthe qui nous a été conſervé par Stobée. " O toi qui as pluſieurs „ noms, mais dont la force eſt une & infinie ! ô Jupiter, premier des immortels, „ ſouverain de la nature, qui gouvernes tout, „ qui ſoumets tout à une loi, je te ſalue: „ car il eſt permis à l'homme de t'invoquer. „ Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce „ qui exiſte de mortel ſur la terre, nous „ nâquîmes de toi ; nous ſommes de toi une „ faible image ; je t'adreſſerai donc mes hymnes, & je ne ceſſerai de te chanter. Cet „ univers ſuſpendu ſur nos têtes, & qui „ ſemble rouler autour de la terre, c'eſt „ à toi qu'il obéit ; il marche & ſe laiſſe en „ ſilence gouverner par ton ordre. Le tonnerre miniſtre de tes loix repoſe ſous tes „ mains invincibles. Ardent, doué d'une vie „ immortelle, il frappe & la nature s'épou-

„ vante. Tu diriges l'eſprit univerſel qui „ anime tout, & vit dans tous les êtres ; tant, „ ô roi ſuprême, ton pouvoir eſt illimité & „ ſouverain. Génie de la nature, dans les „ cieux, ſur la terre, ſur les mers, rien ne „ ſe fait, ne ſe produit ſans toi, excepté le „ mal qui ſort du cœur du méchant. Par „ toi, la confuſion devient de l'ordre ; par „ toi, les élémens qui ſe combattent, s'uniſ- „ ſent. Par un heureux accord, tu fonds tel- „ lement ce qui eſt bien avec ce qui ne l'eſt „ pas qu'il s'établit dans le tout une har- „ monie générale & éternelle. Seul parmi „ tous les êtres, les méchans rompent cette „ grande harmonie du monde. Malheureux ! „ ils cherchent le bonheur, & ils n'apper- „ çoivent pas la loi univerſelle qui, en les „ éclairant, les rendrait tout à la fois bons „ & heureux ; mais tous s'écartant du beau „ & du juſte, ſe précipitent chacun vers „ l'objet qui l'attire ; ils courent à la renom- „ mée, à de vils tréſors, à des plaiſirs qui, „ en les ſéduiſant, les trompent. O Dieu, „ qui verſes tous les dons, Dieu, à qui les „ orages & la foudre obéiſſent, écarte de „ l'homme cette erreur inſenſée ; daigne „ éclairer ſon ame ; attire-la juſqu'à cette

„ raiſon éternelle qui te ſert de guide & „ & d'appui dans le gouvernement du monde, „ afin qu'honorés nous-mêmes, nous puiſ- „ ſions t'honorer à ton tour, célébrant tes „ ouvrages par un hymne non interrompu, „ comme il convient à l'être faible & mortel: „ car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant „ des cieux n'a rien de plus grand que de célé- „ brer dans la juſtice la raiſon ſublime qui „ préſide à la nature „ (9).

Jamais, ajoute l'écrivain éloquent à qui nous devons la traduction de ce beau morceau, on ne parla de Dieu avec plus de grandeur. Que l'on joigne à ces témoignages ceux de Varron (10), d'Ariſtote (11), du divin Platon (12), & cette foule d'autres que Ciceron nous a tranſmis (13); & l'on ceſſera de déplorer l'aveuglement de ces peuples qui non moins éclairés que nous, ne nous le cedent pas pour la grandeur & la majeſté des penſées.

Ce qu'ils penſaient de la matiere.

Après s'être élevés juſqu'à la connoiſſance d'un premier Etre, & l'avoir contemplé dans ſes attributs, ils conſidérerent une autre ſubſtance entiérement différente, quoique non moins abſtraite (14), dont on n'a jamais conteſté l'exiſtence, dont les qualités ſont

en quelque ſorte palpables, mais ſur l'origine de laquelle il n'a pas encor été poſſible de s'accorder. Cette ſubſtance eſt la matiere. Eſt-elle éternelle? A-t-elle été tirée du néant? Queſtions abſtraites, où l'eſprit humain ſe perd & ſe confond, parce qu'elles paſſent de bien loin ſa portée (15). De ces deux ſentimens les Anciens avaient embraſſé celui qui ſemble être ſujet à moins de difficultés, lorſque l'on n'a pour guide que le flambeau de la raiſon. L'idée de création, " cette idée „ ſous laquelle on conçoit que par un ſimple acte de volonté rien devient quelque „ choſe „ (16), leur parût incompréhenſible. Ils admirent deux principes coexiſtans de toute éternité, mais d'une nature entiérement diſtincte: l'un actif, l'autre paſſif; l'un moteur, l'autre mû; l'un cauſe efficiente, l'autre cauſe inſtrumentale (17). Le premier eſt Dieu; le ſecond eſt la matiere; tous les deux ſont l'origine de ce qui eſt (18).

Premiere claſſe des dieux.

Ils formaient chez les Anciens la premiere claſſe de leurs dieux.

Principe actif.

Le principe actif, auſſi nommé l'intelligence Démiourgique (19), tenait le principal rang. S'il n'a pas créé l'univers, il lui a donné la forme par ſa toute puiſſance; il le

CHAP. I. gouverne par ſa ſageſſe; il maintient l'ordre par ſa bonté & par ſa juſtice. C'eſt l'eſprit qui ſe repoſe ſur l'abyme, & qui le féconde (20). Les élémens étaient confondus dans l'immenſe ſein du cahos, à ſa voix ils ont été ſéparés. Il a dit : QUE LA LUMIÈRE SOIT, ET LA LUMIERE FUT (21). Il eſt lui-même le feu qui pénetre tous les corps ; il anime les uns de ſon ſouffle divin, il eſt la ſource des générations, il communique à tous le mouvement & la chaleur.

Divinités qui le déſignaient. Ses divers attributs ont été perſonnifiés (22), & formaient autant de tableaux différents.

Conſidéré comme le grand fabricateur de la nature, il était appellé *Phta* dans l'ancienne langue de l'Egypte, nom que les *Vulcain.* Grecs ont rendu par celui de Ηφαιστος ou Vulcain (23) : ce Dieu, dans la créance populaire, ne fut plus qu'un ſimple artiſan (24). En cet état cependant tout ce qui ſort de ſes mains eſt merveilleux. Il a conſtruit le palais des immortels ; il l'a enrichi des chefs-d'œuvre de l'art (25). C'eſt lui qui forge la foudre, l'arme redoutable de la divinité, & la marque de ſa toute puiſſance". Entant que l'eſprit créa„ teur arrange tout avec vérité & avec art, „ les Egyptiens l'ont nommé *Phta*; dans la

„ Grèce, on n'a eu égard qu'aux opérations „ méchaniques, & on en a fait Vulcain (26). „ Mais dans la Religion primitive, il était le premier de tous (27). On lui avait donné Minerve pour femme; cette union marquait le rapport intime (28) des deux divinités qui repréſentaient chacune l'intelligence demiourgique. Minerve, ſortie toute armée du cerveau du pere des dieux, était la prudence, la profonde ſageſſe. Au-deſſus de la porte du temple qui lui avait été érigé à Saïs, ville de la haute Egypte, & où elle était adorée ſous le nom de *Neitha* (29), on liſait cette inſcription. " Je ſuis ce qui a été, ce qui „ eſt, ce qui ſera. Le fruit que j'ai porté eſt „ le ſoleil. Nul des mortels n'a touché mon „ voile „ (30). Tiréſias leve les yeux ſur elle, & devient aveugle (31); auſſi était-il défendu même de regarder ſa ſtatue (32). Elle préſidait à tous les arts, elle les avait inventés (33), parce que le génie donné à l'homme eſt une portion de l'intelligence céleſte. Les villes ſe mettaient ſous ſa protection, ſûres qu'elles conſerveraient leur liberté, & qu'elles ſeraient à l'abri de toute invaſion, tant que le *Palladium* (34) reſterait dans leur enceinte. La guerriere Pallas accompagnait ſur le champ de

Minerve.

CHAP. I.

bataille le héros qui défendait ſa patrie; elle le couvrait de ſon égide; elle tempérait par ſa prudence l'impétuoſité du courage. Ulyſſe, Dioméde, marchent ſous ſes auſpices, & traverſent ſans crainte le camp des ennemis (35). Elle deſcend du haut de la voûte étoilée pour arrêter le bras d'Achille (36). Ajax qui avait profané ſes autels, expire ſur un rocher au milieu des mers; & ſes malheureux compagnons ſont la proie des eaux (37). Par-tout l'allégorie ſe fait ſentir; & l'on voit comment les notions les plus métaphyſiques ont pu donner naiſſance à ces fictions ingénieuſes.

Veſta.

L'être qui a imprimé le mouvement aux corps, & qui entretient la vie & la chaleur, était regardé comme le feu élémentaire. Sous ce rapport on lui donnait le nom de Veſta (38). La forme de ſon temple repréſentait la figure du monde (39); il ne renfermait pas de ſimulacre. Une flamme pure brillait nuit & jour au milieu de ſon enceinte, image de la lumiere divine qui, placée au centre de la ſphere infinie, ſe répand ſans ceſſe ſur tous les points de la circonférence. Quelque révolution qui arrivât dans l'univers, la déeſſe était immobile. « Tous les dieux, tous les » démons, rangés en douze bandes, ſuivent

„ Jupiter ; Veſta ſeule ne quitte point ſa de-
„ meure (40). „ Il fallait n'ètre ſouillé d'aucune tache pour oſer en approcher ; &, chez le peuple de l'antiquité qui ſe diſtingua le plus par l'auſtérité de ſes mœurs, on ſait avec quelle rigueur les prètreſſes conſacrées à ſon culte, conſervaient leur virginité (41).

CHAP. I.

Aux idées d'intelligence, de puiſſance, de ſageſſe, d'activité, inſéparables de Dieu, ſe joint celle de bonté. Les Egyptiens avaient perſonnifié ce dernier attribut ; & ils l'appellaient *Cneph* (42). Après avoir formé le monde (43), il le gouverne & maintient ce qui exiſte ; car la bonté divine n'eſt autre choſe que l'amour de l'ordre (44). Les Grecs lui donnerent le nom d'Hécate : déeſſe auguſte, qui accordait tous les biens, toutes les richeſſes ; qu'on invoquait (45) ſur la terre, ſur la mer, dans les combats ; à laquelle l'infortuné avait recours (46) ; & dont la protection puiſſante était néceſſaire dans les grandes entrepriſes (47). Lorſque l'on eut admis l'influence des planètes, celle de la lune parût la plus marquée. Conſidéré comme la cauſe de tout ce qui arrive d'heureux, cet aſtre avait ſous ce point de vue un rapport intime avec la déeſſe même de la bienfai-

Hécate.

CHAP. I.

fance; la triple Hécate (48) fervit à le défigner, & les trois différents afpects fous lefquels il fe montre.

Néméfis.

La juftice eft une fuite de la bonté; l'Etre fouverainement bon eft auffi fouverainement jufte (49), de la même main dont il difpenfe fes bienfaits, il verfe les maux en abondance; au pied de fon trône font deux tonneaux (50) toujours ouverts, dans lefquels il puife tour-à-tour; l'un où font renfermées les calamités de la vie; l'autre qui en contient les douceurs; malheur à ceux qui ont attiré fa colere: la terrible Néméfis (51) paraît armée du glaive redoutable, les criminels tâchent en vain de fe dérober à fes traits; elle les pourfuit fans relâche; elle les livre aux remords déchirans de la confcience; elle les précipite dans les profonds abymes du tartare. S'ägit-il de punir des nations entieres? Les tremblemens de terre, les inondations, les feux des volcans, le bouleverfement de toute la nature annoncent fa vengeance, & de nouvelles générations viennent remplacer des races coupables qui ont difparu de deffus la furface du globe.

Principe paffif.

Le fecond principe, le principe paffif, était auffi confidéré fous différents rapports,

qui exprimaient ſes modifications différentes, & que l'on avait de même perſonnifiés.

Rhéa.

Rhéa était la matiere préexiſtante (52), éternelle, ſuſceptible de toutes les formes, ſans en avoir reçu aucune, & renfermant tous les germes juſqu'à ce que l'eſprit créateur les eut développés. Elle a ſouvent été confondue (53) avec Cérès, avec Cybéle, avec Ops, divinités bien différentes, comme nous le verrons dans la ſuite (54).

Latone.

Avant que l'univers eut été produit, la nuit ſeule régnait; elle couvrait de ſes ailes toutes les parties de la matiere; “ nuit antique, dit le poëte, nuit origine de tout, „ c'eſt toi que je vais chanter; toi, qui ès la mere des hommes & des dieux (55)”. Et ſes louanges étaient répétées trois fois dans les hymnes ſaints (56). Le grand artiſan du monde l'interroge au milieu du ſilence de la nature, & lui demande ſes conſeils. “ Mere „ nourriciere des immortels, que me répondrez vous? Je veux que toutes choſes compoſent une unité, & que cependant chacune d'elles exiſte ſéparément (57)”. Son culte était en grande vénération; les peuples de l'antiquité lui avaient dreſſé des autels; & preſque tous en mémoire de ce qu'elle

CHAP. I.

avait précédé le jour, comptaient par nuits; uſage que l'on retrouve encore chez quelques uns de ceux qui habitent le nord de l'Europe (58). Les Grecs l'adorerent ſous le nom de Latone (59). Ils avaient placé ſa naiſſance chez les Hyperboréens (60), c'eſt-à-dire dans ces climats reculés qu'ils ſe figuraient être couverts des plus épaiſſes ténèbres. Latone errante, perſécutée, accablée de fatigue, repréſente la nature au moment où elle va enfanter. Elle ne trouve point d'aſyle dans l'univers qui n'eſt encore qu'un vaſte cahos. Delos s'offre ſeule au milieu de cet océan immenſe; cette iſle eſt le point central autour duquel viennent ſe ranger toutes les productions. La déeſſe y aborde, & lui confie le fruit précieux qu'elle portait.

L'Amour.

Il eſt donc arrivé le temps marqué pour la naiſſance du monde; la nuit dépoſe un œuf (61.) dans le ſein de l'Erebe; l'eſprit igné le féconde; auſſi-tôt l'amour en ſort, & s'éleve en ſecouant ſon flambeau. Amour! divinité puiſſante, ſymbole de l'ordre & de l'harmonie! Ta jeuneſſe eſt celle de la nature dans toute ſa vigueur, l'éclat dont tu brilles doit durer autant qu'elle (62). A meſure qu'il s'avance tout change, tout annonce la

deſtruc-

destruction de l'empire du cahos, la guerre cesse entre les élémens; ils prennent chacun la place qui lui est assignée. Des torrens de lumiere inondent l'espace; la vie circule de toutes parts; les animaux s'agitent comme s'ils se réveillaient d'un long sommeil (63), & l'on voit paraître à la fois les cieux, la terre, les mers, & toutes les merveilles de la création (64).

La matiere, ainsi modifiée, sortant des mains du grand Être, & revêtue des formes qui l'embellissent, s'appellait Vénus (65). Au nom de cette déesse, les idées les plus riantes, les tableaux les plus séduisans se présentent en foule à l'imagination. Vénus déploye sa ceinture, & tout ce qui respire lui est soumis. C'est elle qui enchaîne le dieu de la guerre, qui dissipe l'orage, qui arrête la foudre prête à éclater. A sa présence l'air devient calme & serein; la terre étale toutes les richesses de la végétation. Dans les bois, dans les montagnes, au sein de la plaine liquide, des multitudes d'animaux cédent à l'attrait qui les porte à perpétuer leur espece, & célebrent la mere de la nature (66). Ces images firent insensiblement oublier sa véritable origine. Celle qu'invoquait le poëte dis-

Vénus.

ciple d'Epicure, & qu'il regardait comme le principe des choſes (67), était devenue la déeſſe des plaiſirs. On lui donna pour fils l'Amour, cet aimable enfant qui l'avoit accompagnée du moment de ſa naiſſance. Les Grâces formaient ſon cortége & marchaient en cadence au devant de ſon char. Elle était principalement adorée à Gnide, à Paphos, dans les boſquets d'Idalie, & dans tous les heureux climats où régne un printemps perpétuel. Là ſe trouvait réuni ce qui eſt le plus propre à enivrer les ſens. Le doux parfum des fleurs ſuſpendues en feſtons aux portiques ſacrés; l'encens pur qui fumait nuit & jour ſur les autels; les chants des jeunes filles dont la voix mélodieuſe ſe mariait aux accords des inſtrumens, leurs danſes paſſionnées, tout portait à l'ame l'impreſſion de la volupté. Un bois de myrte défendait l'entrée du temple, & ſon épais feuillage ſervait à couvrir de tendres myſtéres (68). On diſait que la déeſſe elle-même venait jouir du ſpectacle de la félicité, & qu'elle quittait l'Olympe, pour viſiter ces fortunés ſéjours. Mais, lorſque portée par ſes fideles colombes, elle regagnait le palais des immortels, elle ſemblait encore reſpirer au milieu du ſanctuaire

où était déposée son image. Sa statue, ouvrage de Praxitele (69), excitait l'admiration la plus vive, quelquefois même le délire de la passion (70). Un des plus beaux tableaux d'Appelle étoit celui (71) qui représentait cette déesse au moment où, sortant de l'onde, elle avait paru aux yeux de l'univers naissant. Le temps qui a détruit les chefs-d'œuvre de la peinture ancienne, a du moins respecté les monumens plus durables de la sculpture. Parmi ceux qui sont à présent la gloire de l'Italie, la Venus de Médicis (72) tient le premier rang, & reçoit encore les hommages d'une foule d'adorateurs.

Réunion des deux principes.

Nous avons considéré jusqu'ici les deux principes chacun séparément. Il nous reste à les faire voir réunis ensemble, & concourant par leur action réciproque au même objet.

Protée.

Dans l'acte de la création, ou plutôt de la formation du monde, on les désignait sous le nom de Protée (73); vieillard vénérable revêtu d'un double caractere, tandis que sa science profonde embrassait le passé, le présent & l'avenir (74); ses diverses métamorphoses représentaient les combinaisons innombrables des élémens. Tour-à-tour lionne, ti-

CHAP. I.

gre, dragon, se montrant sous la forme, tantôt d'une flamme brillante, tantôt d'un courant rapide (75); il se jouait ainsi de la vaine curiosité des mortels, & se dérobait à leurs recherches. La constance seule, unie au courage, pouvait le vaincre, & lui arracher son secret qui n'était autre chose que celui de la nature elle-même.

Enfin, l'univers, envisagé sous tous ses rapports, composé de deux substances également éternelles, infinies, dont l'une semble ne pouvoir exister sans l'autre, est l'être animé par excellence. La matiere & toutes

Pan.

ses parties sont les membres de ce grand corps; & l'ame qui le fait mouvoir, qui lui donne la forme expansive, est l'intelligence supérieure ou l'esprit lui-même. C'est en ce sens que le monde était Dieu chez les Anciens; on l'appellait le GRAND TOUT. Pan était le monde (76) ainsi personnifié. Revêtu d'une robe où brillaient tous les feux de la voute étoilée (77), il tenait à la main une flûte à sept tuyaux, symbole de l'ordre admirable avec lequel les planètes décrivent leurs orbites (78). En Egypte c'était une des premieres & des plus anciennes divinités (79). Il occupa d'abord le même rang

parmi les Grecs. Dans Orphée (80), il eſt le Dieu ſuprême, la ſubſtance univerſelle, le créateur de toutes choſes. Mais, au milieu des révolutions qu'éprouvait ſans ceſſe la Mythologie, il perdit inſenſiblement de ſa dignité. Son culte ne ſe conſerva guères que dans les campagnes, parce que, tout entiers à leurs travaux, les hommes ſimples qui les cultivent, renoncent difficilement aux opinions qu'ils ont une fois adoptées. C'eſt ainſi que la Religion, dont nous écrivons ici l'hiſtoire, après avoir ſuccombé dans les villes aux perſécutions qui s'éleverent contr'elle, alla ſe réfugier chez les habitans des bourgs, ce qui lui fit donner le nom de paganiſme. De même chez les Arcadiens que la poſition de leur pays tenait ſéparés des contrées floriſſantes de la Grèce, & qui reſterent long-temps attachés aux anciens uſages, puiſque dans le ſecond ſiecle de notre ère leur année était encore de quatre mois (81), Pan était en ſinguliere vénération; & il était regardé comme le dominateur de la nature entiere (82). Mais il devint en même temps la divinité tutélaire des champs & des forêts. La tête couronnée de branches de pin, il ſe plaiſait à parcourir les rians co-

CHAP. I.

teaux du Lycée & du Ménale (83). Pan aime les troupeaux ; il chérit leurs conducteurs (84). Sa flûte n'exprime plus l'harmonie des sphéres ; c'est le son plaintif de la belle Syrinx son amante changée en roseaux (85). Il réunit les tiges qui formaient les membres délicats de la nymphe ; & il apprit aux bergers à en tirer des accords (86).

Récapitulation des dieux de la premiere classe.

Les mêmes causes qui l'avaient en quelque sorte dégradé dans la créance populaire, avaient eu, comme on a pu le remarquer, une influence semblable sur les autres dieux de la premiere classe. Aux idées abstraites dont ils étaient l'image, on préférait les descriptions animées, les mensonges agréables de la poésie. Cependant ces notions primitives ne furent point altérées ; &, tant que la Religion subsista, elles en formerent l'essence. Par elles on remontait jusqu'à l'origine des choses. Vulcain, Minerve, Vesta, Hécate, & Némésis étaient le grand Être considéré soit en lui-même, soit dans ses divers attributs. Sous les traits de Rhéa, de Latone, de Venus, & de l'Amour, la matiere prenait successivement toutes les formes dont elle est susceptible ; enfin les deux principes réunis dans la personne de Pan ou

de Protée, composaient l'assemblage de tous les êtres.

CHAP. I.

Dieux de la seconde classe.

L'esprit infini qui agite la masse entiere, qui a donné l'impulsion, & qui l'entretient, est l'auteur de tous les mouvemens particuliers d'où résulte le mouvement général. C'est lui qui alimente le ciel, la terre, le globe brillant de la lune, & les astres. L'homme & tous les corps organisés lui doivent l'existence; ou plutôt il est lui-même le principe qui les anime (87). Répandues de la sorte dans tout l'univers, les portions de l'esprit formaient autant d'intelligences séparées ou de génies qui dirigeaient les opérations si variées de la nature. Quoique chargés d'une multitude de rôles divers, ils concouraient au même but, & composaient l'unité. Ils ne différaient pas de la Divinité suprême, puisqu'ils en étaient une émanation. Ils en avaient chacun en particulier la puissance & le caractere: on en fit des dieux. De ce nombre sont ceux de la seconde classe, dont l'histoire est une peinture des principaux phénomenes qui nous entourent, & qui tous se réduisent à l'ame du monde multiple dans ses noms & dans ses formes (88). Si, par exemple, l'antiquité, frappée de la

CHAP. I.

magnificence éclatante du ſoleil, & des avantages ineſtimables que ſa chaleur répand ſur la terre, lui avait élevé des autels; elle adorait, non pas cet aſtre lui même, mais le génie moteur qui préſide à ſa marche, qui ſeul diſpenſe la lumiere, & que l'imagination aimait à ſe repréſenter ſous les traits d'un héros ou d'un conquérant. Il en était de même des autres corps céleſtes; & l'on voit par-tout ici la phyſique s'unir à la Religion, pour offrir le plus grand de tous les ſpectacles; enſorte qu'aujourd'hui elles ſervent mutuellement l'une & l'autre à s'éclairer. Ainſi l'état des ſciences à cette époque peut donner l'interprétation de pluſieurs fables, que l'on s'efforcerait en vain d'expliquer ſans un pareil ſecours (89); & réciproquement, pour juger quel était alors le progrès des connaiſſances humaines, il ne s'agit que d'examiner les traditions ſacrées, en les dépouillant du merveilleux qui les accompagne.

Cybèle. Du ſein du cahos ſont ſortis ſucceſſivement tous les corps qui compoſent l'univers ſenſible. Le premier qui paraît dans l'ordre de cette formation progreſſive, eſt le globe que nous habitons (90). La terre contient tous les élémens, tous les germes, toutes les

productions, & sa surface présente mille aspects différents. Ici le feu, dont elle est imprégnée, se réunit en grande masse; &, renversant tout sur son passage, produit ces secousses, ces crises violentes qui semblent présager la destruction de la nature. Là sont déposés d'immenses réservoirs, où les fleuves puisent des eaux toujours nouvelles, qu'ils vont verser dans le bassin des mers. Si l'œil n'apperçoit quelquefois que des montagnes arides, dont le sommet se perd dans les nues, des plaines incultes, des contrées désertes ou hérissées de frimats; plus souvent encore, il se repose sur des régions couvertes de côteaux fertiles & de gras pâturages, où les fleurs & les fruits croissent en abondance, & dans lesquelles des multitudes innombrables d'animaux trouvent à la fois une retraite & une nourriture assurées (91). Qu'elle est belle cette terre parée de toutes ces richesses! Quels droits n'a-t-elle pas à nos hommages, puisque c'est-elle dont la main libérale fournit à tous nos besoins! Aussi fut-elle proclamée la mere commune des mortels & des dieux (92). En procurant aux hommes leur subsistance, on peut dire qu'elle les a réunis & qu'elle forma les liens des premieres sociétés. Les

CHAP. I.

marques extérieures de ſon culte avaient rapport à cet heureux établiſſement. Les tours dont ſa tête eſt couronnée repréſentent l'enceinte des villes. Elle eſt traînée par des lions, pour montrer quelle eſt ſon empire ſur les cœurs les plus féroces. Toutes les fois que l'on porte en pompe ſon image (93), le peuple ſe précipite en foule ſur ſes pas, & invoque la puiſſante Cybéle. Les chemins ſont jonchés de fleurs. Le ſon bruyant des cymbales d'airain rappelle celui des inſtrumens du labourage, avant la découverte précieuſe du fer; tandis que des prêtres armés danſent au devant de ſon char, s'agitent en frappant l'air de leurs cris, & quelquefois, dans le tranſport qui les anime, tournent leur fureur contre eux-mêmes, & font couler le ſang de leurs bleſſures; comme s'ils voulaient nous apprendre que le travail eſt notre partage, que la déeſſe n'accorde ſes bienfaits qu'à ce prix, & qu'il faut en quelque ſorte uſer de violence pour arracher les tréſors qu'elle renferme (94).

Ops. On invoquait la terre ſous le nom d'Ops, lorſque parée de ſes dons & couverte de productions abondantes, elle récompenſait les ſoins pénibles du laboureur.

Suſpendue au milieu de l'eſpace, la terre était regardée comme le centre du monde. On lui donna pour mari (95), le ciel qui l'environne de toutes parts, & dont les mouvemens ſemblent lui être ſubordonnés, qui deſcend en quelque ſorte pour s'unir avec elle, & qui, par de douces roſées, par des émanations ſalutaires, dépoſe dans le ſein de ſon heureuſe épouſe tous les germes de la fécondité (96). Uranus eut un grand nombre d'enfans, parmi leſquels ſont rangées les conſtellations (97), ainſi que tous les corps qui brillent à la voute du firmament.

CHAP. I.
Uranus.

A peine les ſpheres eurent-elles commencé à ſe mouvoir, que le temps naquit. L'éternité eſt un tout indiviſible qui n'admet aucune ſucceſſion numérique (98), qui reſte toujours plein & entier, ſoit que la matiere exiſte, ſoit même qu'il n'y ait rien que le néant. Le temps au contraire, dont l'idée ne peut être ſéparée de celle du mouvement, & qui entre comme partie conſtituante dans le rapport qui l'exprime, eſt ſuſceptible d'une infinité de diviſions. On ne ſaurait concevoir qu'un corps change de lieu, que l'on ne conſidere à la fois la viteſſe avec laquelle il eſt mu, l'eſpace qu'il parcourt, & le

Saturne.

temps qu'il employe à le parcourir. Ces trois choses sont tellement liées entre elles, que l'une suppose nécessairement les deux autres, & c'est de leurs différentes combinaisons que dépend le jeu aussi-bien que la théorie des forces (99). Otez le mouvement, le temps n'est plus & se confond avec l'éternité. Mais, l'impulsion une fois donnée, il marche d'un pas toujours égal. Les heures, les années, les siecles se succédent sans interruption, comme on voit les flots (100) se précipiter les uns sur les autres, & céder à la pente qui les entraîne. Le déplacement des mers, la submersion des grands continens, l'affaissement des montagnes les plus hautes, sont l'ouvrage du temps (101), ainsi que la chûte des empires, & généralement la destruction de tous les êtres. Aussi était-il représenté sous la figure d'un vieillard armé d'une faulx menaçante (102). L'impitoyable Saturne dévore tout; il n'épargne pas même ses propres enfans. S'il ose porter sur son pere une main sacrilege, & le priver des marques de son sexe, c'est que l'instant où il parut dans l'univers, est celui où la nature cessa d'engendrer (103). Cette époque mémorable nous ramene à la naissance du monde. Il est bon

de remarquer ici, que les Anciens ont toujours placé l'homme dans leurs tableaux ; c'eſt par-là qu'ils ont ſçu les rendre ſi intéreſſans. Nous voici tranſportés aux premiers âges, dans ces jours fortunés où la terre ſe couvrait d'elle-même de fruits & de riches moiſſons; où le nectar le plus pur coulait en ruiſſeaux. Alors les paſſions n'excitaient aucun orage; l'équité ſeule regnait ; & la loi n'avait point encore gravé ſes decrets ſur l'airain (104). Siecle heureux! ſiecle de paix & d'innocence! qui n'a jamais exiſté que dans les deſcriptions des poëtes (105); mais dont le ſouvenir, en excitant nos regrets, ſourit à notre imagination, & ſemble nous conſoler des maux de cette vie. Saturne était le dieu de l'âge d'or. Lorſque les crimes qui ſe développerent à meſure que la ſociété ſe forma, l'eurent inſenſiblement chaſſé de tous les pays où il avait été adoré, il al'a ſe refugier dans l'Auſonie (106), chez des peuples ſimples qui avaient conſervé la pureté de leurs mœurs, & qui ſeuls étaient dignes de lui donner un azyle.

CHAP. I.

S'il eſt un moyen de ſe former du temps une idée exacte, c'eſt de l'appliquer à un mouvement régulier. Le cours des aſtres pouvait

ſeul en être la meſure. On s'attacha princi- palement à celui de tous dont la marche eſt la plus remarquable. D'où eſt venue cette fable de Saturne que Jupiter enchaîne (107).

CHAP. I.

Culte du ſoleil.

Le ſoleil eſt le plus bel ornement de l'univers. Placé au centre de ces orbes immenſes (108) que lui ſeul dirige, il eſt le roi, il eſt le pere de la nature. Dès qu'il paraît, tout s'embellit, & prend une face nouvelle. Le ſauvage dans le fond de ſes déſerts, l'homme policé enſeveli au ſein du luxe & de l'opulence, ſe réjouiſſent également à ſa vue. Eh! quel eſt celui dont l'ame n'a pas éprouvé une émotion vive, une ſorte d'enthouſiaſme (109), lorſque l'horiſon brille de tous les feux de l'orient, & que l'aſtre du jour s'élance pour commencer ſa carriere, ou même lorſqu'à la fin de ſa courſe il ſe plonge dans des flots d'or & de pourpre? Salut, aſtre majeſtueux! ſource inépuiſable de lumiere! principe de la vie & de la fécondité! Le monde entier eſt plein de ta préſence, & te doit ſon éclat. Tes louanges ont retenti ſur les rives des deux hémiſphéres. Par-tout on te célebre, non-ſeulement dans les climats que tu enrichis de tes dons; mais au milieu même des ſables brûlans de la zone torride,

& jusques sous les glaces du pôle, dans ces sombres régions qui seraient condamnées à un hiver éternel, si tes rayons bienfaisans ne venaient en adoucir la rigueur. L'antiquité reconnaissante lui avait élevé des autels. Elle chantait son heureux retour, au moment où, revêtu de toute sa gloire, il ouvrait les portes de l'année; elle se livrait aux pleurs & à la tristesse, dès que faible, languissant, s'éloignant par degrés, il perdait tous les jours de son éclat. Dans chaque saison, à chaque révolution nouvelle, il était adoré sous des noms qui tous caractérisaient d'une maniere expressive les différents points de sa course. De là cette suite de tableaux qui servaient à le représenter, & qui ont fourni à quelquels auteurs l'idée de ramener au soleil toutes les divinités de la fable (110).

Fables qui y avaient rapport.

S'agit-il de peindre la route qu'il s'est tracée? C'est un conquérant fameux par ses exploits; que les plus grands obstacles, les dangers les plus éminens ne s'auraient arrèter; qui livre par-tout des combats & qui en sort toujours vainqueur. Mais quels sont ces monstres qui s'opposent à son passage? Comment expliquer cette foule d'ètres chimériques au milieu desquels il s'avance?

CHAP. I. *De l'origine des constellations.*

C'eſt à l'aſtronomie ſeule qu'il appartient d'en rendre raiſon. Née chez les nations agricoles, cette ſcience eut d'abord pour objet de diriger les travaux de la campagne. Les premiers cultivateurs ne tarderent pas à s'appercevoir qu'ils avaient beſoin d'un guide, & ils le chercherent dans le ciel. Cette multitude innombrable d'étoiles dont il eſt parſemé, ne leur préſentait qu'un amas confus: afin de pouvoir les diſtinguer, ils les ſéparerent les unes des autres. D'abord la voûte céleſte fut partagée en trois parties principales, dont celle du milieu, appellée Zodiaque, était contenue dans le plan des orbites que décrivent le ſoleil & les planetes. De chaque côté de cette zone, ſont deux grandes régions qui la terminent, l'une au nord, l'autre au midi (111.) On s'occupa enſuite de claſſer les étoiles; & l'on en compoſa des grouppes, qui, ſous le nom de conſtellations reçurent chacun une forme & une dénomination particulieres. C'eſt ainſi que le firmament fut peuplé d'hommes, d'animaux, & de figures de toute eſpece. Ces ſignes qui ſont parvenus juſqu'à nous, & qui nous paraiſſent aujourd'hui ſi bizarres, ne ſont cependant pas ſeulement le fruit de

l'imagination,

l'imagination. Ils repréſentaient l'état de la terre dans les diverſes ſaiſons de l'année ; ils liaient en quelque ſorte les opérations du labourage aux phénomenes céleſtes ; enfin ils ſervaient à la fois de calendrier rural & de calendrier aſtronomique. C'eſt en les enviſageant ſous ce point de vue que l'on peut remonter à leur origine ; & , dès qu'une fois nous aurons découvert le peuple qui en a été l'inventeur, nous ſerons en état de connaître une des principales branches de la mythologie ancienne, & en même temps d'aſſigner l'époque où elle a été inſtituée.

Diverſes opinions ſur cette matiere.

Il n'eſt peut-être pas de queſtion ſur laquelle on ait formé tant de conjectures différentes. Nous ne prétendons pas parler ici de cet auteur (112), pour qui les douze ſignes du Zodiaque ne ſont autre choſe que les douze fils de Jacob. Laiſſons de même Olaus Rudbeck chercher (113) les premiers élémens de la ſphere dans le pays des Lapons, & des Samoyedes. Ceux qui en ont attribué l'honneur aux Grecs n'ont pas fait attention que ce peuple, en quelque ſorte nouveau dans l'hiſtoire du monde, l'eſt encore plus dans celle des ſciences (114) ; que, ſi la nature l'avait doué d'une imagination vive & bril-

CHAP. I.

lante, il n'eſt pas moins certain qu'il n'a rien inventé, & que ſon ſeul mérite en ce genre eſt d'avoir tranſmis aux générations futures des découvertes qui lui ſont bien antérieures. Ainſi, quoique cette opinion ſoit appuyée d'autorités reſpectables (115), quoiqu'elle ait été adoptée par le grand Newton lui-même (116), nous ſommes également forcés de la rejetter. Un écrivain du quatrieme ſiecle, dont il nous eſt reſté des ouvrages remplis de recherches fort curieuſes, eſt le premier qui ait donné des éclairciſſemens ſur cette matiere (117). Il eſt vrai qu'il ſe borne à un très-petit nombre d'explications, & que ſes idées avaient beſoin d'être développées : Pluche s'en empara ; il ſuivit la route qu'avait indiquée Macrobe ; & il entreprit d'après les mêmes principes d'expliquer la plûpart des conſtellations (118). Mais ne pouvant les adapter au climat de l'Egypte, il en conclud que le Zodiaque avait été tracé dans les plaines de Sennaar, où il était déterminé à placer le berceau de toutes les connaiſſances humaines. D'un autre côté, ſon ſyſtème quelque ſéduiſant qu'il paraiſſe d'abord, tombe de lui-même, comme l'a fort bien démontré M. de la Nauze (119), & nous allons voir

Sentiment de Macrobe.

& de Pluche ;

combien il eſt directement oppoſé aux notions les plus ſimples de l'aſtronomie.

CHAP. I.

Ce qu'il a dé défectueux.

Il eſt prouvé que les pôles, les ſolſtices, & les équinoxes ont un mouvement inſenſible & rétrograde, en vertu duquel ils ſe tranſportent d'orient en occident. Ce mouvement, qui eſt d'environ cinquante ſecondes par an, eſt ce qu'on appelle la *préceſſion* des équinoxes. Or, comme les étoiles fixes ſont immobiles, il s'enſuit qu'elles ſemblent fuir toujours de plus en plus les points de l'écliptique, & que par conſéquent les conſtellations changent perpétuellement de place (120). Ainſi, par exemple, le Bélier, qui, trois cent quatre-vingt huit ans avant Jeſus-Chriſt, était en conjonction avec le ſoleil au printemps, en eſt aujourd'hui éloigné d'un certain nombre de degrés (121); & les autres ſignes, en conſervant le même ordre entre eux, ont néceſſairement ſuivi la même révolution. Que penſer maintenant de ceux qui, comme l'abbé Pluche, ont négligé une obſervation de cette importance (122)? C'eſt pour éviter de tomber dans une erreur ſi groſſiere, qu'on s'eſt généralement accordé à croire que le Zodiaque était une inſtitution nouvelle. Mais

CHAP. I.

une pareille conclusion ne donnait rien de satisfaisant sur le pays où il a été inventé; elle se refusait même absolument à toute espece d'explication tirée des emblêmes qu'il renferme; & l'on avait beau passer successivement en revue tous les climats, il n'y en avait point qui ne présentât des difficultés insurmontables. Il était réservé à un écrivain de nos jours de faire disparaître toutes ces contradictions, de concilier les opinions les plus opposées & d'établir une théorie à la fois simple & lumineuse (123).

Comment il a été rectifié par M. Dupuis.

Parmi les signes du Zodiaque, il en est qui sont, pour ainsi dire, communs à toutes les nations de la terre : ce sont ceux dont l'objet est de représenter la marche & les effets de cet astre qui luit également pour tous; & il est difficile de se méprendre sur leur signification. Ainsi l'*écrevisse* & le *capricorne*, symboles des termes de la course du soleil, ont toujours servi à désigner les solstices; & Macrobe qui a bien saisi l'esprit de ces deux emblêmes, ne s'est trompé que dans l'application qu'il en a faite. De même, pour peindre l'équinoxe, la *balance* est l'image la plus naturelle de l'égalité des jours & des nuits. Les autres signes au contraire ne

peuvent convenir qu'à un certain peuple. Le *bélier* & le *bœuf*, aſſociés aux travaux de l'homme dans les campagnes, la *jeune fille*, tenant un épi de bled, ſont évidemment relatifs à l'agriculture qui n'eſt pas par-tout la même. Quelques-uns enfin, tels que le *ſagittaire*, les *poiſſons*, le *verſeau*, tiennent à des circonſtances particulieres qui varient ſelon chaque contrée.

Il s'agiſſait donc de trouver un climat dans lequel les diverſes opérations du labourage, & l'état de la terre ſe rapportaſſent exactement avec les ſymboles qui les annoncent, tandis que d'un autre côté l'état du ciel ſerait exprimé de la maniere la moins équivoque. Pour obtenir cet accord ſi eſſentiel entre les ſignes ruraux & les ſignes aſtronomiques, il n'a fallu qu'un léger déplacement dans la poſition de la ſphere. M. Dupuis obſerve d'abord que, s'il eſt un équinoxe qui ait dû fixer l'attention des hommes, c'eſt celui du printemps; que l'on a pris pour le déſigner le ſymbole le plus expreſſif, la *balance*; & que ce n'eſt qu'après une longue ſucceſſion qu'elle eſt venue marquer l'égalité des jours & des nuits en automne. Alors, s'élevant à travers les ſiecles,

CHAP. I. il la remet à la place qui lui avait été originairement assignée, & que la précession seule lui avait enlevée. Il fait de même rétrograder le Zodiaque, sans rien changer toutefois à l'ordre qui y est établi : le *capricorne* quitte le solstice d'hiver ; l'année commence avec l'*écrevisse ;* & quant aux autres signes, rien de plus facile que d'en trouver l'application. C'est en Egypte, c'est dans ce pays seul qu'on peut les expliquer. Il suffit, pour s'en convaincre, de les examiner successivement dans le rang qu'ils occupent.

Explication des signes du zodiaque. Le point de départ du soleil avait été fixé originairement au solstice d'été. Une fois parvenu à ce terme, on ne pouvait mieux le comparer qu'à cet animal qui se plait à gravir les plus hautes montagnes & les rochers les plus escarpés. La *chevre* fut choisie pour emblême. On la représentait unie avec un poisson, parce que c'est alors que le Nil commence à sortir de son lit. Le débordement de ce fleuve était figuré par le *verseau* ou génie qui tient une urne. Tout le temps qu'il durait, l'Egypte ressemblait à une vaste mer " au milieu de laquelle les villes & les " villages, rehaussés avec des travaux im" menses, s'élevaient comme des isles " (124) ;

les *poiſſons* repréſentaient la vie inactive de ſes habitans renfermés tranquillement dans leur enceinte. Ainſi, à chaque mois de l'inondation, répondait un ſymbole relatif à ce phénomene. Les trois qui ſuivent, ne ſont pas moins ſignificatifs. Dès que les eaux ſe ſont écoulées, la terre, encore trop graſſe, trop pleine de limon, ne peut recevoir l'impreſſion de la charrue; mais elle ſe couvre d'herbe, & offre d'excellens pâturages. On y envoyait les troupeaux, au moment où le *bélier* paraiſſait. Le *taureau*, qui lui ſuccéde, eſt l'emblême du labourage. A peine les champs ſont-ils enſemencés, que les plantes s'élevent de toutes parts. Ces productions nouvelles, étaient aux yeux du laboureur, comme de *jeunes enfans*, ou comme des *chevreaux* qui devaient un jour faire ſa richeſſe. Le ſoleil, après s'être éloigné tous les jours de plus en plus, ceſſe de fuir & revient ſur ſes pas. C'eſt ici que ſa marche, ſemblable à celle de l'*écreviſſe*, peut être véritablement appellée rétrograde, & non pas, comme on l'a dit, au ſolſtice d'été, d'où nous avons vu qu'il avait commencé à ſe mouvoir. Le ſymbole de la *chevre* lui convient encore moins, préciſément lorſqu'il eſt au point le plus bas de ſa

courſe ; mais Macrobe jugeait de la poſition des ſignes, d'après celle qu'ils avaient de ſon temps ; & il n'eſt pas étonnant qu'il ait été lui-même trompé par des alluſions qui, au premier coup d'œil ſemblent très-naturelles (125). Un mois après le ſolſtice d'hiver, les fruits de la terre ſont parvenus à leur maturité ; tout préſente l'image d'une récolte abondante. Le *lion* ſervait à peindre la couleur jauniſſante des campagnes, ou plutôt la végétation dans toute ſa force. La moiſſon, qui ſe fait en Mars chez les Egyptiens, s'ouvrait par une jeune *vierge* qui tient à ſa main des épis. Ce ſigne était un de ceux pour leſquels on leur refuſait la gloire de l'invention. La *balance* ſe trouve ici à ſa véritable place, pour indiquer l'époque la plus brillante de l'année, celle qui devait intéreſſer le plus vivement tous les peuples. Les maladies peſtilentielles qui régnent dans l'Egypte en Avril, ſont caractériſées par le *ſcorpion*. Enfin la fléche, dont eſt armé le *ſagittaire*, annonçait le retour des vents étéſiens, peut-être auſſi ce temps de l'année, où, la terre n'offrant plus de travaux, on pouvait ſe livrer à la chaſſe & aux exercices militaires.

Cette explication ſi ſimple des ſignes du

Zodiaque ne laiſſe aucune eſpece de doute ſur leur origine, ni ſur l'époque où ils ont été inſtitués. Il en eſt de même des autres conſtellations, dans leſquelles le génie ſymbolique ſe montre pareillement à découvert. Toutes les nations de l'antiquité adopterent ces emblèmes ſavans qu'une main habile avait tracés dans les contrées de la haute Egypte (126), long-temps peut-être avant la formation des vallées que le Nil arroſe.

Application de l'aſtronomie à la religion.

Une longue ſuite de ſiecles s'était écoulée, depuis que l'aſtronomie avait été cultivée, lorſqu'on vit naître de ſon ſein une Religion qui conſacra ſes travaux, & qui, en dévoilant à l'homme les ſecrets de la nature, le ramenait ſans ceſſe à un Être ſupérieur. L'établiſſement de ce culte remonte au temps, où le *taureau* était venu occuper l'équinoxe du printemps, & le *lion* le ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire, environ deux mille cinq cent ans avant notre ére (127). Auſſi ces deux ſignes figurent-ils dans la théologie des anciens peuples, le premier (128) ſur-tout qui leur annonçait le renouvellement de la nature. Les Perſes regardaient le taureau équinoxial comme l'agent viſible & le moteur des ſpheres. Son culte qui ſubſiſte encore au Japon,

CHAP. I.

était lié chez les Grecs à presque toutes leurs fables ; & l'auteur des géorgiques, en donnant à ses compatriotes des préceptes sur l'agriculture, leur rappelle le rang qu'il avait occupé, puisque c'est encore lui dans son poëme qui vient avec ses cornes d'or ouvrir les portes de l'année (129). A cette époque de l'institution de la mythologie, tout changea de face. Les symboles de la sphere conserverent bien leur signification primitive ; mais ils prirent un caractere plus auguste. On les traduisit en langage sacré ; & les aspects célestes donnerent lieu à ces fables, à ces avantures singulieres, que la poésie orna ensuite de tous ses charmes. Les astres devinrent autant de divinités ; ou plutôt on adora dans chacun d'eux l'intelligence qui lui était unie, & que nous avons dit être une émanation de la grande ame du monde.

Dionysus.

Celle qui présidait au soleil était représentée sous les traits d'un héros & d'un conquérant. Dionysus (130) est le génie qui fait mouvoir cet astre, qui l'accompagne dans ses brillantes demeures, & qui parcourt avec lui le Zodiaque. Il ne différait pas d'Osiris le soleil des Egyptiens, & qui signifiait aussi dans leur langue la cause du temps (131).

Ce dieu naquit au printems avec l'année elle-même, lorſque le taureau céleſte était le premier des ſignes. Auſſi fut-il nourri par les Hyades (132), les étoiles les plus brillantes de cette conſtellation; & il était ſouvent peint avec des cornes de bœuf (133). Il reçoit le jour au milieu du tonnerre, parce que la foudre qui pendant l'hiver avait été éteinte, ſe rallume alors de nouveau. Ses voyages durent trois ans; ce nombre était en orient (134) celui des ſaiſons. Menant à ſa ſuite une armée nombreuſe de ſatyres & de centaures, il vole à la conquête de l'Inde. Son arrivée au ſolſtice eſt figurée par ſes amours avec la belle Nicée, dont le nom eſt celui même de la victoire (135), & qui demeurait ſur une haute montagne, ayant auprès d'elle un lion apprivoiſé. C'eſt à l'équinoxe d'automne, ſous le ſigne du ſcorpion, qu'il aborde chez Lycurgue roi de Thrace, & que, pour éviter les embûches de ce prince, il eſt forcé de ſe jetter dans la mer. Cette partie de ſon hiſtoire s'explique facilement avec la ſphere (136), auſſi-bien que la mort d'Icare & d'Erigone, & le ſort funeſte de Penthé déchiré par les mains de ſa propre mere. A meſure que Dionyſus s'avance, ſon viſage

CHAP. I.

change de forme, & paſſe ſucceſſivement par tous les dégrés de l'âge, pour marquer les différens états où le ſoleil ſe montre (137). Jeune d'abord & d'une beauté raviſſante, ſes traits deviennent bientôt plus fortement prononcés; ils ſont enſuite défigurés par les rides de la vieilleſſe. Au ſolſtice d'hiver, ce n'eſt plus qu'un enfant, que d'inſolens matelots mépriſent, & dont ils croient pouvoir ſe jouer impunément. Le dauphin ſe leve dans le ciel, pour être le monument de leur punition (138). Après avoir ſoumis les régions les plus éloignées, il reprend le chemin de l'Europe, & la nymphe Aura dont il eſt amoureux, annonce ſon heureux retour.

Hercule.

Telle était l'emblême du génie ſolaire & de ſa marche. Hercule déſignait plus particuliérement la force de cet aſtre. " Toujours „ puiſſant, toujours invincible, ce ſuperbe „ guerrier parcourt le monde d'orient en „ occident; & il réſiſte ſans ceſſe aux com„ bats les plus terribles (139)". Que de monſtres vaincus! que d'entrepriſes hardies, monument éternel de ſon courage!

Ses travaux.

Deux énormes ſerpens, étranglés dans ſon berceau, avaient été les jeux de ſa plus tendre enfance (140). Le lion de Némée ter-

raſſé, les cent têtes toujours renaiſſantes de l'hydre abattues, la troupe formidable des centaures miſe en fuite, ſont ſes premiers exploits. Il ſurpaſſe à la courſe la biche aux cornes d'or. Le bruit effrayant de ſon tambour éloigne à jamais les oiſeaux du lac Stymphale. Il fait couler un fleuve entier à travers l'étable d'Augias. Mais de grands travaux l'attendent encore. Ses mains victorieuſes délivrent la Crète d'un taureau furieux. Il dompte dans la Thrace les cavalles de Diomède qui ſoufflaient le feu de leurs naſeaux. Au-delà de la mer noire, dans le pays des Cimmériens, de braves guerrières ne peuvent lui réſiſter; & leur reine Ménalippe eſt forcée de lui livrer la ceinture des Amazones. Avant de terminer ſa carriere, il court dans l'Ibérie enlever les vaches de Géryon; & là il poſe deux colonnes aux extrèmités du monde. Bravant la puiſſance des enfers, il en arrache le chien redoutable qui en défend l'entrée; enfin il revient couvert de gloire des rives de l'Afrique, tenant à ſa main les pommes d'or (141), du jardin des Heſpérides (142).

Ces travaux qui ont rendu le Dieu ſi célebre, ſont une deſcription vive & animée de la marche annuelle du ſoleil. La victoire ſur le lion indique ſon arrivée au ſolſtice

CHAP. I.

d'été ; le taureau équinoxial était évidemment défigné par celui de l'ifle de Crète. Ce font les deux feuls, il eft vrai, qui fe rapportent au Zodiaque lui-même ; & l'on s'efforcerait inutilement d'y ramener tous les autres. C'eft ce que n'a pas apperçu (143) M. Gebelin, qui s'eft appuyé fur la fcience des mots (144), au lieu de prendre celle des faits pour guide. Le dérangement occafionné par la préceffion des équinoxes, fuffit pour détruire les explications qui paraiffent les plus ingénieufes. Mais que l'on remette la fphere dans la pofition où elle doit être, tous ces emblêmes s'accorderont parfaitement avec les conftellations extrazodiacales qui marquoient à cette époque le paffage du foleil dans chaque figne (145).

Autres dieux relatifs au foleil.

Nous avons confidéré cet aftre comme un héros qui mefure la vafte étendue des cieux, & qui, revenant au point d'où il a commencé fa carriere, embraffe l'année entiere dans le cercle qu'il décrit. Mais il eft auffi le pere des jours, des mois & des faifons ; fa chaleur eft le principe de la génération des êtres. Sous ces différens rapports, ce n'était plus le même perfonnage. Il paraiffait tantôt refplendiffant de lumiere & vivifiant tout par fa préfence, tantôt

avec un visage sombre qui inspirait la tristesse & l'effroi. Ses fonctions, ses attributs variaient sans cesse selon les différens aspects où il se montre.

CHAP. I.

Les saisons n'étaient qu'au nombre de trois en orient. Jupiter, Pluton, & Neptune, qui se partagent l'empire du monde; c'est le soleil lui-même à ces trois époques principales.

Jupiter.

Jupiter est le premier, le plus éminent de tous. Assis au-dessus des nuages, il a placé son trône dans les plus hautes régions (146). Là il contemple les mers, les rivages, & ces peuplades nombreuses qui les couvrent (147). La force réside à ses pieds (148). Dès qu'il prend l'arme de la vengeance, il s'annonce au milieu du tonnerre & des éclairs; mais un seul de ses regards écarte la tempête (149). C'est ainsi qu'on représentait le soleil pendant l'été, lorsqu'il parcourt l'hémisphere (150) supérieur, alors il régne seul dans l'espace. Parvenu au point le plus élevé, il jouit de toute sa gloire, & sa puissance est sans bornes. S'il condense les vapeurs qui portent la foudre, ses rayons ramenent bientôt le calme & la sérénité. Frappée de son éclat, l'antiquité en avait fait le plus grand des dieux. Son nom même signifiait l'Être

CHAP. I.

par excellence (151). Tout eſt plein de Jupiter; tout ſe rapporte à lui (152): Eh! qui peut lui être comparé? " Puiſſances immor-„ telles, dit-il, réuniſſez-vous toutes contre „ moi. Attachez à cette brillante voute une „ chaîne d'or dont le vaſte contour embraſſe „ la terre, l'océan & les cieux; jamais vos „ faibles efforts ne ſauraient m'attirer vers „ vous. Pour moi, je ſouléve à mon gré cette „ chaîne immenſe. Je la fixe au ſommet de „ l'Olympe: & l'univers entier reſte ſuſpendu (153)". Deſcription ſublime du ſoleil & de ſes effets; ſoit qu'on l'applique avec Platon (154) au mouvement de cet aſtre, ſoit plutôt que le poëte ait voulu exprimer ſa force attractive (155). Il exiſte encore des monumens, où Jupiter eſt peint au milieu des ſignes du Zodiaque (156). Il avait pour ſymbole l'aigle le plus fier des oiſeaux, & celui dont le vol eſt le plus élevé (157). Quelquefois on le confondait avec l'Ether, ou la matiere même de la lumiere (158). Nous n'entrerons pas dans le détail de ſes différentes métamorphoſes, ni des avantures ſinguliéres qui lui ont été attribuées. Qu'il nous ſuffiſe d'indiquer la maniere dont il eſt poſſible d'en rendre raiſon. Calliſto,

Danaé,

Danaé, Léda, Ganimede, tous ceux enfin, qui jouent un rôle dans l'hiſtoire de ſa vie, ſont au nombre des conſtellations; & il eſt facile d'appercevoir quelle a été la ſource de toutes ces fables. Auſſi conſerva-t-il toujours ſa dignité premiere. Malgré la bizarrerie apparente de quelques-unes de ſes actions, il n'en fut pas moins grand, moins digne de l'hommage & de l'admiration de tous les peuples.

Pluton.

A peine le ſoleil a-t-il gagné les ſignes inférieurs, que ſa force diminue par dégrés; il ne jette plus qu'une faible lumiere. Ici commence l'empire de la nuit; & le ſceptre du monde eſt remis entre les mains de Pluton (159). De vaſtes ſouterrains fermés à la clarté des cieux; une lueur obſcure éclairant ſeule l'abyme; des ombres pâles, errantes dans ces triſtes régions; l'impitoyable monarque qui les gouverne; enfin, l'image effrayante de la deſtruction déſignaient ce temps où la nature eſt plongée dans la triſteſſe; où tout meurt, tout languit; & où la vertu génératrice ne peut ſe dégager des liens qui la reſſerrent.

Neptune.

C'eſt alors que les élémens ſe font la guerre entr'eux. Neptune qui préſide à la ſaiſon

pluvieuſe eſt le dieu des eaux. Il ſouléve les flots de la mer; il commande aux fleuves de remonter vers leur ſource; il ébranle la terre juſques dans ſon centre. Pluton lui-même redoute les coups du terrible trident, & tremble au milieu des enfers (160).

On retrouve des allégories ſemblables chez preſque tous les peuples. L'hiver, perſonnifié ſous les noms de Typhon, d'Ahriman, & en général d'un génie malfaiſant, tel qu'était Pluton parmi les Grecs, eſt toujours vainqueur (161); & la défaite de ſon ennemi excite les regrets les plus vifs. L'Egypte & la Phénicie rétentiſſaient des cris de la douleur. On pleurait dans Oſiris, Adonis (162), Ormuſd, le ſoleil expirant. C'eſt encore lui dont les Perſes, quoique ſoumis à la loi de Mahomet, déplorent aujourd'hui la perte, quand ils appellent leur Hoſſein à haute voix (163). D'autres nations qui ont pareillement adopté ces cérémonies antiques, n'ont fait que les détourner vers un plus grand objet (164). Après la lutte où le bon principe ſuccombe, il eſt rappellé à la vie. Des chants de victoire ſuccédent aux lamentations. On célebre le rajeuniſſement du dieu ſortant victorieux de la nuit du tom-

beau, & ſe montrant avec un nouvel éclat.

Apollon.

Le ſoleil, quelque changement qu'il éprouve dans ſa courſe annuelle, répand tous les jours ſa clarté; tous les jours il monte ſur l'horiſon, s'avance juſqu'au terme qui lui eſt fixé, & redeſcend enſuite en parcourant dans les cieux le même eſpace. Apollon, que l'on nous peint le front brillant & paré de toutes les graces de la jeuneſſe, fut chargé du ſoin d'éclairer le monde (165). Les heures venaient lui ouvrir les portes de l'orient, & chaque ſoir il allait ſe repoſer dans le ſein de Thétis. Porté ſur un char magnifique, ſes chevaux n'obéiſſent qu'à ſa voix. Une fois il confia les rênes à des mains imprudentes; & l'univers embraſé fut ſur le point d'être détruit (166). Cette fable, s'il faut en croire M. Dupuis (167), eſt purement aſtronomique; peut-être auſſi ſervait-elle à rappeller la mémoire de quelque révolution arrivée dans le globe. Les rayons étaient déſignés par des flèches (168) dont l'atteinte portait preſque toujours la mort. Le Dieu venge ſur tout un peuple l'inſulte faite à ſon prêtre Chryſes (169). Les enfans de Niobé tombent ſous ſes coups. Mais il s'applaudit ſurtout de ſa victoire ſur le ſer-

CHAP. I.

pent Python. Le moment, où le monſtre expire eſt celui qu'a choiſi l'artiſte dans cette ſublime production, que le temps a reſpectée, & qui fait aujourd'hui le plus bel ornement d'une ville enrichie des dépouilles de l'ancienne Grèce (170). Apollon vient de tendre ſon arc ; il jouit de toute la plénitude de ſon triomphe. Quelle nobleſſe, que de majeſté répandue ſur toute ſa perſonne (171)! Jamais la divinité ne s'eſt montrée ſous de plus grands traits; jamais l'homme n'a conçu une idée plus grande de la divinité. C'eſt à la vue de ce chef-d'œuvre que les peuples ſe proſternaient, & que dans un ſaint tranſport, ils s'écriaient IO, IO PÆAN (172)! De toutes les extrêmités de la terre, on ſe rendait en foule dans le temple de Delphes (173), où brûlait le feu ſacré, & où la ſcience divine s'exprimait en oracles. Au deſſus de cette ville étaient le Parnaſſe, & les ſources de l'Aganippe & de l'Hippocrêne, que les poëtes ont rendues ſi fameuſes. Celui qui tient le flambeau du monde était ſeul digne d'allumer cette flamme céleſte, ſymbole du génie. Réduit à garder les troupeaux d'Adméte, Apollon avait appris aux hommes à marier la voix aux accens de la lyre. Il eſt le pere

d'Orphée qui le premier fit entendre des accords ſi touchans. Lui ſeul inſpira le chantre de l'Iliade, & lui dicta ces vers (174) qui lui aſſurent l'immortalité.

Eſculape.

On adorait encore le ſoleil ſous d'autres noms qui caractériſaient ſa puiſſance bienfaiſante. Comme le dieu de la médecine, c'était de lui que l'humanité ſouffrante attendait la guériſon de ſes maux. Eſculape (175), fils d'Apollon, préſidait à cet art ſalutaire. Il avait pour ſymbole le ſerpent dont le culte était univerſellement répandu. Il ſerait peut-être difficile de rendre raiſon de la vénération ſinguliére que les anciens avaient pour cet animal. Le ſerpent joue un grand rôle dans la Théogonie de tous les peuples (176). Il avait des autels en Egypte, dans l'Inde, dans la Phénicie. De l'enceinte ſacrée d'Epidaure, il fut tranſporté en pompe ſur les rives du Tibre (177); & par-tout on l'invoquait dans les maladies; par-tout il était l'emblême de la ſanté. Sans doute parce qu'en ſe dépouillant chaque année de ſa peau, il ſemble lui-même ſe régénérer (178). Il rappellait ainſi l'idée du ſoleil, qui tous les ans repaſſe à une nouvelle vie, & dont la marche oblique eſt

CHAP. I. assez bien représentée par celle des reptiles (179).

Priape. Cet astre enfin est la source & le principe de la fécondité (180). Sa chaleur pénetre tous les corps, les vivifie, & développe en eux les germes créateurs qui doivent les reproduire. Le Dieu qu'on invoquait à Lampsaque désigna la force de la génération (181); il fut regardé comme l'auteur des sensations voluptueuses qui portent tous les êtres à perpétuer leur espèce. Tirons le voile sur cette divinité, & sur les attributs qui la distinguent (182). Destinés originairement à peindre les plus grandes opérations de la nature, ces emblêmes n'offraient rien qui blessât la pudeur. La licence en abusa, dès que les mœurs cesserent d'être simples; & ils ne servirent plus qu'à flatter les goûts d'une imagination dépravée (183).

La lune. Après avoir contemplé l'univers embelli par la magnificence du soleil, l'homme tourna ses regards vers ce globe brillant qui a été donné à la terre pour l'accompagner dans sa révolution, qui tous les mois l'enrichit de sa présence, & dont le cours offre des phénomenes si remarquables. Son disque, d'abord à peine visible, s'arrondit peu-à-peu, décroit

ensuite par degrés, & finit par disparaître entiérement, jusqu'à ce qu'il vienne de nouveau réfléchir sa lumiere. Ces différens aspects furent personnifiés. La lune devint la sœur & la femme du soleil; elle fut appellée la reine du monde; on célébra sa puissance; & les divers noms qu'elle reçut, caractérisent les formes variées sous lesquelles cet astre se montre.

Divinités qui la représentaient.

L'intelligence qui lui a été assignée comme principe de ses mouvemens, est la fameuse Isis (184), l'une des divinités principales des Egyptiens, & qui a souvent été confondue avec la nature elle-même. On la nommait originairement Jo (185), d'où est venue cette nymphe célèbre de l'Argolide. La métamorphose qu'elle subit dans la Grèce tient aux anciennes idées théologiques. Elle a été changée en vache, parce que le génie moteur des sphéres prenait constamment la forme de cet animal, qui était le premier des signes, & qui se reproduit dans toutes les fables. Argus est chargé de veiller sur elle. Ce monstre avec ses cent yeux, dont une moitié reste toujours ouverte, tandis que l'autre est fermée par le sommeil, représente la voute des cieux (186). Après avoir erré dans

Jo.

CHAP. I. plusieurs climats, Jo aborde sur les rives du Nil, où elle est rendue à son état primitif (187).

Il n'est peut-être pas de spectacle plus imposant que celui d'une belle nuit éclairée des rayons de la lune, lorsque cet astre est dans tout son éclat, & qu'il s'avance majestueusement entouré d'étoiles brillantes. Les couleurs ont perdu leurs variétés; les nuances ont disparu; mais la lumiere répandue sur tous les objets, n'en présente pas moins d'heureux accidens, soit qu'elle se réfléchisse dans l'onde, soit que, tombant sur de grandes masses, elle en dessine le contour. On entrevoit la cime des monts qui s'élevent en amphithéatre; on peut à une teinte plus sombre distinguer les noires forêts qui les couvrent. Le calme qui régne dans la nature, ce silence si propre aux rêveries, aux méditations solitaires, & qui n'est interrompu que par les sons plaintifs de la douleur, ou les tendres accens de la volupté, ouvrent l'ame à toutes sortes d'impressions (188).

Junon. En cet état, la lune était peinte sous les traits de la déesse la plus auguste (189); de même que le plus grand des dieux désignait le soleil dans toute sa gloire. Junon ré-

gne avec Jupiter; elle commande en ſouveraine; mais ſon empire eſt celui que donne la beauté, & elle n'oublie rien de ce qui peut en rehauſſer l'éclat. L'or, les pierreries & les plus riches ornemens compoſent ſa parure. Ses longs cheveux qu'elle a treſſés de ſes propres mains, flottent ſur ſes épaules. Elle ſe couvre la tète d'un voile d'une blancheur ébloüiſſante; & la robe magnifique dont elle eſt revètue, eſt l'ouvrage de Minerve elle-même. Pour ajouter encore aux charmes qui l'embéliſſent, elle emprunte à Vénus cette ceinture, où les attraits féducteurs, l'amour, le deſir, la douce perſuaſion ſont tiſſus avec un art merveilleux (190). C'eſt ainſi que Junon quitte l'Olympe, & qu'après avoir plané au-deſſus de la fertile Émathie, des montagnes de Thrace, & de l'iſle de Lemnos, elle va ſe repoſer ſur le Gargare, le ſommet le plus élevé du mont Ida. Le maître du tonnerre l'apperçoit; ſa paſſion ſe rallume tout-à-coup; une flamme ſubite s'empare de ſes ſens; il ne reſpire que l'amour; il en reſſent bientôt toute la violence. Dans le tranſport qui l'anime, il s'approche de la déeſſe, la preſſe contre ſon ſein, un nuage d'or le dérobe aux regards profa-

CHAP. I.

nes. Soudain la terre ſe couronne de mille fleurs naiſſantes; le lothos, le ſaffran, la jacynthe élevent mollement leurs tiges; une vapeur céleſte, plus pure, plus brillante que le jour, ſe répand dans l'air; & les heureux époux, enchaînés dans les bras l'un de l'autre, cédent au ſommeil qui appeſantit leurs paupieres (191).

Diane.

La lune n'a pas toujours la même clarté; & ſon diſque prend une forme différente, ſelon qu'il s'éloigne, ou qu'il s'approche du foyer de la lumiere. Au moment où il ſe dégage de l'obſcurité, il paraît ſous la figure d'un croiſſant: le ſymbole donné à Diane, déſigne quelles ſont les fonctions de cette déeſſe (192). Comme on voit l'aſtre des nuits errer, pour ainſi dire, dans les plaines du ciel; ainſi la fille de Latone parcourt ſans ceſſe les campagnes. Elle fuit de même les cités; elle préfére à leur bruyant ſéjour, les bois, les montagnes, & leurs retraites inacceſſibles. Des nymphes qu'elle a choiſies (193) parmi les plus belles de l'océan, forment ſa cour; elle les mene en chœur ſur le Taygète baigné par les eaux de l'Eurotas, ou dans les riantes vallées du Cinthus (194). Ses fleches redoutables que les Cyclopes ont

forgées de leurs mains divines dans les antres de Lipare, ne ſont pas deſtinées ſeulement à percer les monſtres des forêts; elle les fait encore ſervir à ſa vengeance. " Que „ de maux attendent ceux qu'elle a regardés „ dans ſa colére! Leurs champs ſeront dévaſtés; leurs troupeaux périront; ils ne „ verront pas croitre leurs enfans autour „ d'eux, ou, s'il leur reſte un fils pour „ être le ſoutien de leur vieilleſſe, avant de „ deſcendre eux-mêmes au tombeau, ils verſeront des pleurs ſur ſa cendre. L'heureux „ mortel au contraire que Diane chérit, „ paſſe des jours paiſibles, comblé de biens „ & de richeſſes. Aucun orage ne trouble le „ cours de ſa longue carriere. Une famille „ nombreuſe eſt aſſiſe tous les jours avec lui „ à la même table; & ils béniſſent enſemble „ la divinité bienfaiſante qui entretient parmi „ eux la paix & l'abondance (195)".

Ainſi l'on attribuait à la lune l'influence la plus marquée; & elle était regardée comme la cauſe prochaine & immédiate de tout ce qui arrive (196). C'était à la clarté de ſes rayons que s'opéraient les enchantemens, les évocations, & tous les prodiges de la magie (197). L'opinion de ſon pouvoir ſur les

CHAP. I.

corps a toujours été univerſellement répandue, & ſubſiſte même encore aujourd'hui, que toutes les influences devraient être proſcrites, ſi ce n'eſt celles qui ſont fondées ſur les véritables loix de la nature; & qu'une philoſophie éclairée n'admet l'action de la lune que pour balancer les eaux de l'océan.

Lucine. Chez les anciens, cet aſtre était auſſi principe des générations, " mais principe paſſif & „ féminin, duquel ſeulement découle la force „ nutritive qui entretient les êtres formés „ par le ſoleil (198)". C'eſt pour cette raiſon que la lune préſidait aux accouchemens. Les femmes l'invoquaient, en lui adreſſant cette priere : *ſois nous propice, ô Lucine; chaſte Lucine, viens à notre aide* (199). Et pour ſe la rendre favorable, elles lui offraient des couronnes de fleurs (200).

Telles ſont les divinités qui ſe rapportent au ſoleil & à la lune. Le culte que l'on rendit à ces deux aſtres, exprimait leur relation avec la terre; ils jouerent le rôle le plus éminent dans une Religion qui avait principalement pour but de peindre les grands phénomenes, & qui les avait perſonnifiés.

Mercure. L'hiſtoire de Mercure montre juſqu'où s'étendait l'empire de l'allégorie. Ce dieu, le

compagnon chéri de Jupiter, le miniſtre de ſes volontés, déſignait l'horiſon ou ce grand cercle de la ſphere qui marque le lever & le coucher des aſtres (201). C'eſt donc à juſte titre qu'il fut appellé le meſſager (202) des dieux, & qu'il devint le patron des héraults. Il était repréſenté quelquefois avec une tète de chien, parce qu'il ne ſemble placé dans le ciel que pour y remplir les fonctions de cet animal (203). On lui donna pour ſymbole le coq (204), dont le chant matinal annonce le jour. Il avertiſſait auſſi du moment où la lumiere fait place aux tenébres. L'hémiſphere nocturne était pour les anciens le ſéjour des morts; voilà pourquoi Mercure fut chargé de conduire les ombres aux enfers (205). Les chemins & les bornes lui étaient dédiés comme à celui qui indique le paſſage du jour à la nuit, & qui a poſé la limite entre les deux mondes (206). Elevé au rang des divinités (207) principales, il préſidait à l'une des planetes; & il lui avait donné ſon nom, de même que Venus, Mars, Jupiter & Saturne, à celles qui leur étaient conſacrées.

CHAP. I.

Les planètes ont un mouvement qui leur eſt propre; c'en fut aſſez pour qu'on leur

Planètes.

Chap. I.

aſſignât des génies principes de ce mouvement. Si elles n'eurent pas un culte particulier, elles furent miſes ſous la protection (208) des dieux puiſſans qui gouvernaient le monde; & on les déſigna en général par des emblêmes qui caractériſaient leur nombre, leurs révolutions, ou la régularité de leur cours. Les ſept colonnes (209) élevées dans un temple de Laconie, les Cabires (210) où les ſept fils de Sadicq que l'on adorait en Samothrace, ſervaient à les repréſenter, ainſi que les ſept pilotes (211) qui gouvernaient ce vaiſſeau placé dans un cercle lumineux, dont parle Martien Capella. Elles préſidaient aux jours de la ſemaine, & cette diviſion avait été établie en leur honneur (212). Les notes de la muſique leur furent pareillement conſacrées (213). Chez les anciens, le ſyſtême muſical était fondé ſur l'aſtronomie. Ils meſuraient la diſtance des aſtres par les intervalles du ſon (214), & quoique ces rapports ne puiſſent s'expliquer qu'en admettant la gravitation de la matiere (215), il paraît certain qu'ils ont connu l'analogie qui exiſte entre ces deux ſciences.

Muſes.

L'univers entier tel qu'ils ſe le figuraient, était ſoumis aux loix de l'harmonie. Le ciel

des fixes & le globe que nous habitons composaient, avec les planètes, les neuf grandes spheres du monde (216). Toutes marchent de concert & dans un ordre admirable. Les neuf Muses sont les intelligences qui les font mouvoir & qui entretiennent l'harmonie universelle (217). Aussi les voit-on toujours réunies avec les dieux qui représentaient le soleil. Filles de Jupiter (218), elles donnent asyle à Dionysus (219). Hercule se glorifie du titre de Musagète (220) ou de leur conducteur. Elles accompagnent sur-tout le divin Apollon; & les rochers du Parnasse qu'elles ont choisies pour demeure, rétentissent de leurs accens (221). Là elles apprennent (222) à leurs favoris à connaître le cours des astres & les mouvemens des cieux; elles leur expliquent quelle cause obscurcit le disque de la lune, soulève les entrailles de la terre, entretient les mers dans une agitation constante, & tantôt allonge les nuits, tantôt les rend si tardives. Long-temps la poésie fut destinée à célébrer ces merveilles. Les Muses furent alors les divinités des poëtes; c'est alors que Phémius (223), Jopas (224), & tous ceux qu'Atlas avait instruit, chantaient la nature, & qu'assis à la table des souverains;

CHAP. I.

ils n'élevaient la voix que pour les entretenir des avantures des dieux (225).

Parques.

Les révolutions des ſpheres céleſtes, ou le temps qu'elles employent à décrire leurs orbites, avaient été fixées par le deſtin, divinité puiſſante à laquelle tous les autres dieux étaient ſoumis, & dont il leur était impoſſible de révoquer les décrets, parce que ces décrets ne ſont autre choſe que les loix conſtantes & immuables de la nature. Filles du deſtin lui-même (226), les Parques veillaient à leur exécution. Lacheſis préſide au paſſé; Clothon au préſent; Atropos à l'avenir (227); & par leurs ſoins vigilans, les révolutions ſe ſuccédent ſans ceſſe les unes aux autres. On repréſentait ces déeſſes revêtues de robes blanches, le front couronné d'étoiles, & placées ſur des trônes éclatans de lumiere, où elles accordaient leurs voix au chant des ſyrênes. Elles tenaient auſſi un fuſeau de diamant, qui d'un bout touche à la terre, & de l'autre va ſe perdre dans les cieux (228).

Du dogme du deſtin naquit celui de la fatalité. Lorſque nos actions eurent été miſes ſous le joug d'une néceſſité impérieuſe; lorſqu'une ſcience frivole en eût été chercher la cauſe immédiate dans les aſtres, les Parques

devinrent

devinrent les arbitres de la vie & de la mort de tous les hommes, & leurs fonctions se bornerent à filer les jours qui leur ont été destinés.

Il existe encore d'autres personnages qui appartiennent à l'astronomie, les Gorgones (229), par exemple, comme on en peut juger d'après quelques monumens où la tête de Méduse est entourée des signes du Zodiaque (230). De ce nombre aussi sont les Centaures, Persée, Andromède, Orion (231), les Pleiades, & une foule d'autres qui sont rangées parmi les constellations (232). Les fables auxquelles ils ont donné lieu, peuvent embellir les fictions des poëtes; mais elles n'entrent pas dans notre sujet. Nous nous sommes proposés de faire connaître la Religion des anciens, & nos recherches ne doivent avoir pour but que les divinités dont le culte faisait une partie essentielle de cette Religion.

Récapitulation des Dieux de la seconde classe.

Ainsi les dieux de la seconde classe présentaient en quelque sorte le systême du monde. Cybele, de même qu'Ops, était la terre; Uranus le ciel; & Saturne l'image du temps. Le soleil prenait tour-à-tour la forme de Dionysus, Hercule, Jupiter, Pluton, Neptune,

CHAP. I.

Apollon, Esculape, & du dieu des jardins. Io, Junon, Diane, & Lucine représentaient la lune & ses phases. L'horison avait été personnifié sous le nom de Mercure. Enfin divers emblêmes servaient à désigner les planètes; & les Muses, ainsi que les Parques, étaient les intelligences qui présidaient à l'harmonie des spheres & à leurs révolutions.

Dieux de la troisieme classe.

Ces dieux avaient donc pour objet le spectacle de l'univers, & ses loix qui le gouvernent. Ceux de la troisieme classe avaient avec notre être un rapport plus marqué. Destinés uniquement à peindre l'homme, ils offrent l'histoire de ses travaux. D'abord faible, dénué de tout, obligé de lutter contre les élémens, il semble n'avoir été jetté sur la surface du globe que pour succomber aux maux qui l'assiégent. Mais bientôt il acquiert le sentiment de sa force. La terre cultivée & embellie par ses soins, l'établissement des sociétés, les monumens des arts, les découvertes sublimes de la science portent l'empreinte de ce génie créateur qui lui a été donné en partage. Et qu'on ne s'étonne pas que ses travaux aient été divinisés ! La même puissance qui fait mouvoir toutes les parties de la matiere, se manifeste également & même

avec encore plus d'énergie dans les corps organisés. L'homme est celui de tous dans lequel cette lumiere divine brille avec le plus d'éclat; & le souffle qui l'anime, était regardé comme une émanation de la grande ame du monde. Ainsi tout était lié dans la théologie ancienne; tout se rapportait à un seul & unique principe qui, toujours le même, se reproduisait seulement sous différentes formes. Les êtres doués d'une force active ne la doivent qu'à lui & n'agissent que par lui. Lors donc que les inventions utiles furent consacrées (233), on ne fit que rendre hommage à celui qui en est l'auteur. C'est sous ce point de vue qu'il faut considérer les divinités qu'il nous reste à faire connaître.

Recherches sur les premiers temps du monde.

L'histoire de l'esprit humain n'embrasse qu'un petit nombre d'années. « Notre monde „ est nouveau, a dit Lucrece (234); il ne „ fait que de naître. Voilà pourquoi tous „ les jours on invente, on perfectionne. Les „ arts n'ont été découverts que depuis peu. „ Cette philosophie que je chante est à peine „ connue, & n'est-ce pas moi qui le premier „ appris aux muses latines à parler son lan„ gage »? « S'il est vrai, pour nous servir „ des expressions du même poëte (235), que

CHAP. I.

„ tout ce qui eſt aujourd'hui, a exiſté autre-
„ fois, il faut donc que des torrens deſtruc-
„ teurs aient anéanti toutes les générations,
„ ou qu'elles ſoient devenues la proie des feux
„ dévorans; il faut que les empires aient été
„ entraînés dans la chûte de l'univers. " En effet, l'état du monde, cette eſpece d'enfance dont il ne vient que de ſortir, ne peut être attribué qu'aux révolutions qui ont amené un nouvel ordre de choſes. Tout atteſte les grands changemens arrivés ſur la terre (236). Non-ſeulement tous les peuples ont eu des traditions qui nous en ont perpétué le ſouvenir; & il n'en eſt pas dont l'hiſtoire ne ſe trouve en quelque ſorte liée avec celle de la nature. Mais quand même la mémoire des faits ſerait anéantie, il exiſte de toutes parts autour de nous des monumens authentiques de ces révolutions. La phyſique les voit gravés par-tout en caracteres ineffaçables. De quelque côté qu'elle porte ſes regards, elle n'apperçoit que des débris accumulés depuis un nombre infini de ſiecles. Ces chaînes de montagnes, les unes formées toutes entieres des dépouilles d'animaux marins, d'autres produites par l'accumulation ſucceſſive de matieres fondues & calcinées; des végétaux

enfouis à de grandes profondeurs; d'immenſes amas de coquilles dépoſées ſur les ſommets les plus élevés; ſouvent des corps qui ont viſiblement éprouvé l'action du feu, ſuſpendus entre des couches régulieres, façonnées au ſein des eaux; cette multitude enfin de ſubſtances diverſes que la terre recèle, forcent l'obſervateur de reconnaître qu'elle a ſubi une infinité d'altérations, que ſa ſurface a été changée, qu'elle a eu d'autres mers, d'autres climats, & que le monde actuel repoſe ſur les débris de pluſieurs mondes renverſés. N'en doutons pas: il eſt arrivé des époques où de grands continens ont diſparu, pour en laiſſer de nouveaux à découvert, où les races des hommes qui les habitaient ont péri, & avec eux leurs travaux, leur gloire, leur induſtrie, & juſqu'au ſouvenir de leur exiſtence. Telle eſt celle qui a précédé les ſiecles dont la mémoire nous a été tranſmiſe; & c'eſt à une révolution de cette eſpece qu'eſt dû le renouvellement de la ſociété préſente. A cette époque fatale, ſuccéderent des temps de calamité (237), pendant leſquels le petit nombre de ceux qui avaient échappé au déſaſtre général, pouvait à peine trouver un aſile dans l'univers. Ce ne fut

Changemens arrivés ſur le globe.

qu'après une longue ſucceſſion que la végétation couvrit un ſol brûlé, que les terreins humides & fangeux ſe raffermirent. Dans cet intervalle (238) l'homme livré tout entier au ſoin de ſa propre conſervation, avait preſque entièrement perdu la trace des anciennes idées, & il était incapable d'en acquérir de nouvelles. Enfin, lorſque la terre fut devenue ſuſceptible de culture, lorſqu'elle put recevoir de nombreuſes peuplades, les arts conſolateurs vinrent ſe ranger en foule autour de ſes habitans; placés ſous un ciel moins rigoureux, ils oublierent les maux auxquels ils avaient été ſi long-temps en proie.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les circonſtances qui ont accompagné ces heureux changemens. A la diſtance où nous ſommes de ces temps reculés, dénués de toute eſpece de monumens, nous ne pourrions former que des conjectures vagues & incertaines. Tout ce qui concerne l'origine des ſociétés préſente des difficultés inſurmontables. L'hiſtoire nous trace bien le commencement & la fin de la plûpart des nations; mais il en eſt ſur leſquelles on voudrait en vain l'interroger. Tels ſont entr'autres les Aſſyriens, ces premiers dominateurs de l'Aſie, & les

habitans de l'Egypte. La formation de ces deux monarchies célebres, ſe perd dans la nuit des temps. Leurs prêtres avaient des obſervations depuis des milliers d'années. " Et „ quand je dis Myriades, ajoute Platon (239), „ ce n'eſt point une maniere de parler ". Comment interpréter l'entier oubli des événemens qui ſont arrivés dans cet eſpace?

" Pourquoi n'a-t-on pas chanté les faits „ antérieurs à la guerre de Thébes & à la „ ruine de Troye? Pourquoi tant de grands „ hommes, dont les exploits ſont à jamais „ exclus des faſtes de la renommée (240)"? " Serait-ce parce qu'ils n'ont pas eu de poëte „ divin pour célébrer leurs actions (241)"? Mais ces anciens peuples ont été floriſſans; ils ont cultivé les arts, & peut-être faut-il leur attribuer quelques-unes de ces découvertes qui appartiennent évidemment à l'antiquité la plus reculée. Combien d'inſtitutions dont il eſt impoſſible de ſuivre la trace? L'art de fondre des métaux, cet art ſi difficile, qui exige tant de procédés différens, tant de connoiſſances préliminaires, ſubſiſte en orient depuis un temps immémorial. Il en eſt de même des lettres dont l'uſage eſt ſi ancien, que Pline s'eſt cru fondé à dire qu'el-

les étaient éternelles. Nous avons vu à quelle époque remonte l'invention du Zodiaque ; & que dirons-nous de ces méthodes, de ces formules ſavantes, dont eſt remplie l'aſtronomie des anciens, que certainement ils n'ont pas trouvées, & qu'ils ont miſes en pratique ſouvent, ſans en connaître l'eſprit? Frappé de ces réſultats, M. Bailly en a conclu (243) qu'il a exiſté un peuple antérieur à tous les autres, qui doit être regardé comme le véritable inventeur de la ſcience, tandis que ceux qui ont paru après lui ſur la ſcene du monde n'ont fait qu'en recueillir les débris. Les recherches de cet écrivain ſont très-ingénieuſes; mais il a été enſuite beaucoup trop loin (244). On eſt fâché qu'il ſe ſoit appeſanti ſur cette nation primitive; qu'il en ait placé le berceau dans les mers glacées, aux environs du pôle (245), & que, pour ſoutenir un ſyſtême qu'il ſuffiſait d'indiquer, il ſe ſoit appuyé des idées (246) de quelques phyſiciens, auxquels on a reproché de s'être laiſſé ſéduire par leur propre imagination. Les grandes époques de la nature ſont entiérement perdues pour nous. Reconnaiſſons qu'il ne nous eſt pas permis de ſoulever le voile qui les couvre. Il eſt certain qu'entre

l'inſtant des premieres découvertes, & celui où il paraît qu'elles ſe ſont renouvellées, il s'eſt écoulé un grand intervalle. Puiſqu'il ne nous eſt pas poſſible de le remplir, tenons-nous en aux faits que nous avons devant les yeux. Jamais nous ne pourrons remonter au-delà de vingt ſiecles environ avant notre ére. C'eſt alors ſeulement qu'on entrevoit quelque lueur; alors s'eſt élevée cette Religion qui raſſemblant les parties éparſes des ſciences, les a réunies en un ſeul corps. Si d'un côté on a voulu aggrandir le champ de l'hiſtoire, d'autres en bien plus grand nombre n'en ont que trop reſſerré les bornes. La fondation des villes, l'établiſſement des colonies, les guerres, le mèlange des nations, la chûte des empires, peuvent bien figurer dans un cercle étroit; mais, ſans parler ici des opérations de la nature, pour qui le temps n'eſt rien (247), & qui ſe joue de tous nos calculs, le développement des progrès de l'eſprit humain exige du moins un eſpace qui lui ſoit proportionné (248.)

Déluge.

C'eſt ce que n'ont pas apperçu pluſieurs de nos ſavans, qui, attribuant au déluge la deſtruction de l'univers, en ont fixé la date préciſe. Ce fait eſt dans la claſſe de ceux qu'il

CHAP. I.

faut ſe contenter de croire : il ſemble cependant qu'ils n'en aient ignoré aucune circonſtance ; & même ils ont entrepris de l'expliquer. Parmi les cauſes qui l'ont produit, une des principales, ſelon eux, eſt l'inclinaiſon de l'axe du monde (249), d'où eſt venue tout-à-coup la différence des ſaiſons. Il s'agiſſait enſuite de raſſembler une quantité d'eau ſuffiſante pour ſubmerger toute la terre : les uns (250) ont ſuppoſé qu'elle renfermait dans ſon intérieur un vaſte réſervoir, qu'ils ont nommé le *grand abyme* (251), au ſein duquel toute ſa ſurface s'eſt écroulée ; celui-ci (252) a fait trouver ſur ſon paſſage une comète qui l'a enveloppée de ſon athmoſphere, & dont les vapeurs ou particules aqueuſes qu'elle traîne après elle, ont formé, en ſe précipitant, les *cataractes du ciel* (253). Ils ont prétendu pour la plûpart, que dans un eſpace de quelques jours les pierres, les marbres, les rochers les plus durs ont éprouvé une diſſolution générale, & que les pétrifications, répandues de tous côtés en grande maſſe, ſont les médailles (254) inconteſtables du déluge. C'eſt ainſi que, s'attachant à la narration de Moyſe, où cet événement eſt rapporté comme un miracle, ils ont enfanté des ſyſtêmes,

qui ne présentent qu'un alliage monstrueux de la physique & de la théologie (255).

Ce qu'en ont pensé les anciens.

Il ne nous est pas permis de révoquer en doute le témoignage de l'écrivain sacré. Mais il faut considérer que les traditions des Hébreux ne regardent qu'une seule nation à peine connue, tant qu'elle fut reléguée dans la Palestine. Les autres peuples n'eurent pas comme eux l'avantage d'être éclairés. Aussi n'ont-ils que des notions fort obscures sur leur véritable origine; & ils admettent tout au plus quelques inondations particulieres, tirées de la nature des contrées qu'ils habitaient. A la vérité, il est fait mention d'un déluge universel dans quelques-uns de leurs écrivains; & même, ce qui ne peut manquer d'abord de surprendre, la description qu'ils en ont laissée, est entiérement semblable à celle de l'écriture. Au rapport d'Ovide (256), de Plutarque (257), & de Lucien (258), ce sont pareillement les crimes des hommes qui ont provoqué la vengeance céleste. Dieu voulut exterminer des races perverses; un seul juste trouva grace devant lui. Deucalion destiné, comme Noé, à repeupler la terre avec sa famille, construit une arche, y fait entrer tous les animaux, & ne se hasarde à en sortir

CHAP. I.

que lorſque la colombe lui eût rapporté le rameau d'olivier. Pour rendre raiſon de cette conformité ſinguliere, il ſuffit de remarquer que les auteurs, dont nous venons de parler, ont vécu dans des ſiecles bien poſtérieurs à celui qui fait l'objet de nos recherches; qu'ils ont écrit long-temps après la fondation de l'école d'Alexandrie, où le commerce avait attiré les Juifs, & qu'alors le mêlange des peuples ayant établi entr'eux une grande communication, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient emprunté réciproquement les uns des autres des idées qui, quoique différentes, avaient cependant quelque choſe de commun (299). L'auteur des métamorphoſes ſaiſit celle qui plaiſait le plus à ſon imagination, dans un poëme où il ſe propoſait de décrire tous les êtres; la ſubmerſion de l'univers entier devait être à ſes yeux d'une toute autre importance que celle d'un petit canton de la Grece. Il eſt de même fait mention d'une arche dans la bibliotheque poétique d'Apollodore (260). Si nous n'avons pas parlé de Platon, c'eſt que la relation de l'Atlantide eſt d'un genre entiérement différent; il ne faut que réfléchir au deſſein général du Timée & du Critias, pour voir que tout ce qui y eſt

dit de cette isle célebre, sur laquelle on a bâti tant de systèmes, n'est qu'une fiction, qu'un roman philosophique (261). Quant à Plutarque, de son temps les dogmes du christianisme commençaient, pour ainsi dire, à se faire jour; & l'on sait qu'ils étaient déja fort répandus (262), lorsque Lucien composa ses ouvrages; puisque cet auteur en fait quelquefois l'objet de ses plaisanteries. Nous ne dirons rien de Philon le juif (263); d'Eusebe (264), ni de quelques modernes (265), qui se sont crus intéressés à établir une ressemblance entre les traditions des Juifs, & celles des autres nations, comme si la vérité avait besoin du secours de la fable. Pour avoir une idée du genre de leurs preuves, il n'y a qu'à voir l'explication que quelques-uns d'entr'eux ont donné d'une médaille d'Apamée, ville de Phrygie, au revers de laquelle sont un homme & une femme, dans une espece d'arche, avec deux oiseaux, dont l'un tient un rameau dans ses serres. Trois lettres qui y sont gravées, paraissaient former le nom de Noë; on ne douta plus de l'identité de Deucalion avec ce patriarche. Ottavio Falconieri publia une dissertation (266) à ce sujet; & M. Bryant s'est étendu

CHAP. I.

avec une ſorte de complaiſance ſur cette médaille (267). Mais il auroit dû ſavoir qu'un ſavant (268) du dernier ſiecle, l'ayant examinée attentivement, y avait lu, au lieu de NOE, qu'on avait cru appercevoir, le mot NEO, commencement de NEOÇORON (269).

Si nous voulons connaître d'une maniere exacte ce qui conſtituait la Religion des anciens, il faut remonter aux véritables ſources; on verra que Sanchoniaton, Orphée, Homère, Héſiode, tous ceux enfin dont les ouvrages ſont aujourd'hui les ſeuls monumens authentiques qui nous reſtent de cette Religion, ont gardé le ſilence ſur le déluge, & que leurs hiſtoriens, tels qu'Hérodote, Thucydide, & Xenophon n'ont pas même parlé de celui de Deucalion, ou d'Ogygès (270). Autant qu'il eſt poſſible de juger de leurs opinions, il parait qu'ils avaient en général une idée confuſe de quelque cataſtrophe arrivée ſur la terre; &, ſans ſavoir préciſément ſi elle avait été occaſionnée par l'eau ou par le feu, croyant même que le concours de ces deux élémens (271) pouvait y avoir contribué, ils ſe contenterent de la repréſenter par des images qui en perpétuaſſent le ſouvenir. Dans l'idée que, pour opérer

ces révolutions, il fallait des êtres extraordinaires, ennemis de l'ordre & du repos, doués en même temps d'une force prodigieuſe, & capables de lutter avec la Providence, principe de l'harmonie univerſelle, ils créerent ces monſtres enfans de la terre, qui portant leurs mains impies vers le ciel, ramenerent l'empire du cahos. Il eſt aſſez ſingulier que dans tous les ſiecles & dans tous les climats on ſe ſoit ſervi des mêmes emblêmes (272) pour perſonnifier les principaux phénomenes. Tous les peuples de la terre ont eu leurs géans auxquels ils ont donné la même vertu. Cette fable exiſtait au Pérou (273), pays rempli de volcans, où la nature ſe montre ſous des aſpects terribles; & elle n'était pas moins connue au Mexique (274). On la retrouve encore au Japon (275), dans l'iſle de Celebes ou Macaſar (276) ſituée ſous les feux brulans de l'équateur; chez les Guanches (277), anciens habitans de Teneriffe, & généralement dans les contrées où l'homme eſt entouré d'objets impoſans. On ſait le rôle que les géans ont joué dans la mythologie des Scandinaves (278), & à l'autre extrémité de notre continent parmi les Arabes (279), dont

Géans.

CHAP. I.

les fictions brillantes ſont la ſource du merveilleux qui s'eſt introduit en Europe. Les anciens expliquaient par cette allégorie, la deſtruction du monde & les effets qui en ont été la ſuite. Il n'eſt guère poſſible de ſe méprendre ſur le ſens qu'elle préſente, puiſque les dieux qu'ils mettent aux priſes avec les géans, ſont ceux de la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire, le ſoleil, la lune & les autres divinités de cette eſpèce: par où il ſemble qu'on ne pouvait mieux peindre le combat des élémens & la diſſolution de la matiere.

Leurs combats avec les dieux.

C'eſt le fils de Saturne, le grand Jupiter que les géans entreprennent de détrôner (280). Neuf ans s'étoient écoulés, depuis qu'établis ſur le ſommet de l'Othrys, ils tenaient aſſiégé le palais des immortels. Le Dieu appelle à haute voix les puiſſances du ciel, les anime de ſon courage; & il oppoſe à ſes fiers ennemis les redoutables Cyclopes (281). A peine le ſignal eſt-il donné, qu'un bruit effroyable ſe fait entendre; d'immenſes tourbillons de pouſſiere dérobent la clarté du jour. Les dieux ſortent de leurs demeures, & l'Olympe tremble ſous leurs pas. Les Titans (282) s'avancent à leur rencontre; leurs nombreuſes cohortes répandent l'horreur

l'horreur & la consternation. Bientôt le combat s'engage. Les airs rétentissent du choc des deux partis, de leurs cris tumultueux, des énormes rochers qu'ils soulèvent & qui retombent avec fracas. Long-temps la victoire est incertaine. Enfin, Jupiter lance le tonnerre; les éclats de la foudre portent de tous côtés l'incendie. La terre est en feu; les forêts embrasées s'affaissent; l'onde bouillonne au sein des mers; & les Titans sont précipités dans le Tartare, séjour des plus épaisses ténebres. Le vainqueur (283) commençait à jouir de sa victoire, lorsqu'il eut à combattre un nouvel ennemi non moins formidable. Jupiter eut recours aux mêmes armes. Après une lutte violente, où la nature éprouva encore de grandes convulsions, Typhon (284) fruit des amours de la terre & du Tartare, fut enseveli sous l'Etna (285), & sa chûte rendit le repos à l'univers (286).

Conflagration du monde.

Ces descriptions tirées d'un des plus anciens poëtes, sembleraient indiquer un embrasement général plutôt qu'un déluge. Telle était surtout la croyance des Egyptiens (287). De-là peut-être cette opinion qu'ils avaient adoptée, & qui s'est renouvellée plus d'une fois, que le monde périrait encore par le feu.

CHAP. I.

“ Un jour viendra, s’écrie le poëte (288), „ où la terre, la mer & les régions éthérées „ seront en proye aux flammes, où l’univers „ entier s’écroulera ”. Ces idées de destruction faisaient partie de la doctrine des Stoïciens (289). Rigides observateurs de la vertu, ils vivaient dans l’attente que le crime serait puni, & que Dieu changerait la face des choses (290). “ Le temps, disaient-ils, „ détruira, emportera tout, il se jouera, „ non-seulement des hommes, ces êtres faibles & fragiles, mais encore des lieux, „ des régions & de toutes les parties qui „ composent l’univers. Il applanira les montagnes, détournera les fleuves, engloutira „ les mers; &, rompant toute communication entre les peuples, il brisera les liens „ des sociétés. Les villes seront abymées. „ Des inondations, des tremblemens de terre, des feux destructeurs renverseront les „ habitations des hommes. Tout ce qui respire périra; & lorsque l’heure sera venue „ où le monde s’éteindra pour se renouveller, la nature succombera sous ses propres forces; les astres heurteront (291) les „ astres: & dans l’embrasement universel de la „ matiere (292), tous les corps ne formeront

„ qu'un vaſte incendie (293). Alors plus de „ diſtinctions ; alors diſparaîtront à jamais „ ces noms de mer Caſpienne & de mer „ Rouge, de golphe de Crète & d'Ambra- „ cie, de Propontide & de Pont. Que de- „ viendront alors l'Adriatique, & Charybde „ & Scylla, ces gouffres fameux de la Sicile? „ Tout ſera confondu. Ni les murs, ni les „ tours n'offriront point d'aſyle. En vain les „ mortels feront retentir l'enceinte des tem- „ ples de leurs ſupplications. Un ſeul jour „ les verra deſcendre tous au tombeau. Et „ ceux que la fortune s'était plu à enrichir „ de ſes dons, & qu'elle avait élevés au-deſ- „ ſus de leurs ſemblables, ceux qui ſe van- „ taient de leur nobleſſe, de leurs tréſors, ſe- „ ront entraînés dans la chûte des plus puiſ- „ ſans empires (294). Mais après cette ruine „ univerſelle, après l'extinction du genre „ humain, & des bêtes féroces dont l'hom- „ me avait pris les mœurs, l'ordre ancien „ ſera rétabli. Les animaux ſe reproduiront „ de nouveau. Il ſera donné à la terre une „ race née ſous de meilleurs auſpices, qui „ d'abord ne connaîtra pas le crime, mais „ qui perdant bientôt ſon innocence, atti- „ rera la vengeance céleſte par de nouveaux

CHAP. I.

„ forfaits. Tant il eſt difficile de ſuivre le „ chemin de la vertu (295)".

On ſait combien l'école du portique devint floriſſante dans les premiers ſiecles de notre ère. C'était le dernier aſyle de la vertu, tandis que l'empire romain gémiſſait ſous le deſpotiſme le plus cruel; & jamais elle ne ſe montra plus ſublime, & n'étonna l'univers par de plus grands exemples (296). La philoſophie des Stoïciens eut néceſſairement une influence marquée ſur les mœurs, & encore plus ſur les opinions; & l'on ne doit pas être étonné que ſes dogmes ſe ſoient mêlés à ceux du chriſtianiſme qui commençaient à ſe répandre. Parmi les différentes ſectes dans leſquelles la nouvelle Religion fut partagée du moment preſque de ſa naiſſance, il y en eut qui adopterent cette ancienne tradition de la fin du monde, & qui même l'annoncerent comme prochaine. La doctrine des Millénaires eut de grands partiſans (297). Mais quoique leurs prophéties n'ayent jamais été vérifiées, il ſe rencontre tous les jours des fanatiques qui tiennent le même langage. On avait prédit un déluge pour l'année quinze cent vingt quatre (298). En mille ſept cent ſix, Whiſton, grand phy-

ficien & bon obfervateur, trouva dans l'apocalypfe que Jefus Chrift viendrait fur la terre en mille fept cent quinze, ou mille fept cent feize au plus tard, qu'il y régnerait mille ans, & qu'au bout de ce terme, ferait la confommation des fiecles (299). Burnet, auteur comme lui d'une théorie de la terre, n'a fait du moins, en parlant de la conflagration du monde, que fuivre un fentiment affez généralement reçu, & qui eft fondé fur le témoignage des peres & des apôtres eux-mêmes (300). Seulement il s'eft exprimé en poëte; & fon imagination ne le cède pas à celle des anciens, comme on peut le voir par la defcription fuivante (301).

« Qu'il nous foit permis (302) de réfléchir fur la vanité & fur la gloire paffagere de ce monde habitable. Un feul élément rompt fes barrieres; & déja les productions de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, & les travaux des hommes font anéantis. Il n'exifte rien de ce que nous avons admiré, de ce qui nous a paru grand & magnifique. Les objets de notre culte fe font évanouis. Tout a changé de face. La nature, au lieu de ces formes variées qui l'embelliffaient, ne préfente plus qu'un

Chap. I. „ ſeul & même aſpect; une triſte uniformité „ couvre l'univers, & confond tous les êtres. „ Où ſont maintenant ces monarchies fa- „ meuſes, & les villes ſuperbes qu'elles ren- „ fermaient? Où ſont leurs édifices, leurs „ trophées, & les monumens de leur gloi- „ re? Montrez-moi la place qu'elles ont oc- „ cupé. Pourrez-vous découvrir quelque inſ- „ cription; pourrez-vous me dire le nom du „ vainqueur? Quelles traces, quels veſtiges „ peut-on appercevoir dans cette maſſe de „ feu? Rome elle-même qui ſe vantait d'ê- „ tre immortelle, Rome, cette cité orgueil- „ leuſe, ſi long-temps maîtreſſe du monde, „ dont les conquêtes & la ſuperſtition font „ preſque ſeules les annales du genre hu- „ main, qu'eſt-elle devenue? Fiere de ſes ſept „ collines, fiere de la richeſſe de ſes palais „ ſomptueux, elle s'enorgueilliſſait. La joie „ & les plaiſirs regnaient dans ſon enceinte. „ Elle diſait en ſon cœur (303): *Je ſuis Rei- „ ne; aucun orage ne troublera mon repos.* „ Mais ſon heure eſt venue. Elle a été en- „ levée de deſſus la ſurface de la terre, & „ elle eſt plongée dans le plus profond ou- „ bli. Ce ne ſont pas ſeulement les villes, ni „ les ouvrages élevés par la main des hom-

„ mes, qui ont été détruits. Les montagnes, „ dont la durée ſemblait éternelle, les ro- „ chers les plus durs ſe ſont écroulés, com- „ me on voit la cire fondre devant les rayons „ du ſoleil. Ici étaient les Alpes, ornement „ du globe, qui couvraient un ſi grand nom- „ bre de régions, qui s'étendaient depuis l'o- „ céan juſqu'au pont Euxin ; ces maſſes énor- „ mes de pierre ont été diſſoutes, ſembla- „ bles aux nuages légers qui ſe réſolvent en „ pluie. Là s'élevaient les montagnes de l'A- „ frique, & l'Atlas dont le ſommet allait ſe „ perdre dans les nues ; là le Caucaſe, l'Im- „ maüs, le Taurus, & cette chaîne de monta- „ gnes qui coupaient l'Aſie. Plus loin, vers les „ contrées ſeptentrionales, étaient les monts „ Riphées, toujours couverts de glaces. Tous „ ont diſparu ; tous ſe ſont affaiſſés avec la „ neige qui blanchiſſait leur cime ; & ils ont „ été engloutis dans une mer de feu (304)".

C'eſt ainſi que les opinions des anciens ſe ſont propagées juſqu'à nous ; nous n'avons rapporté celles des modernes, que pour faire voir quelle en a été la ſource, & comment il ſerait peut-être poſſible de ramener toutes les Religions à une ſeule, en les dépouillant des circonſtances locales & étrangeres, qui

CHAP. I.

les caractérisent chacune en particulier. Celle dont nous écrivons l'histoire offre un tableau magnifique, elle embrassait tous les temps, même ceux qui n'existent plus pour nous. Après avoir peint l'homme malheureux, accablé sous les traits de la vengeance divine, elle nous le représente rendu enfin à lui-même, & jouissant du calme de la nature.

Prométhée.

Alors parut le génie audacieux (305), qui franchissant l'espace, alla dérober aux immortels le feu sacré & le rapporta sur la terre. « Le premier qui vit le feu, voulut „ le baiser, & l'embrasser. Satyre, lui cria „ Prométhée, tu pleureras la barbe de ton „ menton. Il brûle quand on y touche; mais „ il donne lumiere & chaleur, pourvu qu'on „ en sache bien user (306). Il n'est pas difficile de saisir le sens de cette fable. Prométhée est la raison humaine (307); voilà pourquoi on a dit qu'il avait inventé les arts & les sciences (308). Quelles suites funestes n'eut point le présent qu'il avait fait aux hommes (309). Jupiter irrité lui adresse ces terribles paroles (310): « Fils de Japeth, „ ô toi le plus rusé des mortels, tu triomphes de m'avoir trompé; mais tu seras puni „ toi & les tiens. Qu'ils jouissent du feu. Je

„ leur enverrai le mal en échange, & ils „ chériront le mal ".

CHAP. I.

Pandore.

Il dit; & par ſon ordre l'induſtrieux Vulcain prend un morceau d'argile, & l'ayant détrempé avec de l'eau, il en forme une jeune fille d'une beauté merveilleuſe. Les autres dieux s'empreſſent à l'envi de perfectionner ſon ouvrage. Minerve lui donne la majeſté, Venus les graces ſéduiſantes; la déeſſe de la perſuaſion anime ſes regards. Bientôt inſtruite dans l'art de plaire, la nymphe compoſe ſa parure des plus riches ornemens. Les heures la couronnent des fleurs que le printemps fait naitre. Mais le cruel meurtrier d'Argus enferma dans ſon cœur la fauſſeté, la perfidie, le menſonge. Il l'appella Pandore (311), parce que les immortels l'avaient comblée de leurs dons. Le fils de Prométhée reçut le fatal préſent que lui apportait le meſſager des dieux. Ce jeune imprudent avait oublié les ſages avis de ſon pere. Pandore découvre le vaſe qu'elle tenait en ſes mains; auſſi-tôt les maux en ſortent avec impétuoſité. Les chagrins, les ſoucis dévorans, la douleur, les maladies, & tout ce qui afflige aujourd'hui les malheureux mortels, inondent la terre. L'eſpérance

CHAP. I.

seule reste au fond du vase pour les consoler (312).

Tantale.

Presque tous les peuples ont eu recours à l'allégorie toutes les fois qu'il est question du mal moral. Outre la fable de Pandore, les Grecs avaient celle de Tantale dont l'histoire a été défigurée par les Mythologues, lorsqu'ils ont répété que ce prince avait servi aux habitans de l'Olympe son fils Pélops, dans un festin. « Il est absurde, dit Pindare „ (313), d'accuser les dieux d'intempérance. „ S'il est un mortel à qui jamais ils aient „ prodigué leurs faveurs, ce fut Tantale: „ mais il ne sut pas être heureux; son or- „ gueil le perdit. Condamné à un supplice „ effrayant, il fut précipité dans les enfers, „ pour avoir volé le nectar & l'ambroisie, „ où est attaché l'immortalité, & pour en „ avoir fait part aux hommes ses convives. „ Et que l'on ne croye pas dérober ses ac- „ tions aux regards de la divinité. Le crime „ du pere fut fatal au fils. Les dieux ren- „ voyerent Pélops sur la terre, & l'assujetti- „ rent à la courte durée de la vie des hom- „ mes (314) ». Il existe, comme on peut le remarquer, une grande analogie entre Tantale & Prométhée. L'un voit sans cesse

au-dessus de sa tète un rocher énorme prêt à l'écraser, sans qu'il lui soit possible d'en éviter la chûte. L'autre est attaché sur le sommet du Caucase, & un impitoyable vautour dévore ses entrailles sans cesse renaissantes (315). Tous les deux portent la peine de leur témérité; ils sont causes tous les deux des malheurs de la terre.

Les quatre âges.

Déjà les temps d'innocence ont disparu. Au siecle d'or succèdent les siecles d'argent, d'airain & de fer. Ces quatre âges qui désignent évidemment les différens dégrés de la civilisation, sont en même temps un emblème du progrès des arts. Dépouillons cette allégorie de tout ornement étranger, de ces descriptions agréables auxquelles elle a donné lieu, & nous verrons quelle en a été la source. L'or & l'argent que l'on rencontre presque à la surface de la terre, sont les métaux les plus faciles à exploiter (316); ils ont été les premiers connus. Le cuivre vient ensuite (317); aussi les armes ont-elles été longtemps d'airain, de même que les autres instrumens alors en usage; & l'on continua de l'employer dans les sacrifices, parce que les anciennes coutumes, sur-tout celles qui tiennent à la Religion, s'observent toujours

CHAP. I.

avec un ſoin ſcrupuleux (318). Enfin, on reconnut l'utilité bien plus grande du fer (319); on parvint à le fondre, à le mettre en œuvre; & comme cette exploitation qui exige les procédés les plus difficiles, ſuppoſe néceſſairement des peuples réunis en ſociété, dès ce moment les hommes ont perdu la ſimplicité de leurs mœurs; & c'eſt alors qu'Aſtrée abandonna dès terres abreuvées de ſang (320). Il n'eſt pas douteux que ces quatre ſiecles qui ont été tant célébrés par les poëtes, n'ayant tiré leur dénomination de la découverte ſucceſſive des quatre principaux métaux (321).

On en attribua l'invention à des êtres ſurnaturels qui furent regardés comme des eſpeces de génies ou de divinités ſubalternes (322). Tels étaient les Cyclopes (323) qui habitaient les antres de Lipare. Du haut des noirs rochers dont l'iſle eſt couverte, s'élevaient des tourbillons de fumée, & l'on entendait l'enclume gémir ſous les coups redoublés des marteaux (324). De ce nombre auſſi ſont les Telchines (325) qui avaient appris à travailler le fer; les Curètes & les Corybantes (326) non moins habiles dans la métallurgie; les Dactyles (327) qui réu-

Cyclopes.

Telchines.

Curètes & Corybantes.

Dactyles.

niſſaient à cet art celui de la médecine, & qui avaient le ſecret de charmer la douleur par des enchantemens, ou en y appliquant des remèdes ſalutaires; enfin les plus célebres de tous ſont les Cabires (328), qui eurent dans la ſuite un culte particulier, que l'on honorait principalement dans les iſles de Lemnos & de Samothrace, & qui préſiderent aux planètes, lors que l'on eût appliqué à ces aſtres les emblèmes (329) dont on ſe ſervait pour déſigner les métaux. Ces différens perſonnages étaient en mème temps les inſtituteurs des cérémonies ſacrées, ce qui prouve que les arts & la Religion eurent dans la Grèce la même époque (330). En effet, le culte des dieux s'établit lorſque les habitans commencerent à être civiliſés, & ſur-tout lorſqu'ils eurent connu l'uſage du fer. *Cabires.*

Juſques là ils s'étaient nourris de gland (331); ils n'avaient pour ſubſiſter que ce que le ſoleil & les pluyes leur donnaient, ce que la terre produiſait d'elle-mème (332). Cérès eſt la divinité bienfaiſante qui changea ces alimens groſſiers (333). Elle avait choiſi pour demeure les fertiles campagnes qui ſont au milieu de la Sicile. C'eſt-là que raſſemblant les peuples épars, elle leur avait *Cérès.*

CHAP. I.

Proserpine.

appris à fendre la terre pour la fertiliser, & à tirer de son sein leur nourriture. Cette isle qu'elle chérissait, fut bientôt pour elle un lieu de douleur. Un jour que Proserpine cueillait des fleurs dans les riantes vallées de l'Enna (334), le monarque des enfers l'apperçoit, & en devient amoureux. Il l'enleve du milieu de ses compagnes, la fait asseoir auprès de lui sur son char; &, pressant les pas de ses coursiers, il s'ouvre un chemin dans le Tartare, où il dérobe sa conquête à tous les yeux. Cérès chercha long-temps sa fille; long-temps elle fatigua le ciel de ses cris. Armée de deux flambeaux qu'elle avait allumés aux feux de l'Etna, elle parcourut tous les climats depuis les portes de l'orient, jusqu'aux lieux où le soleil se couche. Trois fois elle traversa le lit argenté de l'Achéloüs; trois fois elle alla se reposer aux bords du puits de Calliochore (335). Elle n'apprit qu'après de longues courses quel était le sort de sa fille. Cette mere infortunée implora le secours de Jupiter; mais il était dit que Proserpine serait rendue à la lumiere, si elle n'avait rien mangé depuis son enlévement; & malheureusement elle avait gouté des fruits d'une grenade, en tra-

verſant les champs (336) Eliſées. Les deſtins ordonnerent qu'elle paſſerait ſix mois aux enfers, & que le reſte de l'année elle jouirait de la clarté des cieux.

Cette hiſtoire faiſait alluſion aux opérations du labourage. Proſerpine ravie par Pluton, eſt le bled (337) qui reſte caché pendant l'hiver, pour ne reparaître que lorſque le dieu des ténebres a fait place au ſoleil d'été. La Sicile eſt le lieu de ſa naiſſance, pays remarquable ſurtout par ſa fertilité, & dans lequel le froment croiſſait de lui-même (338). Les autres peuples en connurent bientôt l'uſage. Inſtruit par la déeſſe, Triptoleme (339) leur enſeigna l'art de conduire la charrue, d'enſemencer les campagnes & de les couvrir de riches moiſſons.

« De la culture des terres s'enſuivit néceſſairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue, les premieres regles de juſtice (340) ". Auſſi diſait-on que Cérès avait poſé les limites des champs, & qu'elle avait inſtitué les loix (341). Les Athéniens conſervaient avec vénération celles qu'elle avait elle même dictées. Ces loix ſimples, au nombre de trois ſeulement, conſiſtaient la premiere à honorer ſes parens, la ſeconde à ho-

CHAP. I.

norer les dieux, en leur offrant les fruits de la terre, & la troisième à ne faire aucun mal aux animaux. Elles servirent dans la suite de modele aux législateurs; & le code du célebre Dracon n'était que le commentaire des loix primitives de Cérès (342).

Bacchus.

Tandis que l'agriculture florissait par les soins de cette déesse, Bacchus planta la vigne, & il acheva d'adoucir les mœurs encore féroces; c'est ce que désignent les lions & les tigres qu'il avait apprivoisés (343). Par une suite du désordre où les diverses traditions des poetes ont jetté la mythologie, ce Dieu a souvent été confondu avec un de ceux qui représentaient le soleil. Il est bien vrai que cet astre peut être regardé comme le pere de l'agriculture, puisque les fruits ne doivent leur maturité qu'à sa chaleur. Mais nous avons déja fait voir que Dionysus était le génie solaire considéré dans sa marche annuelle, & l'explication des signes qui le caracterisent est une preuve évidente qu'il doit être distingué de Bacchus. Quant à celui-ci, ses aventures étaient rélatives à la vendange (344). On disait qu'il avait été mis en pièces, pour désigner la maniere dont se fait le vin (345). Les pampres dont il

est

est couronné, la joie bruyante qui éclate autour de lui; les chants de triomphe, les transports de ses adorateurs, offrent l'image des campagnes, lorsqu'il vient les enrichir de ses dons (346). Le vieux Siléne (347) marche à sa suite, soutenant à peine ses membres appesantis; Siléne que l'on comptait au nombre des sages, & qui se réveillait de son ivresse pour chanter, en vers sublimes, la formation du monde. Des cris d'allégresse annoncent l'arrivée du Dieu. Les laboureurs oublient, en le voyant, leurs travaux; & couchés mollement sur l'herbe, ils versent de larges coupes en son honneur (348).

Heureux s'ils se fussent contentés de ces plaisirs simples, & qu'ils n'eussent pas ambitionnés d'autres biens! Mais la nature leur prodiguait en vain ses richesses; en vain les champs & les vignes produisaient une nourriture abondante; ils eurent bien la cruauté d'égorger les animaux, & de mêler leurs dépouilles sanglantes avec les doux fruits de Cérès & de Bacchus. " Hommes barbares, „ s'écriait Pythagore (349), cessez ces hor„ ribles repas. Rassasiés de biens, & régor„ geant de vivres, quelle rage vous porte „ à commettre tant de meurtres! Pourquoi,

CHAP. I.

„ mentez-vous contre notre mere, en l'accu-
„ ſant de ne pouvoir vous nourrir ? Pour-
„ quoi péchez-vous contre Cérès inventrice
„ des ſaintes loix ? Comment avez-vous le
„ cœur de manger avec le lait le ſang des
„ bêtes qui vous le donnent ? Les pantheres
„ & les lions, que vous appellez bêtes féro-
„ ces, ſuivent leur inſtinct par force, & tuent
„ les autres animaux pour vivre ; mais vous,
„ cent fois plus féroces qu'elles, vous com-
„ battez l'inſtinct ſans néceſſité, pour vous
„ livrer à vos cruelles délices. Les animaux
„ que vous mangez, ce ne ſont pas ceux qui
„ mangent les autres ; vous ne les mangez
„ pas ces animaux carnaſſiers, vous les imi-
„ tez. Vous n'avez faim que des bêtes inno-
„ centes & douces, qui ne font de mal à
„ perſonne, qui s'attachent à vous, & que
„ vous dévorez pour prix de leurs ſervices"
(350).

C'eſt ainſi que le plus ancien ſage de la Grece cherchait à ramener ſes compatriotes aux premieres loix de la nature. Ses diſciples imiterent ſon exemple. Pour arriver à la perfection, un des principaux points de leur doctrine était de s'abſtenir de la chair des animaux. Ils formerent pluſieurs aſſociations

religieuſes (351); le nom de Bachique qui fut donné à l'une d'entr'elles, indique qu'elle ſe propoſait ſur-tout de pratiquer & de faire revivre les inſtitutions en uſage, lors de l'invention de l'agriculture.

Hermès.

Cet art le premier de tous ſuppoſe la découverte des autres arts; il a même beſoin de leur ſecours. L'uſage de la parole avait précédé l'établiſſement & la diſtinction des familles (352). Le partage des terres donna naiſſance à la géométrie. On ſentit bientôt la néceſſité d'étudier les aſtres & de connaître le cours des ſaiſons (353). Enfin lorſque l'homme eut une ſubſiſtance aſſurée, les beaux arts vinrent occuper ſon loiſir. On fit hommage de toutes ces découvertes à l'Être ſuprême, en l'adorant ſous le nom d'Hermès (354). Ce Dieu préſidait à la fois à la grammaire, à l'aſtronomie, à l'éloquence & à la muſique (355); & les différens attributs qui le diſtinguent, montrent qu'il en était regardé comme l'inventeur. C'eſt lui qui, après avoir impoſé le nom aux choſes (356), apprit l'uſage des lettres. Non-ſeulement aux cris inarticulés qui compoſaient le langage des anciennes peuplades, il ſubſtitua des ſons meſurés qu'il ſoumit à des regles; mais il

CHAP. I.

trouva aussi l'art de les peindre & de donner un corps à la pensée (357). Le caducée qu'il portait en main, indique ses connaissances en astronomie. Le bâton figurait l'équateur, & les deux serpens représentaient la marche oblique du soleil le long de l'écliptique (358). Apparemment que chez les Egyptiens l'année ne fut originairement que de trois cent soixante jours ; puisqu'ils attribuaient à ce Dieu les épagomenes ou les cinq jours intercalaires (359). Les trente six mille cinq cent vingt cinq rouleaux, qu'on voyait auprès de sa statue (360), sont visiblement l'expression en décimales de l'année composée de trois cent soixante-cinq jours un quart, ou de 365, 25. Ce nombre avait paru mystérieux à plusieurs savans. Selon Fréret (361), il désignait la révolution des équinoxes ; mais il faudrait supposer pour cela que les observations des anciens ont été très-fautives ; ce qu'il n'est pas possible d'admettre. M. Gebelin (362), à force de le décomposer & d'en chercher les diviseurs, y avait apperçu plusieurs périodes de temps, qui, multipliées les unes par les autres, formaient un cycle particulier. Nous devons à M. Dupuis l'explication simple & naturelle que nous venons

d'en donner. Hermès inventa encore la lyre à trois cordes (363). Il étoit en même temps le dieu de l'éloquence (364), & il avait sur-tout contribué à retirer les hommes de la barbarie. Enfin c'est à lui que remonte cette science qui a été appellée de son nom (365), dont l'objet est de pénétrer dans la formation des corps, qui souvent a surpris la nature dans quelques-unes de ses opérations, & à laquelle seule il appartient de nous en réveler les secrets. Il avait laissé une quantité d'ouvrages considérables; ou plutôt comme on lui attribuait généralement tout ce qui était utile; les sages qui retirés dans l'intérieur des temples, se consacraient à l'instruction de leurs semblables, lui faisaient honneur des productions de leur génie (366). Pendant longtemps les colonnes furent les seules archives; & le nom de Thot qu'elles avaient chez les Egyptiens, ne différait pas de celui d'Hermès: delà cette tradition que le dieu avait gravé ses découvertes (367) sur la pierre, pour les transmettre à la postérité. Ce sont ces monumens précieux qui servirent à Sanchoniaton de matériaux (368), lorsqu'il composa son histoire de l'origine du monde.

CHAP. I.

Nous avons parcouru ces temps anciens; *Récapitulation des*

Chap. I. *Dieux de la troisiéme classe.*

& nous avons suivi les progrès de la civilisation, depuis l'enfance des sociétés, jusqu'au moment où elles ont atteint le degré de perfection. Les géans nous ont montré d'abord l'univers détruit & renouvellé. On apperçoit ensuite dans la fable de Promethée les premiers développemens de la raison humaine. Les maux s'introduisent avec Pandore, & le crime de Tantale est puni jusques dans sa postérité la plus reculée. Cette époque est en même temps celle de l'établissement des arts. Des divinités particulieres, connues sous les noms de Cyclopes, de Telchines, de Curètes, & de Corybantes, de Dactyles, & de Cabires, se livrent aux travaux de la métallurgie; Cérès enseigne l'agriculture & dicte des loix; l'enlevement de sa fille Proserpine est l'emblême des opérations du labourage. Bacchus plante la vigne, & apprend à faire le vin. Enfin Hermès & ses attributs servent à caractériser le génie inventif de l'homme, ainsi que ses découvertes dans tous les genres.

Telles sont les divinités principales qui constituaient la Religion des anciens. Elles avaient chacune des fonctions qui leur étaient propres; & partagées ainsi en trois grandes classes, dont l'une représentait l'Être suprême

& ses divers attributs, la matiere & ses formes diverses, l'autre le systême du monde, & la derniere les objets relatifs à l'homme. Leur histoire embrassait ainsi la nature entiere.

Démons. Les dieux qui composaient la hiérarchie céleste étaient, comme nous l'avons déja dit, autant d'intelligences séparées les unes des autres, quoique toutes émanées du même principe. Ils avaient au-dessous d'eux des ministres de leurs volontés, que l'on appella Démons, & qui étaient chargés d'exécuter leurs ordres. Ces génies particuliers formaient en quelque sorte une gradation entre les êtres. Répandus dans tout l'univers, ils remplissaient l'espace qui sépare l'homme de la divinité (369). On en reconnaissait de plusieurs especes; les uns bons & bienfaisans, d'autres occupés sans cesse à tendre des pieges aux gens de bien, & à les détourner du chemin de la vertu (370). Ces idées singulieres qui peuvent servir à concilier l'existence du mal avec la liberté de l'homme, ont été adoptées généralement par tous les peuples. Elles ont pris naissance en orient (371), où elles se liaient avec le systême religieux. Pythagore & Thalès de Milet furent les premiers, dit-on, qui les apporterent en Grèce.

CHAP. I.

Platon en fit la base de cette philosophie idéale qui se nourrissait d'abstraction, & qui, s'élevant au-dessus de la matiere & des sens, avait créé un monde intellectuel (372). La révolution qu'opéra le christianisme, loin de détruire ces opinions, ne fit que les accréditer. Plusieurs des peres de l'église ont été platoniciens (373); & ceux d'entr'eux qui s'éleverent avec le plus de force contre l'ancienne Religion, s'emparerent de ce qu'elle avait de métaphysique; soit qu'ils craignissent de trop effaroucher les esprits, soit plutôt que, par une permission particuliere de Dieu, les philosophes aient été instruits des vérités les plus sublimes (374), & qu'ils aient eux-mêmes préparé la voie à l'évangile. Entre plusieurs exemples que nous pourrions citer, nous nous bornerons à ce qui concerne les démons. Du moins, si l'on en croit Vandale (375), & sur-tout Bekker (376), qui a le plus approfondi cette matiere, il semblerait que cette doctrine est une de celles que nous avons empruntée des anciens.

Il existait encore d'autres divinités que l'on peut nommer locales, parce qu'elles ne faisaient point partie du culte universel, & qu'elles étaient, pour ainsi dire, renfermées

dans une enceinte particuliere. Ainſi les républiques avaient des génies tutelaires qui veillaient à leur conſervation, & ſur leſquels on obſervait un ſilence religieux, dans la crainte que les ennemis ne cherchaſſent à ſe les rendre propices. On avait ſoin de même de tenir caché le nom ſecret des villes (377); c'était un crime de le prononcer; & Valérius Soranus fut ſévèrement puni, pour avoir révélé celui de Rome (378). D'un autre côté les citoyens, au ſein de leur famille, ſe mettaient ſous la protection de quelque Dieu qu'ils ſe choiſiſſaient à leur gré. Les figures dont ils ſe ſervaient pour les repréſenter, ſont les Lares ou Penates (379). Il y avait dans l'intérieur de chaque maiſon un lieu où elles étaient dépoſées, & que l'on appellait le foyer, parce qu'on avait ſoin d'y entretenir un feu perpétuel. Ce lieu ſaint était en même temps un aſyle inviolable. Coriolan eſt en ſureté chez ſon ennemi, du moment qu'il tient embraſſé ſes Penates (380).

Pénates.

Il nous reſte à parler de pluſieurs perſonnages, auxquels on donnait improprement le nom de dieux, & qui par conſéquent ne doivent point être rangés parmi ceux, dont nous avons fait l'énumération. Dans une Ré-

Divinités particulieres.

CHAP. I.

ligion qui reconnaiſſait à la vérité une premiere cauſe, mais qui admettait tant de puiſſances ſécondaires, il était difficile de ſavoir où il fallait s'arrêter. L'imagination entraînée par une foule de peintures ſéduiſantes, chercha bientôt elle-même à en multiplier le nombre. Elle peupla les campagnes d'êtres de toute eſpece. Les bois étaient remplis de ſatyres & de faunes. Chaque arbre eut ſa Dryade. « Les nymphes en effet ſont nées avec les » chênes, dit Callimaque (381). Les nym» phes du moins ſe réjouiſſent, quand la roſée » ranime les chênes; & les nymphes pleu» rent, quand les chênes dépouillent leur » feuillage ». Un dieu réſidait à la ſource des fleuves; & ſa voix s'exhalait en doux murmure. Le vieux océan (382) lui-même avait ſon palais dans des grottes humides, où les filles de Nérée compoſaient ſa cour (383). Tout portait l'empreinte du merveilleux. Là ce rocher, contre lequel les vagues venaient ſe briſer, conſervait encore la figure du malheureux Lychas (384). La Jacynthe rappellait la mort funeſte de l'ami d'Apollon (385). Plus loin on entendait la triſte Echo ſe plaindre de Narciſſe (386). Les poëtes chanterent ces métamorphoſes, & leurs fictions in-

génieuſes contribuaient à entretenir l'illuſion. On alla juſqu'à donner une exiſtence aux êtres moraux. Pſyché était l'ame (387); de ſon union avec l'Amour, nâquit la tendre Volupté (388). Les Graces ſe tenant entr'elles par la main (389); la Renommée, ce monſtre composé d'yeux, de bouches & d'oreilles, qui touchant la terre de ſes pieds, va cacher ſa tête dans les nues (390); les attributs qu'on donnait à la Fortune (391); ceux par leſquels la ſageſſe, le courage, la force étaient déſignés, montrent juſqu'où s'étendait l'empire de l'allégorie. Ce ne fut pas aſſez d'avoir peint les vertus; les vices furent auſſi perſonnifiés (392). La faim, la diſcorde, la haine, la vengeance eurent des autels; & les braves Spartiates eux-mêmes ſacrifiaient à la Peur (393). CHAP. I.

Que ne nous eſt-il permis de taire ces temps d'opprobre qu'il faudrait rayer des faſtes de l'hiſtoire; où de vils tirans qui, pendant leur vie, avaient été la honte de l'humanité, recevaient les honneurs divins après leur mort; où un peuple, nagueres libre, courageux, plein d'énergie, ſe proſternait, en tremblant, devant les ſtatues d'un Octave & d'un Tibere. Les apothéoſes n'ont été *Apothéoſes.*

CHAP. I.

connues, jamais elles ne furent si multipliées que lorsque le despotisme enchaînant toutes les facultés de l'ame, ne laissait à l'homme d'autre sentiment que celui de la crainte. Une pareille profanation fut l'ouvrage de la servitude. Si la Religion ne dédaigna pas de lui prêter son ministere, c'est que tolérante par sa nature (394), tant qu'il n'était question cependant que du culte public, elle n'attachait aucune importance aux formes extérieures.

Mais tandis que des esclaves abusaient de son saint nom; tandis qu'elle semblait en quelque sorte abandonnée aux poëtes qui la défiguraient en croyant l'embellir, aux philosophes eux-mêmes qui s'efforçaient de la ployer à leurs systèmes, elle renfermait dans son sein une institution (395) qui avait principalement pour objet de la conserver dans toute son intégrité, & de la ramener à sa majesté primitive. Tel était le but que l'on se proposait dans les mysteres.

CHAPITRE II.

Du culte ſecret, ou des myſteres.

CHAP. II.

Difficultés qui ſe préſentent dans la recherche des myſteres.

CETTE partie ſi intéreſſante de la Religion des anciens, & qui ſeule en conſtitue véritablement l'eſſence, eſt en même temps la plus difficile à connaître. Juſqu'à préſent des traditions, à la vérité incertaines & ſouvent contradictoires, nous ont du moins ſervi de guides, lorſque nous avons voulu débrouiller le cahos de la mythologie. Mais ici tout eſt couvert des plus épaiſſes ténebres : il s'agit de deſcendre en quelque ſorte dans les entrailles de la terre (1) ; de dire ce que longtemps il ne fut pas permis de révéler, de pénétrer un ſecret gardé religieuſement pendant des ſiecles entiers, & ſur lequel on oſe à peine former des conjectures. Liés par le plus ſaint de tous les ſermens, les anciens ne ſe ſont expliqués qu'avec une extrême réſerve, toutes les fois qu'ils ont eu occaſion de parler des myſteres. Ce n'eſt pas qu'il n'ait exiſté un grand nombre d'ouvrages concernant ces cérémonies ; outre les livres qui en traitaient directement, & qui, publiés ſous

CHAP. II.

les noms d'Orphée, de Musée ou d'Eumolpe; pourraient être appellés livres rituels, il est certain que Stesimbrote, Menandre, Hicesines, la pythagoricienne Arignote, & plusieurs autres s'étaient attachés à les décrire (2). Mais aujourd'hui que ces ouvrages sont perdus, quelques fragmens où l'on ne trouve que des allusions souvent bien difficiles à saisir sont les seuls monumens qui nous restent, & l'on est forcé d'avoir recours à ceux-là même qui ont eu intérêt de déguiser la vérité.

Auteurs qui en ont traité.

Les premiers apologistes du christianisme ont répandu quelque jour sur cette matiere obscure. Il leur importait de connaître les dogmes qu'ils voulaient combattre; & quoiqu'ils les aient presque toujours dénaturés, leurs déclamations véhémentes (3) ont cet avantage, qu'elles nous apprennent une foule de particularités intéressantes. Les écrits d'Arnobe, de Tertullien & sur-tout de Clément d'Alexandrie, sont encore maintenant les sources principales où vont puiser les modernes. Ceux-ci à leur tour ont aussi été dirigés par des vues particulieres. Les uns, comme on peut bien s'y attendre, n'ont pas manqué d'adopter les invectives, qu'un zele

aveugle avait dictées autrefois contre les institutions de l'antiquité ; & s'il en est parmi eux qui semblent s'être élevés au-dessus de ces préjugés injustes, ils n'ont pas toujours su se défendre de l'esprit de système. Tel est, par exemple, le reproche que l'on est en droit de faire à Warburton (4); ses recherches sont extrêmement ingénieuses, mais il voulait que les dieux ne fussent que des héros apothéosés. M. Gebelin (5) qui rapportait tout à l'agriculture, n'apperçoit dans les mysteres qu'un emblème de l'origine & des progrès de cet art ; au lieu que, selon l'auteur de l'antiquité dévoilée (6), " ils doivent „ être regardés comme le dépôt funèbre de „ la mélancolie religieuse des premiers hom- „ mes ". Pour nous qui nous proposons de parcourir la même carriere, quoique la nature de cet ouvrage ne nous permette pas d'entrer dans les détails qu'exigerait une matiere si importante, mettons à profit les découvertes, les immenses travaux de ceux qui ont précédés (7). Peut-être en marchant sur leurs pas, parviendrons nous à nous former une idée plus exacte de cette Religion trop longtemps méconnue, trop souvent trop gratuitement insultée. Pénétrons jusques dans le

CHAP. II.

lieu où elle réside. C'est-là que véritablement auguste, nous la verrons briller d'un éclat qui n'est point emprunté, joindre à la pompe des cérémonies la pratique austere des vertus, & mériter par sa morale de commander à de grandes nations.

Différence des deux cultes.

Culte public.

Nous avons déja distingué deux espèces de culte. L'un, nommé populaire, consistait principalement dans les formes extérieures; & c'est de celui-là seul qu'on peut dire " qu'il „ offrait un champ vague, mais immense, „ & fertile, que chacun s'appropriait, où „ l'on prenait à son gré l'essor, sans subor-„ dination, sans concert, sans cette intelli-„ gence mutuelle qui produit l'uniformité (8) ". L'histoire de ces dieux que nous venons de passer en revue, nous en a fourni plus d'un exemple ; & souvent malgré tous nos efforts, il ne nous a pas été facile de démêler l'idée primitive dont ils étaient originairement l'image. Il n'en est pas de même de l'autre culte, où tout est lié, tout est suivi; qui appuyé sur une base sacrée, présente un systême dont toutes les parties se correspondent entr'elles ; & qui, loin de rien laisser au caprice, n'aurait pas souffert qu'on lui portât la plus légere atteinte. Les prépara-

Culte secret.

tions,

tions qu'il exigeait, contribuerent à le maintenir dans toute ſa pureté. Il s'était entouré du reſpect & du ſilence, comme d'une barriere inſurmontable. Ainſi, pendant que le peuple inondait en foule les portiques du temple, & que, proſterné devant les autels de Jupiter, il adorait cette divinité puiſſante qu'il avait appris à révérer, mais dont l'eſſence lui était inconnue, un petit nombre ſeulement, admis dans le ſanctuaire, jouiſſait de la préſence du Dieu, s'élevait par dégrés juſqu'aux principes des choſes, & ne contemplait le ſpectacle de l'univers ſoumis à des loix invariables, que pour rendre hommage à celui qui eſt l'origine de tout.

Ce dernier déſigné ſous le nom de myſteres.

Le ſecond culte ne différait pas eſſentiellement du premier, il en était le type, mais il avait un but plus direct. En même temps qu'il ſe montrait avec un appareil impoſant, il était encore plus recommandable par ſa doctrine. Les initiés, c'eſt-à-dire ceux qui avaient ſubi diverſes épreuves, pouvaient ſeuls en approcher. On le déſigna par un nom qui en exprimait la nature. Les MYSTERES, ou la partie ſecrete de la Religion ancienne, étaient donc ce que cette Religion avait de plus auguſte & de plus ſaint (9).

CHAP. II.

Plan du traité sur les mysteres.

Nous traiterons d'abord de leur origine & de leur objet. En décrivant ensuite les cérémonies dont ils étaient accompagnés, nous tacherons sur-tout d'en saisir l'esprit ; & après avoir fait sentir leur importance, après avoir montré ce qu'ils étaient réellement pour les anciens, nous parlerons en peu de mots des révolutions qu'éprouva dans la suite une institution si célebre, & si universellement adoptée.

Universalité des mysteres.

En effet, loin d'être particuliere aux Grecs, elle a existé chez toutes les nations de la terre. Par-tout la Religion s'est enveloppée d'un voile, soit que, dans l'opinion généralement établie qu'elle descendait du ciel (10), d'où elle avait reçu une lumiere divine, elle ait cru devoir se prêter à la faiblesse de nos organes, en nous dérobant une partie de son éclat ; soit que, prescrivant des dogmes incompréhensibles, elle ait voulu échapper aux regards pénétrans d'une curiosité inquiete. Le plus souvent, au lieu de la persuasion, elle a fait parler l'autorité ; & elle s'est emparée de nos sens, pour mieux soumettre notre raison. Delà quelquefois des prodiges, des scènes merveilleuses qui se succédent rapidement, & le silence le plus rigou-

feux imposé aux spectateurs. Dé-là cette suite d'objets, les uns majestueux, les autres terribles, tous également propres à produire les impréssions les plus fortes. Ces sortes de cérémonies sont maintenant en usage à la Chine, au Japon, & dans les autres monarchies de l'orient qui subsistent depuis un temps immémorial (11). Elles étaient connues des Caraïbes, des Mexicains, & des habitans du Perou (12), avant l'invasion destructive des Espagnols, & on les retrouve aujourd'hui parmi les sauvages répandus dans les contrées septentrionales du nouveau monde (13), & qui avec leur indépendance, ont conservé leurs loix primitives. Tels autrefois nos braves ancêtres qui soutinrent pendant si long-temps la cause de la liberté contre les oppresseurs du genre humain, avaient une Religion secrete (14); & ils en avaient placé le siege dans les retraites les plus obscures. Des bois sombres, remplis d'une sainte horreur, & qu'avait respecté le temps, aussi bien que la main de l'homme, étaient la demeure de leurs dieux. Nul n'y pénétrait, si ce n'est dans ces jours solemnels, où les druides escortés des principaux chefs, allaient en grande pompe cou-

CHAP. II.

per le gui ſacré, ſymbole de leur culte (15). De même au nord de notre continent, des grottes inacceſſibles, d'immenſes cavernes ſervaient à dérober à la multitude les ſacrifices (16) des prêtres d'Odin, comme l'atteſtent encore les anciennes Runes inſcrites ſur quelques rochers de l'Iſlande ou de la Norvège. Enfin, il n'eſt pas juſqu'à ces peuplades nouvellement découvertes, éparſes dans les iſles de la grande mer du ſud, & ſéparées juſqu'à préſent de l'univers entier, qui n'ayent auſſi leurs myſteres (17). Nous avons eû plus d'une fois occaſion de remarquer cette conformité d'opinions religieuſes dans les différens ſiecles & dans les différens climats. D'où l'on pourrait peut-être conclure qu'il n'exiſte entre l'homme & la divinité qu'un certain nombre de rapports faciles à ſaiſir. Ainſi chaque individu partant des mêmes principes, à meſure que les ſociétés ſe ſont formées, les réſultats ont dû être à-peu-près les mêmes, & lorſqu'enſuite la communication s'eſt établie entre tous les peuples, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient inſenſiblement adopté une théologie qui, ſemblable pour le fonds, ne varie ſouvent que dans les formes.

Leur origine chez les Grecs.

Auſſi les premiers Grecs reçurent-ils ſans

peine celle que les colonies leur apporterent. Ils avaient emprunté leurs divinités des orientaux; ils leur dûrent cette partie ſecrete de la Religion qui ſeule pouvait leur apprendre à connaître le véritable objet de leur culte. Les myſteres ont ſur-tout été célebres dans cette contrée (18) qui a été regardée avec raiſon comme la mere des ſciences; où elles étaient cultivées par un ordre de prêtres chargés du ſoin d'en conſerver le dépôt; & où il n'était donné qu'à un petit nombre de ſages de ſoulever le voile qui les couvrait. Orphée auquel il faut toujours remonter, toutes les fois qu'il eſt queſtion de la Religion des Grecs, avait voyagé (19) en Egypte; il en rapporta les myſteres qu'un philoſophe de l'antiquité appelle du nom de divins (20), parce que " ce ſont „ ceux qui ont adouci les mœurs des hom„ mes; qui, avec les loix, leur ont donné „ la vie & la nourriture; & qui les dépouil„ lant de leurs inclinations féroces, les ont „ rappellés aux ſentimens de l'humanité ".

Les premiers furent inſtitués dans une petite iſle ſituée à l'entrée de la Cherſoneſe de Thrace (21), & que l'antiquité révéra longtemps comme le centre de la Religion, de-

CHAP. II. là ils passerent insensiblement dans les contrées voisines. Instruits à l'école d'Orphée, Melampus en établit de semblables dans l'Argolide, Trophonius en Béotie, & le célebre Musée à Athenes (22). Dans chaque canton ils étaient désignés par un nom particulier, ou plutôt, qu'on nous permette cette expression, ils avaient été mis sous l'invocation d'une divinité particuliere, choisie le plus communément parmi celles de la troisieme classe; preuve certaine qu'ils avaient eû dans la Grèce la même origine que les arts. Ainsi les plus anciens de tous étaient ceux des inventeurs de la métallurgie, des Cyclopes à Lemnos (23), des Curètes & des Dactyles dans l'isle de Crète; & principalement des Cabires en Samothrace; ce qui nous montre en même temps que la civilisation a commencé par les isles qui environnent la Grece, d'où elle s'est répandue ensuite dans le continent, lors qu'une heureuse révolution eût retiré les premiers Grecs de la barbarie, ils voulurent que les divinités bienfaisantes auxquelles ils attribuaient les découvertes les plus utiles au genre humain, présidassent au culte religieux qui s'était introduit à la même époque. Cérès & Bacchus furent chargés de

ces fonctions augustes; la premiere sur-tout qui avait donné les loix & l'agriculture. Les mysteres institués en l'honneur de cette déesse, acquirent bientôt une grande célébrité. Ils ne différaient cependant pas des autres de la même espèce, dont le nombre devint dans la suite très-considérable (24). En quelque lieu qu'on les célébrât, de quelque forme qu'ils fussent revêtus, ils étaient partout les mêmes (25). Puis qu'ils n'étaient qu'une portion de cette Religion, que nous avons vû embrásser le systême universel des êtres, ils devaient donc avoir le même objet.

Objet des mysteres.

Parmi ceux qui se sont plû en quelque sorte à défigurer la mythologie, quelques-uns ont prétendu que le but des mysteres était d'en dévoiler les erreurs, & d'inspirer aux peuples des notions plus saines, en les éclairant sur la nature des êtres qu'ils adoraient, en leur enseignant « que Mercure, » Jupiter, Bacchus, & cette foule de divi- » nités licentieuses, dont le ciel était peu- » plé, avaient été de simples mortels, sou- » mis, comme leurs semblables, aux pas- » sions, & aux faiblesses de l'humanité; » que si quelquefois l'apothéose avait été » la récompense de leurs vertus, souvent

CHAP. II.

„ aussi elle avait servi à consacrer les vices, „ dont ils n'avaient que trop donné l'exemple". Ce sentiment est celui de Warburton (26), & il se fonde, ainsi que ceux qui l'ont adopté, sur une prétendue lettre d'Alexandre le grand à sa mere, rapportée par S. Augustin (27), Minucius Felix, & quelques autres (28), & que l'on doit mettre au rang de ces pieuses fraudes que les premiers chrétiens se sont crû permises (29). Nous ne nous arrèterons pas à combattre cette opinion dont nous avons déjà démontré l'absurdité. Ce serait supposer contre toute vraisemblance que les anciens avaient deux espèces de Religion entierement contradictoires; qu'ils condamnaient dans l'une ce que l'autre les forçait de révérer, & qu'ils étaient à la fois impies & idolâtres (30).

Que le but des mysteres était, 1°. l'unité de Dieu & l'explication des fables de la mythologie.

Loin de détruire le polythéisme dans le sens où ce mot doit être pris, les mysteres ne tendaient qu'à l'établir, mais ils le resserraient dans ses véritables bornes, ils le garantissaient sur-tout des écarts de l'imagination; & après avoir expliqué ce qu'il fallait entendre par cette multitude de dieux offerts à la vénération publique, ils remontaient jusqu'à l'intelligence suprême qui les

comprend tous, & dont ils n'étaient chacun qu'une émanation. Les aventures qu'on leur attribuait, ces fables qui composaient leur histoire, étaient ramenées à leur véritable sens. On faisait passer successivement en revûe les principes de l'univers, les phénomènes les plus imposans de la physique céleste, & ces arts qui avaient servi de base aux sociétés. On avait soin de rappeller les époques mémorables du monde, formé d'abord du sein du cahos, puis tour à tour détruit & renouvellé; enfin on développait le tableau de la science & de la Religion, unies ensemble pour le bonheur & pour l'instruction des peuples. Les mysteres seuls donnaient l'interprétation des emblêmes sacrés; & c'est par là que " rappellés à la raison, „ ils servaient plutôt à expliquer la nature „ des choses que celle même des dieux (31)".

Mais, sous le nom de la nature universelle, leur objet principal était cet être qui est un, & dont les fonctions, aussi bien que les attributs, avaient été personnifiés. Les mysteres " ne furent même institués que pour „ conserver la majesté qui lui est due (32)".

2°. Le dogme de la providence.

Eux seuls, selon Chrysippe (33), peuvent en donner une idée juste. Ils enseignaient

CHAP. II.

qu'il eſt le ſouverain dominateur ; que c'eſt lui qui gouverne tout, qui diſpoſe des événemens (34) ; que ſes regards démêlent juſqu'aux moindres actions, juſqu'aux penſées les plus ſecretes. Plaçant ainſi l'homme ſous l'inſpection immédiate de la divinité, ils lui inſpiraient l'amour de la vertu, & ils ſervaient en même temps à l'éclairer ſur l'excellence & ſur la dignité de la nature humaine.

3°. Celui de l'immortalité de l'ame.

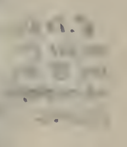
Le dogme de l'immortalité de l'ame eſt étroitement lié avec celui de la Providence. Puiſqu'il eſt un Dieu vengeur & rémunérateur, puiſqu'il a empreint ſon image au-dedans de nous, & qu'il nous a donné ces idées de perfection vers laquelle nous tendons ſans ceſſe, il n'a pas voulu que notre attente fut trompée, & il nous a réſervés pour les plus nobles fins. Cette opinion conſolante offre au ſage un aſyle (35), d'où ſemblable à ceux qui, du haut du rivage, jouiſſent du ſpectacle de la mer irritée, il conſidere en paix les agitations tumultueuſes des mortels incertains de leur ſort. Pour lui, perſuadé qu'il recevra la récompenſe de ſes travaux, avec quelle ardeur ne ſe livre-t-il pas à la recherche de la vérité ? Le deſir qu'il a d'être immortel en eſt à ſes yeux la plus forte aſſu-

rance. Eh ! ſi ce n'était pas la nature elle-même qui l'eût gravé au fond de ſon cœur, d'où viendrait ce preſſentiment des ſiecles futurs, cet amour de la gloire qui le tranſporte bien au-delà des limites du tombeau ? Ses regards ne ſont-ils pas tournés vers l'avenir ? C'eſt pour la poſtérité qu'il conſume ſes veilles, qu'il ſe livre à la méditation, qu'il prodigue ſes ſoins les plus chers. Il plante des arbres qui ne porteront de fruits que long-temps après ſa mort (36); mais il ſait qu'un jour, lorſque ſes neveux viendront ſe repoſer ſous leur ombre, il jouira des vœux offerts à ſa mémoire. Oui, ſans doute, l'ame ſurvit au corps. Croyons-en plutôt le ſentiment intérieur qui nous dicte cette vérité, que tous les vains argumens qu'on y oppoſe. Et quand elle ne ſerait pas appuyée ſur des preuves certaines, pourquoi s'efforcer de la détruire ? pourquoi étouffer le germe précieux des vertus qu'elle fait naître ? C'eſt elle qui conduit trois cents Spartiates (37) aux défilés des Thermopyles pour ſervir de rempart contre des armées innombrables ; qui envoye Epaminondas s'enſevelir aux champs de Mantinée ; & qui, offrant au guerrier une couronne immortelle, lui

apprend à préférer aux douceurs du repos l'honneur de périr pour la patrie (38). Elle ſeule inſpire le courage plus grand encore de réſiſter à l'oppreſſion. Quel ſpectacle que Socrate (39) condamné par un arrêt injuſte, mais dédaignant d'avoir recours aux ſupplications, occupé le jour même de ſa mort à conſoler ſes amis, & tandis qu'il tenait en main la coupe empoiſonnée, ne les entretenant que de ces grands principes, dont ſa raiſon exercée par une longue expérience, lui avait donné la conviction intime! Ainſi penſait ce vertueux Romain (40), dont l'ame inflexible ne put jamais ſe réſoudre à ployer devant la tyrannie, & qui, après avoir ſoutenu juſqu'au dernier ſoupir la cauſe de la liberté, regarda l'inſtant où elle était anéantie, comme celui que la Providence lui marquait pour quitter le poſte qu'elle lui avait confié. Loin d'ici ceux qui voudraient nous perſuader que tout finit avec nous, qu'au moment où nous ceſſons de vivre, nous rentrons auſſi-tôt dans le néant: idée terrible qui n'eſt propre qu'à produire un déſeſpoir accablant, & qui, au lieu de nous armer contre la crainte du trépas, en rend l'approche bien plus redoutable. Ah! s'il peut être don-

né à l'homme de goûter cette volupté pure qui naît du contentement de soi-même, & de sortir de la vie, ainsi qu'un convive sort d'un banquet (41), ce n'est que dans la ferme espérance qu'après être délivré des illusions des sens, il ira se réunir à l'Être suprême, & contempler les vérités éternelles dont il est la source.

Tel a été dans tous les siecles le langage de la vraie philosophie ; c'est ainsi qu'elle éleve l'homme en lui assurant l'immortalité. Mais qu'on lui demande ce que devient l'ame, quel sort lui est reservé, elle est forcée de garder le silence. D'ailleurs elle ne se fait entendre que d'un petit nombre de gens éclairés, parmi lesquels même il en est qui se sont servi de ses propres armes pour la combattre. La Religion a le double avantage de parler à la multitude, & de substituer à des notions abstraites, hors de sa portée, des images sensibles qui ne laissent aucun doute dans son esprit. Un de ses principaux dogmes chez les anciens était que le souffle qui nous anime, est une portion de l'esprit universel, répandu dans toutes les parties de la matiere. "L'homme est „ semblable à Dieu (42), disaient-ils ; il a „ comme lui la vie, le sentiment, le souvenir



CHAP. II.

„ du paſſé, la prévoyance des choſes futures. „ Il exerce ſur le corps un empire abſolu ; „ il le gouverne, le fait mouvoir de même „ que Dieu régit ce monde qui n'eſt pas „ moins fragile & moins périſſable. Le prin- „ cipe actif ſeul eſt éternel ". Les myſteres ſervaient principalement à repréſenter l'état de l'ame, lorſqu'elle était débarraſſée de ſa dépouille mortelle. " Ils apprenaient non-ſeu- „ lement à bien vivre, mais encore à conce- „ voir après la vie les plus hautes eſpéran- „ ces " (43). " Le vulgaire, dit Plutarque „ (44), croit qu'il ne reſte plus rien après la „ mort. Pour nous, initiés comme nous le „ ſommes aux rites ſecrets de Bacchus, & „ témoins de ſes cérémonies ſaintes, nous „ ſavons qu'il exiſte un avenir ". Ariſtide (45), Strabon (46), Iſocrate (47) & Euſebe (48) s'expliquent tous à-peu-près dans les mêmes termes. On enſeignait auſſi dans les myſteres la préexiſtence des ames, & le dogme de la métempſycoſe (49) qui ſemble en être une conſéquence naturelle.

4°. Le dogme des peines & des récompenſes futures.

En général la doctrine d'une autre vie a été adoptée par preſque tous les peuples, du moins par ceux qui méritent d'être cités pour modeles. Les légiſlateurs la regardaient com-

me le frein le plus capable de contenir les passions des hommes (50), & ils avaient mis tout en œuvre pour établir cette opinion salutaire, ainsi qu'on en peut juger par les descriptions que les écrivains de l'antiquité nous ont laissés de l'enfer.

De l'enfer des anciens.

Ce nom désignait parmi eux la demeure des ames. C'est-là qu'après avoir été séparées du corps, elles se rendaient en foule pour recevoir le prix de leurs actions. Minos était chargé du soin de les examiner. A mesure que les noms sortaient de l'urne fatale (51), il distribuait à chacun les peines & les récompenses. Assis sur un trône d'ébene, Pluton présidait aux enfers; parce que, comme nous l'avons déja dit, dans la Religion symbolique des anciens dont une partie était consacrée au culte des astres, l'hyver était la nuit de la nature (52); & que le soleil alors prenait le nom de monarque des ténebres. Voilà pourquoi Pluton qui le représente, joue un si grand rôle dans les mysteres destinés à peindre le royaume des morts. Ces sombres régions avaient été placées à de grandes distances, bien au-delà des limites de cet univers. Selon l'auteur de la théogonie (53) " autant il y a d'espace du ciel à la

CHAP. II.

„ terre, autant la terre eſt éloignée du noir „ abyme. Une maſſe d'airain qui tomberait „ du haut de la voute étoilée, ferait neuf „ jours & neuf nuits (54), avant d'atteindre „ la ſurface du globe; & il lui faudrait en- „ ſuite le même intervalle pour parvenir juſ- „ ques dans le tartare", lieu deſtiné au ſupplice des méchans (55).

Tartare.

Cet affreux ſéjour s'étend lui-même en profondeur deux fois autant qu'il eſt éloigné du ſommet brillant de l'Olympe (56). Il eſt ceint d'une triple muraille que baignent les eaux enflammées du Cocyte & du Phlegeton, & des tours de fer (57) en défendent la redoutable entrée. La cruelle Tyſiphone (58) veille nuit & jour à la porte, armée de ſerpens qu'elle agite ſur la tête des coupables. Leurs gemiſſemens, leurs cris douloureux, ſe mêlent au bruit des fouëts qui les déchirent & font retentir au loin l'abyme. Là ſont enfermés pour jamais (59) les Titans & ces mortels non moins audacieux qui ont oſé braver la divinité; Titye, Ixion, Pirithoüs & l'impie Salmonée. Le parjure, l'adultere, l'inceſte, le parricide ſont également punis; & ceux dont la vie a été ſouillée par ces odieux forfaits; ceux qui n'ont point

point reſpecté les liens du ſang, qui ont entrepris des guerres injuſtes, qui ont vendu leur patrie; ceux qui ont tout oſé, & qui ont joui du fruit de leurs crimes (60) ſont livrés aux plus cruels tourmens. CHAP. II.

Un ſort moins rigoureux était réſervé à celui qui ne s'était rendu coupable que de fautes légeres, ou qui en ayant commis de graves, avait donné des marques de repentir (61) Il fallait qu'il fut puni jusqu'à ce qu'il les eut ſuffiſamment expiées; mais lorſqu'il avait été en quelque ſorte régénéré, & délivré de ce qui lui reſtait d'impur, il était admis au ſéjour des bienheureux.

Eliſée.

Ce lieu de délices contraſtait merveilleuſement avec les triſtes régions du tartare. Une terre brillante d'or & de pierres précieuſes; de fertiles campagnes arroſées d'une multitude de ſources abondantes qui entretiennent une fraicheur continuelle; les fleurs du printemps mêlées aux riches fruits de l'automne; un ciel toujours pur & ſans nuages, un ſoleil, des aſtres d'où s'émanent ſans ceſſe des rayons d'une vive lumiere; enfin tout ce qu'avait pu enfanter l'imagination la plus riante, ſe trouvait raſſemblé pour embellir ces demeures fortunées (62). Elles étaient habitées (63)

CHAP. II.

par les hommes vertueux, amis de la justice qui ont servi la patrie, & qui ont cultivé des arts utiles. Ils goûtent un bonheur que rien ne peut altérer; & le souvenir des vertus qu'ils ont exercées sur la terre, est pour eux une nouvelle source de félicité. Au milieu des plaisirs purs dont ils jouissent, ils se livrent encor aux occupations qui pendant leur vie leur ont mérité la reconnoissance de leurs semblables (64). Le législateur contemple cette loi auguste & éternelle dont il n'avait fait qu'entrevoir les principes, & la troupe des justes qui l'entourent est attentive à ses leçons. La vue des armes, au sein même de la paix & de la tranquillité, rappelle au véritable héros ces combats qu'il a livrés pour la défense de la patrie; tandis que couronnés de lauriers, les poëtes qui ont consacré leur lyre au culte des dieux, célèbrent de nouveau dans leurs chants sublimes la puissance des immortels.

Crainte de l'enfer chez les anciens.

On juge quelle impression devaient faire ces images présentées sans cesse devant les yeux dès la plus tendre enfance. Il n'est pas douteux que, si l'espoir d'une félicité sans bornes portait à la vertu, l'idée d'un supplice qui ne devait pas avoir de fin, n'agit encore

plus fortement sur les esprits. La Religion des anciens qui nous parait si riante, que nous croyons avoir eu pour but seulement de flatter les sens, employait donc aussi les moyens les plus propres peut-être à contenir la multitude. Elle l'assaillait de tous côtés de descriptions effrayantes. Un poëte de l'antiquité peint avec force cette terreur continuelle qui s'empare des hommes (65), qui trouble, empoisonne tous les plaisirs de la vie, & qui dans tout l'univers a fait élever des temples aux dieux. Platon au commencement du premier livre de la republique (66), nous représente un vieillard saisi de crainte aux approches de la mort, & plein d'inquiétude sur des objets auxquels on ne pense pas dans la force de l'âge. C'est alors, dit il, qu'on se rappelle ses crimes, ses injustices; & que souvent dans l'agitation qu'on éprouve, on se reveille en sursaut & avec effroi comme les enfans. De ce que chez les anciens il en est qui se sont mis au-dessus de ces craintes, on a prétendu qu'elles n'avaient pas existé parmi eux; c'est comme si l'on voulait juger aujourd'hui de la croyance publique par les réflexions que se sont permises quelques écrivains modernes. Le témoignage

CHAP. II.

CHAP. II.

de ceux de l'antiquité qui ont bravé les préjugés de leur ſiecle, leur effort même pour les diſſiper & pour les tourner en ridicule, prouvent bien plutôt juſqu'à quel point ils étaient enracinés. Remarquez avec quel ſoin Lucrece cherche par-tout à rompre les liens de la Religion (67), & à raſſurer contre les menaces des peines éternelles (68). L'obſervation tant de fois citée de Juvenal, que perſonne de ſon temps n'ajoutait foi aux fables de l'enfer (69), eſt celle d'un eſprit éclairé qui ne partage pas les opinions du peuple. Il en faut dire autant de tout ce qu'on lit dans Ciceron (70) & dans quelques autres ſur le même ſujet; & lorſque Virgile s'écrie, « heureux qui foule aux pieds l'iné-„ xorable deſtin & le bruit de l'avare Ache-„ ron" (71), il indique d'une maniere aſſez préciſe qu'il n'appartenait qu'à la philoſophie de ſecouer le joug de l'éducation & d'une longue habitude.

Quant à ceux qui n'avaient pas la force de ſurmonter ces vaines terreurs, ils trouvaient du moins des conſolations d'une autre eſpece. Toujours prête à les raſſurer & à fortifier leur eſpoir, la Religion leur tendait une main ſecourable. Dès que le remords ra-

menait dans son sein les infortunés qui s'étaient égarés des voies de la justice, elle leur apprenait que, par l'aveu de leurs crimes & par un repentir sincere, ils pouvaient en obtenir le pardon. C'est dans cette vue que les expiations (72) avaient été instituées, au moyen desquelles les coupables se flattaient de participer au bonheur des justes.

On a pû remarquer de quelle nature était l'enfer (73) des anciens, & quel ordre ils observaient dans la distribution des peines & des récompenses. Sans cesse occupés du bien public, ils y ramenaient toutes leurs institutions; ils voulaient que l'homme pieux fut en même temps citoyen, que le premier, le plus saint de ses devoirs fut d'aimer sa patrie, de la défendre, de lui consacrer ses travaux. Loin d'encourager par de vaines promesses cette vie contemplative (74) qui peut bien exciter notre admiration ou plutôt notre étonnement, mais qui sera toujours le plus grand fleau des corps politiques, les vertus utiles étaient les seules qui fussent en honneur, & qui eussent droit dans cette vie & dans l'autre aux plus grandes récompenses. Chez eux la Religion était unie au patriotisme. C'est que cette Religion n'était pas née dans ces temps

CHAP. II.

malheureux, où un peuple immense gémissant sous la main cruelle d'un despote, & restant livré sans défense aux incursions des barbares, les déserts furent remplis d'une foule d'esprits sombres & mélancoliques qui bientôt inonderent l'univers entier de leurs rêveries ; c'est que dans la Grece, son origine ne differait pas de celle des républiques, & qu'elle devait les rendre florissantes, de même qu'elle avait contribué à leur établissement.

5°. Les mysteres traçaient les avantages de la société.

En effet on rappellait aux initiés le misérable état d'où avaient été tirés leurs ancêtres ; comment de féroces & de sauvages, ils avaient passé à une vie plus heureuse (75), en se soumettant à l'empire des loix. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si la plûpart des cérémonies de l'initiation étaient relatives à l'agriculture qui avait opéré cette révolution importante, & si les dieux inventeurs de cet art (76), étaient ceux-là même qui présidaient à ces fêtes solemnelles. En remontant à l'établissement des sociétés, on avait soin de retracer cette égalité après laquelle nous soupirons, qui ne peut se trouver que dans l'état de nature, ou plutôt qui n'a jamais existé, si cet état lui-même est une chimere. Mais,

puisque dans les gouvernemens les mieux constitués, chaque individu est obligé de sacrifier une portion de sa liberté à l'utilité générale, il n'y a que la Religion qui puisse nous rendre nos droits primitifs. Elle nous apprend que nous sommes tous égaux, & qu'il n'est entre nous d'autre prééminence que celle que donne la vertu.

6°. Ils prescrivaient l'égalité, la vertu, & tous les devoirs de la morale.

Les initiés se regardaient comme les membres d'une seule & même famille; pris indistinctement dans toutes les classes différentes, les distinctions de rang, de naissance, de fortune disparaissaient pour faire place aux sentimens de fraternité & de bienveillance mutuelle. Et comme les mysteres avaient établi les rapports de l'homme avec la divinité, ils servaient aussi à lui montrer quels sont ses devoirs avec ses semblables, & ils lui prescrivaient des regles de conduite pour toutes les actions de la vie (77.)

7°. Ils renfermaient l'annonce des plus grandes vérités.

Enfin ils avaient pour but d'épurer l'ame, de la disposer à recevoir les notions les plus sublimes, & de l'élever jusqu'à la contemplation des choses intellectuelles. Ce dernier degré de perfection était le complément de la doctrine qu'on y enseignait. Mais pour y parvenir, il fallait n'être souillé d'aucune ta-

CHAP. II.

che ; il fallait avoir donné des exemples de force, de courage, d'attachement à la vertu, & avoir été exercé par de longs travaux. Tel a été sans doute le motif des épreuves que l'on faisait subir aux initiés.

Résumé des divers objets des mysteres.

Nous venons de voir pour quelle fin avaient été institués les mysteres. Leur objet principal était donc la connaissance de l'Être suprème, & l'explication des diverses fables attribuées aux dieux qui le représentaient ; la doctrine d'une providence, le dogme de l'immortalité de l'ame, & celui des peines & des récompenses futures ; l'histoire de l'établissement des sociétés, aussi-bien que l'invention des arts parmi lesquels l'agriculture tenait le premier rang ; en même temps qu'ils tendaient à inspirer l'amour de la justice, de l'humanité, de toutes les vertus patriotiques, & qu'ils joignaient aux préceptes de la morale la plus pure l'annonce des vérités les plus importantes.

Cérémonies des mysteres.

Les cérémonies qu'on y pratiquait étaient toutes relatives à ces objets différens, comme il sera facile de s'en appercevoir par le simple exposé que nous nous proposons d'en faire. Quelques-unes d'entr'elles peut-être pourront paraître bizarres, & peu dignes de la majesté

d'un grand peuple. Mais il faut penſer qu'elles tenaient à une Religion ſymbolique qui ne s'exprimait que par figures D'ailleurs elles auront cela d'intéreſſant, que nous y trouverons l'origine de pluſieurs inſtitutions encore en uſage parmi nous, & qui ſouvent n'ont fait que changer de formes, pour pouvoir être adaptées aux cultes des nations modernes.

CHAP. II.

De l'initiation.

Ce que l'on appellait initiation chez les anciens, était la participation aux myſteres ſacrés ; & comme cette cérémonie auguſte n'était à leurs yeux que le paſſage à une nouvelle vie, ils l'avaient comparée à la mort dont elle offrait l'image. Deſcendre aux enfers ſignifiait proprement être initié, ainſi que l'a remarqué Servius (78) ; & l'on peut voir à ce ſujet un fragment très-curieux qui nous a été conſervé par Stobée (79). Voilà pourquoi dans l'antiquité fabuleuſe tant de héros vont viſiter le royaume des morts. Cette entrepriſe était rangée au nombre de leurs exploits les plus éclatans ; elle avait rendu fameux Ulyſſe, Enée, Theſée lui-même dont les actions ſemblent appartenir plus particulierement à l'hiſtoire. C'était ſur-tout aux légiſlateurs, aux chefs des colonies, aux fondateurs des empires que la gloire en avait

A quelle ſorte de fictions elle avait donné lieu.

CHAP. II.

été réservée (80). Aussi de tous ceux qui ont pénétré dans les sombres régions, Orphée est-il le plus célebre, Orphée instruit à l'école des Egyptiens, nourri de leur sagesse, & que les peuples de l'occident regardaient comme l'auteur de toutes leurs institutions civiles & religieuses (81). Il était représenté dans les champs élisées, revêtu d'une longue robe (82), & faisant entendre ces divins accens qui lui avaient autrefois ouvert l'entrée du royaume des manes, lorsqu'il était venu redemander Eurydice (83). Sa douleur au moment où elle lui est de nouveau ravie; ses regrets touchans sur le sommet des monts Riphées, & le long des bords glacés du Tanais; sa mort funeste; & les doux sons de sa voix qui, malgré le froid du trépas, répétait encore ce nom qui lui avait été si cher, ont été décrits en vers sublimes, & forment le plus bel épisode (84) du poëme le plus parfait qui nous soit resté de l'antiquité. Les circonstances de sa descente aux enfers tenaient à des emblêmes maintenant perdus pour nous. Mais il n'est pas douteux que l'auteur des Géorgiques ne se soit conformé aux traditions sacrées qui étaient reçues de son temps.

Fictions des anciens

Nous ne pouvons nous empêcher ici de

faire appercevoir combien les fictions des anciens different de celles des modernes. Il ne parait pas que les héros imaginaires de la chevalerie aient été animés par les grands motifs de Religion, ni même de patriotisme. Le St. Graal qu'ils jurent de défendre, offrirait plutôt un exemple de la superstition & de l'ignorance grossiere qui regnait alors. Quoiqu'enrôlés la plûpart sous la banniere de la croix, leurs hauts faits d'armes se bornent à combattre des géans d'une grandeur déméſurée, à défier les plus braves champions, à forcer des citadelles, & à faire admirer leur valeur impétueuse. Les enchantemens de nos vieux romanciers, & tous les prodiges de la féerie, ne laissent dans l'esprit du lecteur aucune impression capable de le satisfaire. Il n'en était pas de même chez les Grecs, où le merveilleux avait une source sacrée, & où l'imagination déja entourée d'objets imposans dont elle pouvait disposer à son gré, n'avait pas besoin de créer des êtres fantastiques ou monstrueux. L'épopée était alors revêtue de toute la majesté qui lui convient. Et de quel intérêt ne devait pas être, pour les maitres du monde, ce poëme qui leur retraçait leur origine, puisqu'il renfer-

CHAP. II.
comparées à celles des modernes.

Chap. II.

mait en même temps ce que la Religion avait de plus augufte. Tout nous porte à croire, & Warburton femble avoir démontré (85), que la defcription des régions infernales dans l'Eneide, eft une repréfentation des myfteres facrés, & de toutes les cérémonies qui s'y pratiquaient.

Diftinction des deux efpèces de myfteres.

Des petits myfteres.

On diftinguait deux efpèces de myfteres, les grands & les petits. Ceux-ci n'étaient qu'une préparation, une forte de noviciat, qu'il fallait fubir avant d'être admis aux premiers, dont ils étaient l'image, comme le fommeil dit Euripide (86), eft l'image de la mort: & ils confiftaient principalement en luftrations & en purifications de toute efpèce.

Lorfque l'afpirant avait été fuffifamment exercé par un long jeune & par une fuite d'obfervances aufteres (87), on le menait dans une chapelle fur les bords d'un fleuve confacré à cet effet, & il était plongé dans l'eau pour y être régénéré, cérémonie que Tertulien (88) compare a celle du baptême, & qui en était une véritable image. L'initié était même préfenté par une efpèce d'introducteur qui lui fervait de pere, & qu'on pourrait appeller du nom de *parrain* (89), puifqu'il en rempliffait les fonctions. Le prê-

trè chargé des purifications préparatoires se nommait *l'hydrane* (90). On immolait ensuite une victime (91), le plus communément une truye pleine, apparemment parce que cet animal servait à désigner la fécondité de la nature (92); & après avoir exigé du récipiendaire le serment qu'il ne révélerait rien de ce qu'il voyait, on lui faisait diverses questions. Interrogé par exemple, s'il avait mangé du fruit, il répondait (93): *J'ai jeûné, j'ai bû du cycéon, j'ai pris de la ciste, & j'ai mis dans le calathus; puis, ayant operé, j'ai remis du calathus dans la ciste.* Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ces formules mystérieuses, dont il serait impossible aujourd'hui de deviner le sens. Quelques auteurs, & entr'autres M. Gebelin, ont prétendu qu'elles étaient relatives aux productions de la terre (94). Nous dirons seulement que le cycéon était un mêlange de vin, de miel, d'eau & de farine (95). Quant au calathus ou corbeille sacrée dont il est ici question, on le portait en grande pompe sur des chars (96) dans les processions solemnelles des fètes de Cérès; & alors « il était » défendu d'oser le regarder d'un lieu qui le » dominat. Lorsqu'il passait, on ne pouvait

CHAP. II.

„ y jetter les yeux qu'étant ſur la terre de„ bout ou aſſis (97) ".

Quand l'initié avait ſatisfait à toutes ces demandes, & qu'il avait rempli les autres pratiques uſitées, on jettait dans ſon ame (98) les ſemences de la doctrine ſecrete qui devait un jour lui être développée ; on le diſpoſait inſenſiblement à pouvoir être admis dans le ſanctuaire. Mais il fallait qu'il s'y préparât de nouveau, qu'il ſubit d'autres épreuves bien plus pénibles ; il n'était encore que *myſte* ou adepte, nom que l'on donnait à ceux qui avaient été admis aux petits myſteres. C'était dans les grands ſeulement qu'il obtenait celui *d'époptе* ou de contemplateur (99).

Des grands myſteres.

L'intervalle qu'on obſervait entre ces deux cérémonies, était au moins d'une année (100). Nous laiſſons aux ſavans le ſoin de le déterminer d'une maniere préciſe, & de fixer le temps de leur célébration (101). Notre objet n'eſt pas de nous livrer à des recherches de ce genre ; nous étant propoſés de faire connaître le génie de la Religion ancienne, nous ne nous attacherons qu'à ce qui la caractériſait principalement ; & c'eſt ſous ce point de vue qu'il nous eſt permis de l'enviſager.

Tout dans les grands myfteres concourait au but pour lequel ils avaient été inftitués. Et non-feulement les fonctions des pontifes, mais leur habillement même avait une fignification particuliere. Les miniftres qui préfidaient aux initiations étaient au nombre de quatre. Le principal, le premier de tous portait le nom *d'Hierophante* (102). Le front ceint d'un diadème, il repréfentait le demiourgue ou le génie qui a formé l'univers (103); & c'eft à lui feul qu'il appartenait de recevoir les initiés. Cette dignité était à vie; chez les Athéniens elle refta toujours dans la famille des Eumolpides (104). Celui qui en était revêtu devait garder le célibat (105); il fallait encore qu'il fut d'un âge convenable, & qu'il eut un fon de voix majeftueux (106). Le *dadouque* ou *lampadophore*, c'eft-à-dire porte-flambeau venait enfuite; fe faifant remarquer par fa chevelure & les bandelettes dont fa tête était ornées (107). Il était chargé de purifier les adeptes avant l'initiation " image vivante du ,, foleil, on le décorait de tous les attributs ,, fous lefquels cet aftre eft repréfenté (108)". Le troifieme miniftre était *l'épibome* ou affiftant de l'autel (109), qui portait le fymbole

CHAP. II.

Des prêtres qui y étaient employés.

CHAP. II.

de la lune. Son nom même désigne quels étaient ses fonctions. Enfin *l'hycro-ceryce*, ou chef des heraults sacrés, avait le soin d'écarter les profanes, d'instruire les initiés, & de reciter les formules qu'ils devaient prononcer. Armé du caducée, il était révêtu de tout l'appareil qu'on donnait à Mercure (110). Ainsi les mysteres figuraient en quelque sorte le système du monde, dans quelques uns même " les différens ordres des initiés por„ taient les noms des signes du Zodiaque & „ des diverses constellations (111) ".

Outre ces principaux ministres, il en existait plusieurs autres qui leur étaient subordonnés (112); & des prêtresses appellées *melisses* (113) recevaient les femmes qui voulaient se faire initier (114). Il y avait encore pour présider aux mysteres, un pontife qui en avait l'inspection, qui maintenait l'ordre, & qui veillait à ce que rien ne troublat les cérémonies. Il avait sous ses ordres des administrateurs particuliers; & on lui donnait le nom de roi (115); sans doute parce que ces institutions ayant été fondées par les premiers chefs, dans un temps où le sacerdoce était uni à l'autorité souveraine, les peuples devenus libres, crurent cependant

dant devoir respecter ce qui tenait à la Religion. C'est ainsi que les Romains qui avaient le nom de roi en horreur, en élisaient cependant un en certaines occasions pour les sacrifices (116), & dans la république d'Athènes, celui auquel on attribuait particulierement l'intendance des mysteres, était appellé archonte-roi. CHAP. II.

Cérémonies qui se pratiquaient dans les grands mysteres.

Il est temps de pénétrer avec l'initié dans l'intérieur du temple (117), & d'assister au spectacle merveilleux qui allait frapper ses regards. La cérémonie se faisait pendant la nuit (118), dont l'obscurité servait à la rendre plus imposante (119). Ceux qui devaient être reçus, s'avançaient en silence, couronnés de feuilles de myrthe ; & ils se lavaient les mains à l'entrée du portique (120). Mais la pureté du corps n'était qu'un emblême de celle de l'ame (121) ; & afin qu'il ne leur restat aucune tache qui put la souiller, afin d'effacer jusqu'au souvenir de leurs fautes, ils se confessaient à l'hiérophante, après avoir juré qu'ils lui révéleraient toutes les actions de leur vie (122). C'est dans une semblable circonstance, que le prêtre ayant ordonné à Lysandre (123) de déclarer les crimes qu'il avait commis, *est-ce toi* *Confession.*

CHAP. II.

ou les dieux qui l'exigent demanda ce prince? *Ce sont les dieux. Eh bien, repliqua-t-il, retire-toi; s'ils m'interrogent, je répondrai.* Il est à croire que de simples citoyens ne se seraient pas permis une pareille exclamation. D'ailleurs la plupart de ceux qui approchaient des mysteres, y étaient conduits par un respect religieux, souvent par le desir d'être délivrés des remords auxquels ils étaient en proye.

Ouverture des grands mystères.

L'hyero-cerice ouvrait l'initiation, en prononçant les formules accoutumées. *Loin, loin d'ici les profanes* (124), s'écriait-il, *s'il est parmi vous quelque impie, quelque scélérat, quelque sectateur d'Epicure* (125), *& dans la suite on ajouta, quelque chretien, qu'il sorte* (126). Le meurtrier d'Agrippine, sur le point de pénétrer dans l'enceinte d'Eleusis, fut frappé de cette voix qui défendait à l'homicide d'approcher; il n'osa souiller les mysteres de sa présence (127). Le hérault disait ensuite: *que ceux-là seuls soient admis qui ont un cœur pur* (128). *& qui reconnaissent un Dieu.* Après cette proclamation, on exigeait de nouveau des assistans le serment le plus redoutable, & on leur faisait aussi plusieurs interrogations. Une de leurs réponses était: *j'ai mangé du tam-*

bour; j'ai bu de la cymbale; j'ai porté le kernos; je me suis glissé dans le lit nuptial (129). Les livres contenant les rites & les formules sacrées, qu'on lisait à haute voix à l'initié pour son instruction, étaient renfermés entre deux pierres, d'où on ne les tirait jamais que dans ces occasions solemnelles (130). CHAP. II.

Epreuves. Ces préparatifs achevés, alors commençaient les épreuves, qui dans quelques endroits étaient terribles, souvent même dangereuses (131); mais qui le plus communément se bornaient à de simples représentations propres toutes fois à produire un grand effet. Des alternatives continuelles de lumieres & de ténebres, les éclats de la foudre, des fantômes, des spectres hideux, tout-à-coup des cris lugubres au milieu du silence de la nuit, frappaient d'horreur l'initié, & tenaient enchaînés tous ses sens (132). Après s'être dépouillé de ses habits, il se faisait une ceinture d'une peau de faon (133), pour montrer qu'il ne devait plus rien avoir de profane. Les mysteres étant un emblême de la mort, une sorte de régénération (134), il fallait qu'il parut ressusciter, c'était le symbole d une vie nouvelle. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; & dès

CHAP. II.

qu'on levait le glaive ſur ſa tête, il feignait de tomber mort; puis il ſemblait revoir de nouveau la lumiere. Commode, aſſiſtant un jour aux myſteres de mithra, ne ſe contenta pas de cette mort ſimulée; il eut bien l'atrocité de vouloir repaître ſes yeux d'un véritable homicide (135). Après ces diverſes cérémonies, on donnait à l'initié la robe diſtinctive qu'il portait toute ſa vie comme une marque honorable (136).

Entrée de l'initié dans le temple.

C'eſt en cet état qu'il attendait qu'on lui permit l'entrée du temple " déjà, dit le poëte „ (137), les murs ſacrés ſemblent ſe mou„ voir; une lumiere éclatante qui perce du „ haut de la voute, annonce l'arrivée du „ Dieu. Déja du fond des abymes de la ter„ re, ſe fait entendre un bruit effroyable, „ & le temple mugit". Enfin les portes s'ouvrent; dans l'éloignement parait une ſtatue magnifiquement ornée, reſplendiſſante de la clarté la plus vive (138), & qui eſt celle de la nature univerſelle (139). Plongé tout-à-l'heure dans l'abattement & dans l'effroi, l'heureux initié n'eſt plus entouré que d'objets agréables. Il ſe voit tranſporté dans des prairies émaillées de fleurs; il entend de tous côtés de céleſtes concerts (140); & comme

il venait d'appercevoir la ſombre image du Tartare, ainſi l'on faiſait briller à ſes yeux le ſpectacle enchanteur de l'Elyſée. Le paſſage ſubit d'un lieu de ténèbres au ſéjour le plus riant, forme une admirable oppoſition dans cet endroit de l'Eneide, où le poëte ouvre à ſon héros l'entrée des demeures fortunées. Cette deſcription eſt faite avec tant d'art (141); elle eſt remplie de traits ſi touchans, que pour peu qu'on ſoit ſenſible à l'harmonie, eh! qui ne le ſerait à celle d'un ſi grand peintre, on pourrait en quelque ſorte ſe former une idée des impreſſions diverſes qui agiſſaient ſur l'ame du ſpectateur dans les myſteres.

Autopſie.

Parvenu au terme de ces travaux, l'initié en recevait la récompenſe, il était déclaré épopte (142), & il jouiſſait de *l'autopſie* ou de la contemplation, parce qu'il lui était permis de contempler la vérité, après laquelle il avait long-temps ſoupiré. Elle allait enfin ſe découvrir devant lui. Interprète de la volonté des dieux, l'hiérophante faiſait d'abord l'oblation du pain, en prononçant des paroles myſterieuſes (143). C'eſt ce qu'on appellait le *pain chaſte* (144), ainſi nommé, parce qu'il fallait être pur pour s'en nour-

Oblation du pain.

CHAP. II.

rir, & il n'était diſtribué qu'aux prêtres employés au ſervice des autels, ou à ceux qui s'approchaient des ſaints myſteres avec toutes les diſpoſitions convenables (145). Auſſi le pontife avait-il ſoin alors de rappeller aux aſſiſtans les devoirs de la morale, de leur recommander la pratique de toutes les vertus; il commençait enſuite les prieres ſolemnelles par cette invocation (146).

Invocation de l'hiérophante.

" Je vais révéler le ſecret aux initiés. Qu'on „ interdiſe l'entrée aux profanes. Pour toi, „ o muſée! toi, qui as reçû le jour de la „ brillante Selene, prête une oreille atten- „ tive à mes chants, car la vérité va briller „ dans tout ſon éclat! Crains que les préju- „ gés n'étouffent ſa voix, & ne t'empechent „ de goûter le bonheur qu'elle ſeule peut pro- „ curer. Médite cet oracle divin, & con- „ ſerve-le dans toute la pureté de l'ame & du „ cœur. Marche (147) dans les voyes de la „ juſtice; adore le ſeul maître de l'univers. „ Il eſt un, il eſt ſeul par lui-même. Tous les „ autres êtres lui doivent leur exiſtence; il „ agit dans eux, & par eux; il voit tout, „ & jamais il n'a été vû des yeux mortels ".

Chœur des initiés.

La troupe des prêtres & des initiés célébraient de concert ce premier être. Ils lui

adreſſaient leurs vœux; ils l'adoraient ſous toutes les formes où il ſe montre, & par leſquelles il ne ceſſe de manifeſter ſa puiſſance. Là tous ces dieux qui compoſaient la hiérarchie céleſte, & qui n'étaient que les divers attributs de l'intelligence ſuprême, étaient tour-à-tour invoqués; & tandis que l'encens le plus pur fumait ſur les autels, les voutes du temple rétentiſſaient des noms auguſtes de Vulcain & de Minerve; de Pan maître de la ſubſtance univerſelle; du vieux Saturne; de cet Hercule appellé puiſſant, magnanime, invincible; du grand Jupiter, & ſur-tout de la bienfaiſante Cérès qui avait tant mérité des hommes. Quelques-uns de ces cantiques ſacrés ont échappé au naufrage des temps; ce ſont les hymnes d'Orphée, auquel on attribue auſſi celle que chantait l'hiérophante: fragmens précieux, quelqu'en ſoit le véritable auteur, qui certainement remontent à l'antiquité la plus reculée, & qu'il eſt impoſſible d'expliquer aujourd'hui, ſi on ne les applique aux initiations. En effet, comme l'obſerve très-bien M. l'abbé Souchay, à qui nous devons ce rapprochement ingénieux (148), ces hymnes ne pouvaient pas avoir d'autre objet. Elles commencent toutes, dit-

CHAP. II.

il, par des invocations pressantes, par ces formules énergiques: *Exaucez-moi, je vous invoque, je vous appelle.* " Elles ne renferment " que des surnoms multipliés, qui expriment " le pouvoir ou les attributs des dieux " (149); & chacune d'elles était précédée de suffumigations ou parfums qu'on brûlait en leur honneur (150).

Doctrine secrette en quoi elle consistait.

S'il faut en croire Warburton, & après lui M. de Voltaire, on lisait aussi dans les mysteres (151), le commencement de la théogonie de Sanchoniaton, qui renfermait une description allégorique de l'origine du monde. Sans doute que ce moment était reservé pour exposer les révolutions physiques du globe, & pour développer le sens de toutes les fables de la mythologie. " La doctri-" ne des grands mysteres, dit Clément d'A-" lexandrie (152), concerne l'univers entier. " Là finit toute instruction ; la nature & les " choses qu'elle renferme sont dévoilées ". On expliquait aux initiés les symboles qui avaient rapport aux étoiles fixes, aux planetes, en général au systême du monde " en leur " montrant, selon Celse, une échelle le long " de laquelle étaient sept portes, & tout en " haut une huitieme qui la terminait " (153).

Divers emblêmes rappellaient la marche brillante du ſoleil dont le culte faiſait une partie ſi eſſentielle de la Religion. Ce Dieu mort & reſſuſcité, qu'on retrouve dans tous les myſteres, Cadmille (154) parmi les Cabires, Atys en Phrygie, dans la Syrie Adonis, Oſiris chez les Egyptiens & dans la Grece, le jeune Iacchus déchiré par les Titans (155); par-tout les fètes qui ſuccédent à la triſteſſe (156), étaient autant de repréſentations de l'aſtre du jour dans les différentes ſaiſons de l'année. De même l'agriculture & ſes heureux effets étaient figurés par les courſes d'Iſis, ou par celles de Cérès, & par l'hiſtoire de ſa fille Proſerpine. Enfin, après avoir préſenté le tableau de toutes les ſciences dont la Religion était le dépôt, on diſait comment les intelligences qui conſtituaient les trois grandes claſſes de dieux, & qui répandues dans l'eſpace, étaient chargées de maintenir l'harmonie univerſelle, allaient toutes ſe réunir à l'Être ſuprème du ſein duquel elles étaient émanées (157).

Apparition de la nature.

Et ce n'était plus le pontife qui enſeignait cette doctrine de la grande ame du monde (158); la nature elle-même apparaiſſait à l'initié, & l'on entendait une voix qui s'ex-

CHAP. II.

primait en ces termes (159). " Touchée de
„ tes prieres, me voici. C'eſt moi qui ſuis
„ la NATURE mere des choſes; la ſouveraine
„ des élémens; la ſource féconde des ſiecles;
„ la premiere des divinités, la reine des ma-
„ nes; & qui ſous une image uniforme, re-
„ préſente à la fois tous les dieux & toutes les
„ déeſſes. C'eſt moi qui ſeme la lumiere
„ dans les cieux, qui agite la ſurface des
„ mers, qui entoure l'enfer d'un ſilence ef-
„ frayant. Toutes les nations ont reconnu
„ ma puiſſance. Les Phrygiens m'appellent
„ la mere des dieux; les habitans de Chypre,
„ Vénus; ceux d'Athenes, Cérès; en Egyp-
„ te & chez ce peuple que le ſoleil en ſe
„ levant éclaire de ſes premiers rayons, des
„ ſages inſtruits dans l'antique doctrine,
„ m'ont donné le nom d'Iſis. Sous tant de
„ formes, avec tant de cérémonies différen-
„ tes je ſuis la ſeule que l'univers invoque".
Ce paſſage ne nous permet pas de douter de l'identité des myſteres qui ne differaient pas entr'eux, comme nous l'avons déja obſervé. Les cérémonies pouvaient bien varier ſelon diverſes circonſtances, & ſurtout ſelon les divers génies des peuples qui les pratiquaient: cruelles & ſanguinaires en orient, où le deſ-

potiſme ſe joue de la vie des hommes, ne tendant ſous le beau climat de la Grece qu'à former des citoyens vertueux, elles ſe trouvaient liés dans chaque pays à un culte particulier ; mais on réverait par-tout la même divinité, & cette divinité n'était autre que la nature univerſelle.

Elle continuait de la ſorte. "Sois juſte, tu „ ſeras heureux, tu vivras plein de gloire „ ſous ma protection ; & parvenu à la fin de „ ta carriere, tu ne deſcendras dans le royau- „ me des morts, que pour aller habiter les „ champs Eliſées. Que ſi par un zele ardent „ pour mon culte & par l'exercice des ver- „ tus, tu te rends digne de mes bienfaits, „ ſache qu'il eſt en mon pouvoir de prolon- „ ger tes jours au-delà du terme qu'a fixé le „ deſtin (160)".

On montrait alors aux initiés le ſigne repréſentatif de la fécondité de la nature, ce ſigne qui exprime le moyen qu'elle employe pour ſe renouveller dans la claſſe des ètres organiſés, & qui choiſi d'abord par des peuples ſimples & agreſtes, fut encor en uſage depuis qu'ils étaient civiliſés & corrompus, parce qu'il avait été originairement conſacré par la Religion. Le Phallus (161) était porté

CHAP. II.

en grande pompe; on y ſubſtituait le Cteis (162) dans les aſſemblées des femmes, & malgré les exclamations des peres de l'égliſe (163), il ne paraît pas que cette cérémonie en fut moins reſpectable. Loin même que l'imagination ſe livrât à aucune idée qui eut pû la détourner de la ſainteté du lieu, l'initié adreſſait cette priere à la nature.

Priere de l'initié.

" Salut! ô ſainte & continuelle bienfai-
„ trice du genre humain, qui ſemblable à une
„ tendre mere, verſes tes dons ſur les mor-
„ tels, & qui tends une main ſecourable aux
„ malheureux; ſalut! je t'invoque, divinité
„ puiſſante, toi que les dieux du ciel hono-
„ rent, & que redoutent les dieux de l'enfer;
„ toi qui imprimes le mouvement aux ſphe-
„ res céleſtes; qui alimentes les feux du ſo-
„ leil; qui gouvernes le monde entier; & dont
„ l'empire s'étend juſques ſur le Tartare. Tu
„ parles, & les aſtres te répondent; les dieux
„ ſe réjouiſſent; les ſaiſons ſe ſuccédent; les
„ élémens obéiſſent à ta voix. C'eſt par ton
„ ordre que les vents ſe précipitent & que les
„ nuages s'amoncelent; que les plantes ger-
„ ment, qu'elles ſortent du ſein de la terre.
„ Les animaux qui peuplent les forêts & les
„ montagnes, le ſerpent caché dans des an-

„ tres obſcurs, les habitans de l'air, les monſ-
„ tres de l'océan, tout dans l'univers eſt ſou-
„ mis à tes loix. Qui pourra dignement cé-
„ lébrer tes louanges, déeſſe auguſte? Rempli
„ de ta majeſté, je te verrai ſans ceſſe, je
„ contemplerai tes traits divins. Puiſſe ton
„ image ſacrée vivre toujours au fond de
„ mon cœur" (164)!

Fin des grands myſteres.

Ici finiſſait l'initiation & l'on congédiait l'aſſemblée par cette formule, tirée du Phénicien, *koſſ. omphet* (165), qui ſignifiait: *veillez & ſoyez purs.*

Enumération des principaux myſteres des anciens.

C'eſt ainſi que ſe terminaient ces myſteres ſi juſtement renommés dans l'antiquité, & qui ſeuls, comme on peut maintenant s'en convaincre, conſtituaient à proprement parler l'eſſence de la Religion. Ils étaient en grand nombre, puiſque chaque divinité outre le culte public qui lui était rendu, en avait un particulier & ſecret (166). Mais après les myſteres d'Iſis en Egypte qui avaient ſervi de modele à preſque tous les autres, les principaux étaient ceux des Cabires en Samothrace, où l'ancienne langue d'Orphée ſe retrouvait encore dans les noms donnés aux GRANDS DIEUX, aux dieux puiſſans qu'on y invoquait (167); ceux de Cybele en Phry-

CHAP. II.

gie ; de Venus dans l'isle de Chypre ; de Vulcain à Lemnos ; de Jupiter en Crete ; de Mithra dans l'Asie mineure, fameux par les pratiques & observances rigoureuses qu'on y exigeait ; enfin ceux de Bacchus & de Cérès dans la Grece (168.)

De ceux d'Eleusis.

Ces derniers surtout éclipserent insensiblement tous les autres. Au rapport de Ciceron (169), on accourait de toutes les extrêmités de la terre pour s'y faire initier. « Est-il „ un seul Grec, demande Aristide (170), un „ seul barbare assez ignorant, assez impie pour „ ne pas regarder Eleusis comme le temple „ de l'univers" ? Ce temple était bâti dans un bourg près d'Athènes, sur le sol où l'on avait semé les premiers grains. Il était remarquable par la magnificence de son architecture, par son immense étendue (171), & Strabon observe (172) qu'il pouvait contenir autant de monde que le théâtre le plus vaste. Nous sommes très-portés à adopter l'étymologie ingénieuse du mot *Eleusis* donnée par le savant auteur de l'antiquité dévoilée. Il prétend que ce mot par lequel on désignait les mysteres d'Athènes, vient, non pas du lieu où ils étaient célébrés, mais de leur objet qui était d'obtenir *le salut de Dieu :* ce que signi-

fie proprement Eleusis (173); ensorte que ce serait plutôt le bourg lui-même qui aurait tiré son nom de ces fêtes solemnelles. Il en faut dire autant, ajoute-t-il, de l'*Ilyssus*, petite riviere dans laquelle se faisaient les purifications, & de l'*Elisée* ou séjour des bienheureux, dénominations qui semblent avoir la même racine.

Rien n'approchait de la pompe & de la majesté des cérémonies d'Eleusis. Les grands mysteres duraient neuf jours; chacun desquels était destiné à des pratiques particulieres, dont on peut voir le détail circonstancié dans Meursius (174) ou dans messieurs de sainte Croix & Gebelin (175) qui l'ont suivi. Pendant cet intervalle, il était défendu d'arrêter personne; les tribunaux étaient fermés, les affaires suspendues (176). Ces fêtes consacrées au culte de Cérès, étaient pour les Grecs ce que leur Religion avait de plus solemnel.

Autres fêtes qui avaient le même objet dans la Grece.

Thesmophories.

Ils en avaient encore plusieurs, aussi en l'honneur de cette déesse, toutes également mystérieuses (177). Celle des Thesmophories (178), par exemple, qui avaient beaucoup de rapport avec les cérémonies d'Eleusis, & dans lesquelles des prêtresses seules

CHAP. II.

rempliſſaient les fonctions d'hiérophante, de Dadouque & des autres miniſtres, peut-être, parce que c'était devant la ſtatue de Cérès theſmophore que les femmes ſe faiſaient initier.

Bacchanales.

Les Bacchanales ou myſteres de Bacchus (179), ne ſont pas moins connues. Elles avaient auſſi été diviſées en grandes & en petites. On ſait quelle était dans ces fêtes l'agitation violente des initiés, leurs tranſports & l'eſpece de fureur qui les animait, lorſque le Thyrſe en main ils allaient faire retentir les bois & les montagnes des cris de *evoe Bacche* (180), *evoe ſabaſi* (181), *io Bacche.* Mais au milieu de cette ivreſſe, & de cette joie bruyante & tumultueuſe, ils étaient inſtruits des dogmes les plus ſublimes (182); & c'eſt de leur ſein que ſont ſortis les Orphiques (183), ſecte qui tenait chez les anciens, & à la Religion & à la philoſophie.

Ces Bacchanales forment une époque à jamais mémorable dans l'hiſtoire des arts. Elles étaient originairement accompagnées de danſes, & des chœurs nombreux de muſiciens s'efforçant d'imiter la gayeté pétulante des ſatyres, des ſilènes & des ménades, célébraient dans des chants groſſiers le dieu des vendanges. Ce ſpectacle informe donna naiſ-

ſance

ſance à des repréſentations régulieres & plus décentes (184). Theſpis avait promené dans les bourgs ſes acteurs barbouillés de lie. Inſpiré par Bacchus lui-même (185), Eſchyle fut le premier émouvoir le ſpectateur, ne lui préſenta que de grands caracteres; & bientôt la tragédie, entre les mains de Sophocle & d'Euripide, acquit le dernier degré de perfection. Mais elle ſe reſſentait de ſon origine; & quoiqu'alors elle eut déjà trouvé l'art d'exciter les paſſions les plus fortes, elle n'offrit le plus ſouvent aux Grecs, que les avantures des dieux ou des héros de l'antiquité fabuleuſe. CHAP. II.

Tout rappellait donc à ce peuple la Religion qu'il avait appris à révérer. Les myſteres en étaient la partie la plus importante, la ſeule même qui fut véritablement digne de ce nom. Auſſi inſpiraient-ils la vénération la plus grande (186). C'eſt la premiere & la plus auguſte de toutes les cérémonies, dit Ariſtote (187). Prétextât les appelle les conſervateurs du genre humain (188), & ſelon Platon (189), ils n'ont pu être inventés que par des hommes d'un génie ſupérieur. Ce philoſophe ajoute même (190), que pour habiter le ſéjour des bienheureux, il faut

Importance des myſteres.

avoir été initié, ſinon que l'on ſera précipité dans l'abyme.

Que l'initiation était regardée comme un devoir rigoureux.

Nous devons mettre au rang des principaux dogmes adoptés par les anciens, celui qui faiſait de l'initiation une pratique rigoureuſe & indiſpenſable (191). Ils croyaient fermement que ſans elle il n'y a pas d'eſpérance de ſalut, ſi l'on peut parler ainſi. Delà leur zèle pour les myſteres. Apulée nous peint (192) la troupe des hommes & des femmes de tout âge, de toute condition, qui s'empreſſent d'y être admis. Les négliger était regardé comme un ſacrilege. L'homme ſuperſtitieux de Théophraſte a bien ſoin de s'informer, ſi tous ceux qui ſont avec lui ſur le même vaiſſeau ont été initiés (193). Quelques-uns attendaient l'heure de la mort pour remplir ce devoir (194), ſans doute afin d'être purs avant de paraître devant le juge redoutable ; de même que dans la primitive égliſe, pluſieurs chrétiens différaient juſqu'à leur dernier moment à recevoir le baptême (195). C'eſt en vertu de la même croyance qu'on faiſait initier les enfans au berceau (196). Il eſt inutile de dire qu'en pareil cas on n'obſervait aucune des cérémonies pompeuſes que nous avons décrites.

La doctrine secrete ne se révelait qu'à ceux qui étaient en état de la goûter, & qui avaient subi de longues épreuves. Mais ici l'iniatition consistait dans de simples formules expiatoires (197). Cet usage était fondé sur l'opinion enseignée dans les mysteres eux-mêmes (198): " que nous naissons déjà coupables; „ que cette vie est destinée à expier des cri- „ mes commis dans une vie antérieure; & „ que l'ame ne peut aspirer à un sort heu- „ reux, tant qu'elle restera souillée de la tache „ originelle". Les tendres victimes qu'un destin trop hatif arrachait du sein maternel, & dont les yeux avaient à peine été ouverts aux doux rayons de la lumiere allaient occuper dans le Tartare un lieu séparé, où se faisaient entendre leurs gemissemens & leurs cris plaintifs (199.)

CHAP. II.

Motif de cette croyance.

Bayle a été fort choqué de cette injustice apparente. „ La premiere chose, dit-il (200), „ que l'on rencontrait à l'entrée des enfers, „ était la station des petits enfans qui ne „ cessaient de pleurer. Quoi de plus scanda- „ leux que la peine de ces petites créatures „ qui n'avaient encore commis aucun pé- „ ché"? Ses reproches seraient fondés si les peuples avaient à répondre devant le tribunal

Chap. II.

de la raiſon. Mais il ſerait facile de diſculper les anciens (201) par les argumens que l'on employerait encor aujourd'hui, quoique cependant ils n'aient pas été éclairés des mêmes lumieres.

Bonheur annoncé aux initiés.

Il fallait pour être admis dans l'Elyſée, avoir ſubi les expiations que la Religion preſcrivait. « Le ſoleil ne luit que pour nous, s'écrie dans Ariſtophane (202) le chœur des initiés; « c'eſt pour nous ſeuls que les „ prairies ſe couvrent de fleurs odoriférantes: nous qui avons appris à être pieux „ & à reſpecter la juſtice ". Seuls en effet ils étaient réputés heureux (203) dans cette vie, & ils mouraient dans l'eſpoir d'un plus heureux avenir. Comme un d'entr'eux ne ceſſait de vanter le bonheur qui lui était deſtiné, *que ne te hâtes-tu donc d'en aller jouir*, dit un Lacédémonien (204)? La troupe des profanes au contraire devait s'attendre à toutes les peines de l'enfer (205).

Menaces faites à ceux qui ne l'étaient pas.

Et il ne ſuffiſait pas d'avoir eu des mœurs pures, de s'être diſtingué par une conduite irréprochable. (206). Le dévôt Polythéiſte condamnait aux ſupplices celui qui n'avait été que vertueux. *Eh quoi*, s'écriait Diogene (207), *Ageſilaus, Epaminondas ſeront plongés dans les ténèbres;*

& le vil Pelæcion jouira de la félicité éternelle!

La Religion chez les anciens ne consistait donc pas seulement en une simple répréfentation, comme on l'a si souvent répété. Elle exigeait donc aussi de ses adorateurs une foi implicite; elle l'astreignait à des observances rigoureuses; & si elle semblait indifférente à la diversité de fables & de traditions auxquelles le génie allégorique donnait tous les jours naissance, si même elle avait permis aux poëtes d'en disposer; elle reprenait tous ses droits, du moment qu'il était question des dogmes & des objets principaux de son culte. C'est sur-tout dans les mysteres qu'elle déployait une grande sévérité, là, cessant d'être tolérante, elle devenait même injuste & cruelle. Un des chefs d'accusation contre Socrate fut d'avoir négligé de se faire initier (208). Ses ennemis s'en prévalurent; & cet homme déclaré par l'oracle lui-même le plus sage de tous les hommes, fut condamné comme impie, lui qui mettait sa force dans un Dieu rémunérateur, qui aprenait à le connaître, à l'aimer, & qui pendant tout le cours d'une vie consacrée à la vertu, n'avait cessé de rappeller ses concitoyens aux premiers devoirs de la morale.

CHAP. II. *Intolérance religieuse des anciens pour ce qui concernait le culte secret ou les mysteres.*

Exemple de rigueur.

CHAP. II.

Quelque reproche que la poſtérité ſoit en droit de leur faire, la mort de Socrate montre du moins quel était leur attachement à la Religion. Ils laiſſaient aux philoſophes la liberté d'imaginer des ſyſtèmes, de les développer, d'en tirer des conſéquences, pourvu qu'ils ne touchaſſent point aux myſteres, c'eſt-à-dire au culte national. Ariſtote traduit devant les juges, comme ayant ſacrifié aux mânes de ſa femme avec les cérémonies en uſages dans les fètes d'Eleuſis, fut obligé de ſe retirer à Chalcis (209); & ce qui eſt aſſez extraordinaire, il ordonna par ſon teſtament qu'on éleverait une ſtatue à Cérès. Le poëte Eſchyle courut un bien plus grand danger. On avait cru appercevoir dans une de ſes pièces quelque alluſion aux myſteres. Forcé de ſe refugier aux pieds de l'autel de Bacchus, il ne détourna la rage de la multitude qu'en prouvant qu'il n'était pas initié (210). Mais rien ne caracteriſe mieux le peuple d'Athenes que ſa conduite envers Alcibiade, dans une occaſion importante où les intérêts de la patrie furent ſacrifiés à ceux de la Religion. Nous allons en rapporter les circonſtances telles à-peu-près qu'elles nous ont été tranſmiſes par Plutarque

(211), dont nous nous contenterons d'abréger le récit.

CHAP. II.

Expoſition de ce qui ſe paſſa concernant Alcibiade.

Dans le cours de la guerre du Peloponeſe, tandis qu'Athenes parvenue au plus haut degré de puiſſance, méditait la conquête de la Sicile, &.que tout étant prèt pour cette expédition dont Alcibiade avait été nommé le chef, la ville n'était remplie que d'armemens, de bruits de guerre, & de préparatifs de toute eſpèce, un événement imprévu attira l'attention publique. Les hermès ou ſtatues de Mercure répandues en aſſez grand nombre dans les rues de la ville, ſe trouverent un jour preſque toutes mutilées. Auſſitôt le trouble & l'effroi s'emparent de tous les eſprits. On fit à ce ſujet les perquiſitions les plus exactes; le ſénat & le peuple s'étaient même aſſemblés pluſieurs fois en peu de jours pour découvrir les auteurs du déſordre. Au milieu de cette agitation, des témoins produits par l'orateur Androcles, en accuſerent Alcibiade; & ce qui était infiniment plus grave, ils dépoſerent que dans un repas il avait contrefait avec pluſieurs de ſes amis les cérémonies des ſaints myſteres. Le récit d'un pareil ſacrilege excita d'abord l'indignation la plus vive. Mais

bientôt la fureur du peuple se rallentit, lorsqu'il eut fait réflexion aux talens d'Alcibiade, à l'affection que lui témoignaient les soldats de la flotte, & à ce grand nombre d'alliés qu'il avait lui même levés pour le service de la république, qui peut-être refuseraient de combattre s'il ne marchait pas à leur tête. Ses ennemis dans la crainte qu'il ne lui échappat, imaginerent alors un autre expédient; ce fut de le laisser partir pour la Sicile, disant qu'il pourrait être désavantageux de retenir le chef de l'entreprise au moment où les troupes n'attendaient que le signal du départ; que cependant on lui nommerait des juges, & qu'on lui assignerait le jour où il aurait à répondre aux chefs d'accusation.

Alcibiade sentit les conséquences de ce délai artificieux. Il représenta combien il lui serait difficile de remplir les devoir de général, l'esprit sans cesse en suspens par la nature des imputations dont on le chargeait. “ Parce que, dit-il, je mériterais la mort, si „ je ne pouvais m'en justifier; au lieu qu'une „ fois déclaré innocent, je n'aurai plus qu'à „ combattre les ennemis de l'état, sans avoir „ à penser aux attaques des calomniateurs ”;

Ses raiſons ne furent point goutées, & il eut ordre de mettre à la voile. Mais ce qu'il avait prévû arriva. On profita de ſon abſence pour exciter la haine & pour le perdre. Les informations furent ſuivies avec rigueur, & l'on comptait plus de trois cens perſonnes impliquées dans ce fameux procès (212), parmi leſquelles était l'orateur Andocide, qui ne trouva moyen d'échapper à la rigueur des loix qu'en faiſant lui-même l'aveu du crime (213).

Alcibiade était à peine arrivé en Sicile, qu'il fut rappellé. Voici la teneur de l'accuſation intentée contre lui. Cette formule qui nous a été conſervée par l'hiſtorien de ſa vie, mérite bien d'être rapportée. „ Teſſalus fils „ de Cimon du bourg de Lacrades, a dé- „ féré & défère Alcibiade fils de Clineas du „ bourg des Scambonides, pour avoir for- „ fait contre les déeſſes Cérès & Proſerpine, „ en contrefaiſant par dériſion les myſteres „ ſacrés qu'il a repréſentés dans l'intérieur „ de ſa maiſon avec quelques-uns de ſes „ amis; lui revêtu d'une robe pareille à „ celle que porte le ſouverain pontife dans „ les myſteres, & prenant lui-même le nom „ d'hiérophante; Polition celui de Lampado-

Chap. II.

„ phore; Théodorus du bourg de Phegée, „ faisant les fonctions de hyero-cerice; & les „ autres convives assistans comme specta- „ teurs: le tout en dérision & par mépris des „ saintes cérémonies & coutumes des Eumol- „ pides, prêtres & ministres du saint temple „ de la ville d'Eleusis ".

Alcibiade ne voulut pas subir son jugement; il refusa de comparaître. *Et quoi!* lui disait-on, *tu ne te fies pas à la justice de ton pays. Oui bien pour les choses de la vie* répondit-il, *mais pour la vie elle-même, je ne m'en fierais pas à ma propre mere qui, par mégarde, pourrait prendre la feve noire au lieu de la blanche.* Lorsqu'il eut appris que les Atheniens l'avaient condamné à mourir; je leur ferai bien sentir, s'écria-t-il, que j'existe encore. En effet ses talens ne leur devinrent que trop funestes. La perte de la Sicile dont ils furent honteusement chassés, fut comme le signal des calamités qu'ils éprouverent. Bientôt la république assaillie de tous côtés, bornée à son seul territoire, & déchirée par des divisions intestines, ne trouva de ressources que dans celui même qu'elle avait proscrit. Alcibiade accourrut au secours de ses concitoyens; il remporta plusieurs victoires

qui dumoins suspendirent leur ruine. Mais lorsqu'après les succès les plus éclatans il vint au milieu d'eux jouir de sa gloire & de leur reconnaissance, ce ne fut qu'en tremblant qu'il aborda dans les murs d'Athenes. Il fallait avant tout que l'arrèt de sa condamnation fut annullé. Les Eumolpides s'y opposerent, mais malgré leurs protestations le peuple ordonna qu'il serait absous; & il voulut que les héraults sacrés révoquassent l'excommunication qui avait été fulminée & publiée contre lui, de l'exprès commandement de ce même peuple. Encore ne put-on obtenir du grand prêtre Theodorus que cette réponse. *Je ne l'ai ni excommunié ni maudit, s'il n'a point forfait contre la chose publique.*

Alcibiade trouva bientôt une occasion brillante de se justifier entièrement, & de montrer son respect pour les cérémonies qu'on l'avait accusé d'avoir profanées. Depuis longtemps les Lacédémoniens campés dans le territoire de l'Attique, occupaient la ville de Decelie, sur le chemin d'Athenes à Eleusis; ensorte que dans leurs fêtes les initiés étaient obligés de se rendre par mer au temple de Cérès, & que la voye sacrée ne rétentissait plus du saint cantique d'Iacchus. Alcibiade

crut mériter également & des hommes & des dieux, en rendant aux myſteres toute leur dignité. Il ſe propoſa d'accompagner la proceſſion & de la défendre des attaques de l'ennemi, perſuadé que les Lacédémoniens n'oſeraient la troubler, ou que s'ils ſortaient de leur camp, il leur livrerait un combat dont l'iſſue ne pouvait manquer d'être heureuſe, puiſqu'il aurait à défendre, à la vue de la patrie, les cérémonies les plus ſaintes, & qu'il aurait tous ſes concitoyens pour témoins de ſon courage. Il communiqua cette réſolution aux Eumolpides ; & après avoir pris toutes les précautions convenables, il fit marcher la troupe ſolemnelle des initiés, en la couvrant de ſon armée qui s'avançait dans un ſilence religieux. Conduite vraiment admirable, ajoute l'hiſtorien, & pleine de ſainteté, dans laquelle Alcibiade fit autant l'office de grand prêtre & de ſouverain pontife, que de général habile & expérimenté. Au retour il ramena la proceſſion dans le même ordre juſqu'aux portes de la ville, ſans que les ennemis euſſent la hardieſſe de paraître.

Nous avons cru devoir mettre ſous les yeux du lecteur les particularités de ce fait intéreſſant, parce qu'il nous a ſem-

blé qu'elles n'étaient point étrangeres à notre sujet, & qu'elles pouvaient servir à faire connaître l'esprit religieux des peuples de la Grèce.

Peines décernées contre ceux qui divulguaient les mysteres.

D'après cette haute vénération pour les mysteres, on peut juger avec quel soin ils en dérobaient la connaissance aux prophanes (214). Deux jeunes Acarnaniens qui s'étaient glissés par hasard dans l'enceinte d'Eleusis (215), furent sur le champ impitoyablement massacrés (216). Divulguer les mysteres était un crime que la loi punissait de mort (217). Ce ne fut pas pour avoir dit qu'il n'y a point de dieux (218), ni pour s'être moqué d'Hercule & de ses travaux (219), que Diagoras (220) fut proscrit, mais parce qu'il avait publié les cérémonies secretes des Cabires ou celles de la mere des dieux (221). Ayant pris la fuite, sa tète fut mise à prix; & l'on promit une récompense à celui qui s'assurerait de sa personne. Les Athéniens le dénoncerent à tous les autres peuples comme un ennemi public. Leur indignation alla même si loin, qu'ils persécuterent les habitans de Mèlos où cet Athée avait reçu le jour (222). Ceux qui, comme Diagoras, échappaient à la rigueur des loix,

CHAP. II.

étaient punis dans la ſociété par cette horreur qu'inſpire la vue d'un homme qui s'eſt rendu coupable d'un grand crime. On fuyait tout commerce avec lui, on évitait d'habiter ſous le même toit, de ſe trouver à la même table (223). Il était auſſi ſévérement défendu d'entendre (224) le ſecret des myſteres; en un mot de faire aucune queſtion qui y eut le moindre rapport (225).

Réflexion ſur le ſecret des myſteres.

Mais à quel motif attribuer ces précautions exceſſives? Pourquoi une Religion ſi ſainte ſe cachait-elle dans l'ombre? Serait-ce comme l'avance Strabon (226), parce qu'ayant pour but la connaiſſance de la nature qui ſe dérobe à nos ſens, elle ait voulu la mieux imiter? N'eſt-ce pas plutôt dans ſon origine même, & dans l'eſprit qui l'animait, qu'il faut en chercher la raiſon? Nous avons vû qu'elle était entiérement fondée ſur l'allégorie. Les cérémonies qu'elle avait adoptées tenaient à une haute antiquité. Il était important de les maintenir, puiſqu'elles avaient toutes un objet; & on ne pouvait trop veiller à ce qu'elles ne fuſſent pas altérées par la diverſité des langues, & ſur-tout par le caractere des différens peuples. Mais plus elles pouvaient paraître bizarres, & plus on

s'attacha à les rendre respectables. Le seul moyen peut-être de les sauver du ridicule & de les sanctifier, était de les mettre sous la sauve-garde du secret; & le secret ne consistait, selon toute apparence, que dans les cérémonies elles-mêmes. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été si scrupuleusement gardé. Outre les peines auxquelles on s'exposait, quel est celui qui ose bien enfreindre un serment, sur-tout lorsqu'il est entouré de formes imposantes, & qu'il a été juré de la maniere la plus solemnelle? D'ailleurs la Religion ne tendait qu'à propager les sciences, à éclairer l'entendement, à perfectionner la raison. L'initié s'enorgueillissait à juste titre d'être admis à la participation des grandes vérités qu'elle enseignait. Il devait se croire d'une nature plus relevée; & cette illusion, en flattant, en exaltant son amour propre, l'empêchait par là même de s'ouvrir à ceux qui lui semblaient n'avoir point mérité une pareille faveur.

Il faut remarquer aussi que l'état de perfection qui semble si opposé à la faiblesse de notre nature, est celui vers lequel nous cherchons à nous élever. Le *bien idéal*, si l'on peut parler ainsi, n'existe pas moins que ce

CHAP. II.

beau idéal, dont les grands artiſtes nous ont donné le modele; il eſt de même empreint au dedans de nous; il eſt fait pour produire le même enthouſiaſme. Au milieu des paſſions dont la violence nous précipite vers le mal, nous déplorons notre égarement (227), nous recherchons avec une ſorte d'avidité tout ce qui pourrait contribuer à nous en retirer. De là ce goût ſi univerſel pour la morale & pour les ouvrages qui en traitent; de là cette facilité étonnante que des eſprits auſteres ont preſque toujours trouvé à produire une grande révolution, lorſqu'ils ſe ſont annoncés comme les réformateurs des mœurs: l'hiſtoire des temps modernes nous en fournit plus d'un exemple. De-là enfin, au ſein des ſociétés les plus corrompues, ces aſſociations nombreuſes qui ſe ſont rendues indépendantes de toute légiſlation, parce qu'elles ne ſont ſoumiſes qu'à la loi naturelle; qui cherche par-tout à rétablir légalité que par-tout on eſt parvenu à détruire; & qui, formant dans chaque nation autant de corps ſéparés, compoſent cependant une ſeule famille, répandue ſur toute la ſurface du globe, dont les membres ſe propoſent tous le même objet, celui d'aimer & de pratiquer la vertu.

Quelquefois

Quelquefois elles ont excité la jalousie du gouvernement. L'œil inquiet du despote a voulu pénétrer dans l'intérieur de ces assemblées, & lorsqu'il est arrivé qu'elles lui ont fait ombrage, quoique cependant il n'y ait jamais découvert que l'amour de l'humanité, qu'un zele ardent pour le bien public, la calomnie a servi de prétexte à la persécution. On a vu alors se renouveller ces fables grossieres que saisit avidement une multitude crédule, toujours prète à se déchaîner contre toute institution dont elle ignore le véritable motif. Eh! n'a-t-on pas imputé de honteux désordres aux chrétiens de l'église primitive. Forcés de se dérober à leurs ennemis, c'est-à-dire à l'état entier, ils ne s'assemblaient que la nuit ou dans d'obscures retraites. Il n'en fallut pas davantage pour les accuser de crimes (228) auxquels nous refusons d'ajouter foi, quoique les écrivains de l'histoire ecclésiastique eux-mêmes ayent reconnu qu'il s'était glissé parmi eux quelques abus (229).

CHAP. II. *Fausses imputations contre les mysteres, & en général contre les assemblées secretes.*

On doit bien penser que ceux-ci n'ont pas épargné leurs persécuteurs, qu'ils leur ont fait de semblables reproches; c'est sur-tout contre les mysteres qu'ils se sont le plus fortement élevés. " Jadis pour les hommes sa-

CHAP. II.

„ ges & modeftes, dit Clément d'Alexandrie, „ la nuit par fon filence couvrait les plaifirs „ d'un voile impénétrable; aujourd'hui pour „ les initiés, c'eft la nuit même qui divul- „ gue ces débauches auxquelles ils la confa- „ crent. La lueur des flambeaux dépofe con- „ tre les forfaits qu'elle éclaire. Eteins ces „ feux, ô criminel hiérophante! & toi, qui „ portes la torche myftérieufe, crains d'allu- „ mer ces lampes: leurs flammes vont dé- „ couvrir ton Iacchus. Permets à l'ombre de „ cacher tes myfteres; que les ténèbres du „ moins excufent tes orgies. La lumiere „ qui ne peut diffimuler va t'accufer & de- „ mander vengeance" (230).

A toutes ces imputations de corruption & de débauche que fe font mutuellement, dans des difputes théologiques, les partifans des fectes oppofées, nous objecterons cette réflexion fi fenfée d'un écrivain qui, feul de tous les favans peut-être, a joint une philofophie éclairée à l'érudition la plus vafte. " Je veux „ croire, dit le judicieux Freret (231), qu'il „ s'eft trouvé quelques conjonctures où les af- „ femblées fecretes & nocturnes ont occafion- „ nés des défordres; mais ces défordres étaient „ oppofés aux principes de la fecte, parce

„ qu'il n'y a jamais eu de Religion qui ne se „ soit proposé de contribuer à une plus par- „ faite observation des loix morales, en ajou- „ tant les motifs religieux aux motifs poli- „ tiques de la crainte des loix".

Forme des mysteres adoptée par les premiers chrétiens.

Ce qui ne pourra manquer de paraître singulier, c'est que les peres de l'église eux-mêmes n'ont pas fait difficulté d'emprunter plusieurs des cérémonies qu'ils cherchaient à dégrader. Ils se servent d'expressions entièrement semblables. « L'usage de l'église, dit „ S. Cyrille (232), n'est pas de découvrir „ aux Gentils ses mysteres; sur-tout ceux „ qui concernent le Pere & le Saint-Esprit. „ Elle se garde même d'en parler aux ca- „ téchumenes; au contraire c'est presque „ toujours en termes obscurs, de maniere „ toute fois que les fideles instruits puis- „ sent comprendre, & que les autres ne „ soient pas révoltés. Le dragon est renversé „ par ces énigmes". La formule en usage dans la primitive église était précisément celle du temple d'Eleusis. *Eloignez-vous profanes. Que les catéchumenes, que ceux qui ne sont pas initiés se retirent* (233). Les chrétiens appellaient alors les sacremens du nom de *mysteres* ou d'*orgies*. Le prêtre était

CHAP. II.

le *myſtagogue*, & l'euchariſtie une véritable *initiation* (234). On exigeait le même ſilence, il fallait de même ſubir des épreuves ; & les dogmes ſecrets qui n'étaient révélés qu'à un petit nombre & après de certaines préparations, repréſentaient la doctrine ſecrete. Auſſi le même Clément d'Alexandrie s'écrie-t-il dans un ſaint tranſport. " O „ myſteres véritablement ſacrés. O lumiere „ pure ! A la lueur des flambeaux, le voile „ qui couvre Dieu & le ciel tombe. Je ſuis „ ſaint dès que je ſuis initié. C'eſt le Seigneur lui-même qui eſt l'hiérophante. Il „ appoſe ſon ſceau à l'adepte qu'il éclaire de „ ſes rayons ; & pour récompenſer ſa foi, il „ le recommandera éternellement à ſon pere. „ Voilà les orgies de mes myſteres ! venez & „ faites-vous y recevoir " (235).

Sort qu'éprouverent les myſteres.

Les myſteres de l'antiquité changerent donc à peine de forme, lorſque le chriſtianiſme devint la Religion dominante. A cette époque les Juifs de leur côté les adopterent (236), & ils furent chez eux l'origine de la cabale (237). On peut dire que depuis ils n'ont jamais ceſſé d'exiſter. On les voit même briller au milieu des ténebres du moyen âge ; & ſoit que la trace s'en fut conſervée, malgré

l'ignorance qui couvrait alors les contrées occidentales, ſoit que nos braves chevaliers les aient rapportés de leurs expéditions en orient, il eſt certain qu'ils puiſerent dans cette expédition ces vertus héroiques qui les ont rendus ſi célebres, dont peut-être aujourd'hui il ſerait difficile de trouver un modele, & qui du moins conſolent de la barbarie de ces ſiecles perdus pour l'hiſtoire de l'eſprit humain. A la renaiſſance des lettres, les myſteres reprirent un nouvel éclat. Ils eurent de l'influence ſur les mœurs encore barbares, & l'on ne ſaurait douter qu'ils n'aient contribué à les adoucir, en s'attachant ſur-tout aux principes d'une morale épurée. Les formes dont ils ſe ſont entourés, atteſtent encor aujourd'hui leur origine. Ils ſemblent n'avoir conſervé cet appareil, ces cérémonies antiques, que pour montrer qu'au milieu des révolutions qui ont fait diſparaître tant de peuples de deſſus la ſurface du globe, les hommes depuis l'établiſſement des ſociétés compoſent tous une ſeule & unique nation. Quelque conformité qui exiſte entre les myſteres des modernes & ceux des anciens, ce qui les diſtingue ſur-tout, c'eſt que ces derniers faiſaient eſſentiellement partie de la Re-

ligion, ou plutôt qu'ils ne différaient pas de la Religion elle-même.

Rapport des mysteres avec la philosophie.

Ils eurent encore pour les Grecs un autre avantage, celui d'être la source où leurs plus beaux génies puiserent la plûpart des découvertes qui les ont immortalisés. La philosophie est l'objet des mysteres au rapport de Strabon (238). Nous ne dirons pas que sans les cérémonies de Cérès ou de Bacchus, cette branche importante des connoissances humaines n'eût point fleuri chez ce peuple. La liberté dont il était idolâtre ne pouvait manquer, en le portant au grand dans tous les genres, d'exercer les facultés brillantes qu'il avait reçues de la nature. Quelle qu'eût été l'administration religieuse de la Grece, sans doute que la sagesse de Socrate aurait excité l'admiration de ses compatriotes ; que la plume éloquente de Xénophon & de Platon en eut consigné les préceptes à la postérité, & qu'Aristote aurait étonné l'univers par la vaste étendue de son génie. Mais il n'est pas moins certain que la Religion étant le dépôt des sciences, ce fut elle qui en porta les premiers élémens dans la Grece, où elles furent ensuite cultivées avec tant de succès ; & l'on a pu voir que les mysteres renfermaient les

principes & le développement d'une philoso- phie sublime. CHAP. II.

Selon Proclus (239) & Jamblique (240), c'était dans ceux d'Orphée que Pythagore avait puisé son opinion de la métempsycose, de la purgation des ames, & qu'il avait appris, pour nous servir de ses expressions, que *la substance éternelle du nombre était le principe intelligent de l'univers, des cieux, de la terre & des êtres mixtes* (241). Aussi ce philosophe adopta-t-il la plûpart des cérémonies en usage dans les mysteres, tels que les épreuves, le silence & une foule de pratiques rigoureuses. Il n'annonçait ses dogmes qu'en termes obscurs; & il était défendu à ses disciples de révéler sa doctrine. Son école ayant été détruite; de ses débris se formerent plusieurs sectes qui suivirent toutes à-peu-près les mêmes principes, quoiqu'avec des modifications différentes. Celle qui parut s'y conformer davantage fut la secte des orphiques ou bachiques (242); ainsi nommés parce qu'ils s'étaient particuliérement attachés au culte de Bacchus, dont Orphée était le fondateur. " Ils assujettirent les teletes ou par- „ faits à l'observation des pratiques ordon- „ nées aux prêtres Egyptiens, c'est-à-dire à

„ ne vivre que de fruits & de plantes, & à „ s'abſtenir des ſacrifices ſanglans ; en quoi „ ils formaient un corps ſéparé du reſte de „ la ſociété : c'eſt-là ce qu'on appelle la *Vie* „ *orphique* " (243). Dans la ſuite ils ſe joignirent aux nouveaux Platoniciens, & ils trouverent moyen de ſubſtituer leurs dogmes à ceux de l'ancien Platoniſme.

Ce ſerait un beau ſpectacle de voir toutes ces ſectes naître les unes des autres, & ſe ſuccéder durant les beaux ſiecles de la Grece. On obſerverait ce qu'elles ont de commun, ce qui les conſtituait chacune en particulier, & en quoi elles tenaient à la Religion nationale qu'elles eurent toujours la précaution de ne pas heurter trop ouvertement ; mais obligés de nous reſſerrer dans les bornes de cet ouvrage, nous ferons remarquer ſeulement que les Stoiciens furent ceux de tous qui conſerverent le plus de rapport avec les myſteres. Leur doctrine ſi magnifiquement décrite par le plus grand peintre de l'antiquité, était préciſément celle que l'hiérophante développait aux initiés dans le ſanctuaire d'Eleuſis (244). Les Epicuriens, au contraire, qui s'efforçaient d'anéantir les dieux en n'y ſubſtituant qu'un principe aveugle,

étaient regardés comme les ennemis de la Religion. On aurait craint que leur présence ne profanât la sainteté des mysteres; & comme nous l'avons rapporté, ils étaient au nombre de ceux auxquels le hérault défendait l'entrée du temple. S'ils ne furent pas inquiétés; c'est qu'ils eurent toujours soin dans leurs écrits de respecter ces cérémonies augustes.

CHAP. II.

Il est inutile de répéter que les anciens dans tout ce qui concernait leurs divinités, laissaient un champ libre à l'imagination. Les poëtes profiterent de cette tolérance pour orner & pour embellir leurs fictions ingénieuses. On peut ajouter que les philosophes, quoiqu'obligés d'être plus circonspects, parce qu'ils se proposaient un but plus serieux, en userent à-peu-près de même dans leurs ouvrages; & comme le culte public était pour la poésie un fond inépuisable de descriptions & d'images, de même la philosophie tira du culte secret une foule de matériaux dont elle se servit pour ses différens systêmes.

Récapitulation de tout ce qui concerne les mysteres.

Mais la Religion n'en conserva pas moins son empire. Nous venons de voir tout ce qu'elle avait fait pour l'assurer par une institution qui tendait perpétuellement à rétablir sa dignité. Tirant comme elle son origine de

CHAP. II.

l'orient, les myſteres paſſerent dès les premiers temps dans la Grèce. Là ils eurent pour objet d'enſeigner une providence qui effrayât le crime & offrit des récompenſes à la vertu, d'épurer les mœurs & de développer le ſyſtème de la nature univerſelle ou de la grande ame du monde. C'eſt à quoi ſe rapportent toutes les cérémonies qu'ils preſcrivaient, dont on admirait ſur-tout la pompe dans le temple d'Eleuſis. L'initiation était ce que les anciens avaient de plus auguſte & de plus ſacré. Elle leur avait été recommandée comme un devoir indiſpenſable, & déjà défendue par le ferment le plus ſolemnel, les loix divines & humaines la garantiſſaient de toute atteinte. Tels ſont ces myſteres qui ſe ſont perpétués juſqu'à nous, qui n'ont jamais ceſſé de concourir au bonheur des hommes, & qui jadis chez les Grecs contribuerent de plus à leur gloire, en leur inſpirant le goût des ſciences & de la philoſophie.

CHAPITRE III.

De quelques autres institutions religieuses des Grecs.

APRÈS avoir exposé avec une certaine étendue les deux cultes, l'un public, l'autre secret, qui composaient la Religion des Grecs, nous avons encor à traiter de quelques autres points à la vérité moins importans de cette Religion, mais qui acheveront de nous la faire connaitre. Les objets qui vont nous occuper, sont les fètes, les sacrifices & ce qui concerne les oracles ou la divination. Comme nous n'avons jamais eu pour but que de saisir l'esprit des institutions religieuses de la Grece, nous passerons rapidement sur ces différentes matieres, quoiqu'il n'y en ait pas qui ne soient susceptibles de grandes recherches, la premiere surtout, sur laquelle nos savans ont exercé leur infatigable érudition (1).

CHAP. III. *Quels sont les autres points de la Religion ancienne qui restent à considérer.*

Tous les peuples ont eu des fètes, des jours consacrés au repos & destinés à remercier l'Être suprême de ses bienfaits. Les premieres & les plus solemnelles furent insti-

Des Fêtes. Leur origine.

CHAP. III.

tuées par les nations agricoles (2). Il faut bien ſe délaſſer quelquefois des travaux pénibles de la campagne, & le temps des récoltes offre une occaſion de ſe livrer à la joie & aux tranſports d'une vive reconnaiſſance envers l'auteur de la nature. Le vieillard qui compte ſes années par les moiſſons, qui a vû tant de fois la vigne enrichir ſes côteaux, ſe réjouit au milieu d'une famille nombreuſe. Il invite ſes enfans à chanter le Dieu qui leur prodigue ſes bienfaits; & lui-même la coupe à la main ou tenant une gerbe de blés, il entonne le cantique ſacré. Les révolutions des corps céleſtes qui ramenent conſtamment les mêmes plaiſirs & les mèmes travaux (3); étaient aux yeux des premiers cultivateurs autant d'époques intéreſſantes qu'il leur importait de fixer. Ils célébrerent le renouvellement de l'année, le retour des ſaiſons, la marche du ſoleil & les divers aſpects de la lune (4). Lorſque la Religion, en s'emparant de ces mêmes objets, les eut offerts à la vénération publique, ces fètes furent inſenſiblement liées à preſque toutes les fables, & elles devinrent celles même de la plûpart des dieux.

Leur motif. Auſſi ne ſera-t-il pas difficile de reconnaî-

tre quel en a été le motif chez les anciens. Elles ſe rapportaient à l'apparition du ſoleil dans les quatre principaux points de la ſphere céleſte, & par conſéquent aux diviſions les plus remarquables de l'année ; aux phaſes de la lune qui avaient amené la diſtinction des mois & des ſemaines ; & aux diverſes opérations de l'agriculture, tels que les labours & les récoltes. Il y en avait encore d'autres qui appartenaient plus particuliérement à la Religion, & qu'elle avait crées pour rappeller aux hommes l'origine du monde & les révolutions de la nature. Enfin on en avait inſtitué dans la vue de perpétuer le ſouvenir de quelque événement célèbre, ou en mémoire des héros qui avaient mérité de la patrie.

Diviſion de toutes les fêtes de l'antiquité.

Cela nous fournit un moyen de claſſer toutes les fêtes de l'antiquité. Nous les diſtinguerons en quatre eſpeces différentes. Les fêtes aſtronomiques qui renferment les ſolaires & les lunaires ; les fêtes rurales ; les théogoniques & les fêtes civiles ou commémoratives. Elles étaient en fort grand nombre ; on les multiplia même à un tel point, qu'à Athenes, dit Monteſquieu (5), “ chez ce „ peuple dominateur, devant qui toutes les

CHAP. III. „ villes de la Grece venaient porter leurs „ différens, on ne pouvait ſuffire aux affai- „ res". Nous n'entrerons pas dans l'immenſe détail de toutes ces fêtes. Qu'il nous ſuffiſe d'avoir indiqué l'ordre où il nous a paru qu'elles pouvaient être diſtribuées; & laiſſant à d'autres le ſoin de remplir cette nomenclature, nous ne ferons choix dans chaque claſſe que des plus remarquables; celles principalement qui ſont propres à faire connaître l'eſprit des uſages religieux.

Fêtes aſtronomiques. Fêtes ſolaires.

Les plus brillantes de toutes, & en même temps les plus nombreuſes, étaient les fêtes du ſoleil qui avait été perſonnifié ſous tant de formes différentes, & dont pour les peuples civiliſés il eſt ſi eſſentiel de connaître le cours. L'année ne fut jamais fixée d'une maniere bien certaine chez les Grecs, d'où eſt venue la confuſion qui regne dans leur calendrier (6). Ils eurent ſoin cependant d'en marquer les époques principales. Chaque ſaiſon était célébrée d'une maniere ſolemnelle, & toujours avec des ſymboles rélatifs à l'arrivée du ſoleil, ſoit dans les ſolſtices, ſoit dans les équinoxes. Au printemps on chantait ſon retour, lorſque vainqueur de l'Inde il accourait plein de gloire des extrêmités de

l'orient : c'eſt alors qu'étaient les grandes dionyſies (7). Les Athéniens avaient placé la fete d'Hercule au ſolſtice d'été. A Rhodes, les habitans qui ſe diſaient iſſus du ſoleil lui-même, & qui avaient élevé en ſon honneur ce ſuperbe coloſſe mis au rang des merveilles du monde, l'adoraient principalement en automne. L'hyver on pleurait ſa mort, on s'affligeait du deuil où il laiſſait plongée la nature (8). Outre cet Adonis dont nous avons déja parlé ſi célebre autrefois dans preſque toutes les contrées de la terre, les Lacédémoniens déploraient le ſort funeſte d'Hyacinthe, emblème de l'année qui, ſemblable à une tendre fleur, ſe flétrit & a perdu ſon éclat (9).

Mais bientôt la lumiere reparaiſſait, le Dieu allait renaître de nouveau, & par-tout on a célébré ſon retour à la vie. L'antiquité l'annonçait par des chants de triomphe. Chacun ſe félicitait, s'envoyait des préſens en ſigne du renouvellement de l'année, uſage qui s'eſt perpétué juſqu'à nous. La nuit du ſolſtice d'hiver que les Grecs nommaient *la triple nuit* (10), était celle où ils croyaient qu'Hercule avait reçu le jour. Elle eſt devenue aux yeux du chrétien une époque bien

autrement importante (11), puiſqu'elle eſt conſacrée à la naiſſance du Sauveur, ce véritable ſoleil de juſtice qui ſeul eſt venu diſſiper les ténèbres. On peut de même retrouver encor aujourd'hui la trace de pluſieurs cérémonies de cette eſpece (12). Les Egyptiens avaient placé la groſſeſſe d'Iſis dans les derniers jours de Mars; & c'eſt à la fin du mois de Décembre qu'ils faiſaient commémoration de ſa délivrance (13). Quelques-uns des noms que l'égliſe a inſérés dans ſes faſtes vers le même temps de l'année, retracent encore ces fêtes de la victoire (14), par leſqu'elles on avait jadis déſigné la marche du ſoleil. Ainſi les anciens accompagnaient en quelque ſorte cet aſtre dans ſa carriere. Lorſqu'il ſemble abandonner nos climats, leurs cérémonies étaient triſtes & lugubres; des cris de joie, des tranſports d'allégreſſe ſuccédaient aux lamentations (15), du moment qu'il regagnait l'hémiſphere ſupérieur.

Ces révolutions ſucceſſives avaient donné lieu à une multitude d'allégories & d'uſages, dont il eſt aiſé de pénétrer le motif. On diſait que le regne de Jupiter allait finir, & qu'il remettrait le ſceptre de l'univers entre

les

les mains de Phanes (16). Qui ne voit dans cette tradition une peinture des viciſſitudes du ſoleil? Phanes était le même que Dionyſus (17); qui s'avançait d'abord ſous les traits d'un jeune enfant. Dans d'autres contrées c'étoit Oſiris, ou bien Apollon, mais toujours une des divinités repréſentant le ſoleil (18), qui devait ſuccéder à un autre de la même claſſe. Voyez en quels termes était annoncé Eſculape, ce divin réparateur de tous les maux. " Que ne luis-tu aſtre bienfaiſant pour être le ſalut du monde entier!
„ Les mortels te devront la vie. A toi ſeul
„ il ſera donné de dégager les ames des liens
„ de la mort. En vain, l'enfer en courroux
„ frémira. De Dieu devenu homme, d'homme
„ devenu Dieu, tu renouvelleras deux fois
„ tes deſtins (19).

Tous les peuples attendaient ſa venue. Les yeux tournés vers l'Orient ils l'appellaient à grands cris; ils ſe figuraient qu'une nouvelle révolution, en amenant un nouvel ordre de choſes, allait les rendre plus heureux. Eſpoir flatteur qui a été donné à l'homme pour lui faire oublier le paſſé & le conſoler des calamités préſentes. C'eſt principalement lorſqu'une nation gémit ſous le deſpo-

CHAP. III. tisme, que ce sentiment, le seul qui lui reste, se développe avec le plus d'énergie. L'opinion d'un Dieu vengeur vient originairement de ces climats qui semblent condamnés à une éternelle servitude. Elle eut cours tout-à-coup parmi les Romains dès qu'ils furent devenus esclaves. A peine Octave a-t-il établi sur une base solide la puissance des Césars, que Rome entiere s'écrie: « Les temps „ marqués par la Sibille sont arrivés; puisse „ un nouveau siecle ramener l'âge de Satur- „ ne! puisse-t-il naître cet enfant qui va faire „ disparaître le siecle de fer! Qu'Apollon „ soit le maître du monde (20)". Apollon est la divinité qu'Horace (21), effrayé des malheurs de sa patrie, conjure de venir expier les crimes commis sous le regne de Jupiter.

Dans les dernieres années de Tibere on publia que le Phénix était venu des extrêmités de l'Arabie, pour se bruler dans le temple du soleil à Heliopolis, & renaître de ses cendres. Cet oiseau si fameux par sa longevité & par sa mort miraculeuse, avait d'abord servi à désigner les cycles qui en se succédant renaissent les uns des autres (22). La durée de sa vie était de quatorze cents soixan-

te ans. Ce nombre est précisément celui de la grande période sothique (23). Dans la suite il fut pour les peres de l'église, une preuve authentique de la résurrection (24); & c'est ainsi que les emblêmes de l'antiquité ont presque tous été appliqués aux opinions nouvelles. Tacite qui devait compte de celles de son siecle à la postérité, s'est trouvé en quelque sorte obligé de parler du phénix, & de ce qu'on en disait de merveilleux (25). Il est à remarquer qu'il place son apparition en Egypte, sous le consulat de Paulus Fabius & de Lucius Vitellius, l'an trente quatre de Jésus-Christ, quelques mois seulement après que fut consommé à Jérusalem ce grand sacrifice, où commence une ère bien précieuse pour le genre humain. Sous Vespasien, après les excès monstrueux des Caligula & des Néron, le bruit s'était répandu, dit Tacite (26), qu'il viendrait un temps annoncé dans les livres sacrés des pontifes, où l'orient s'agiterait, & où des hommes venus de la Judée, soumettraient tout à leur empire. Suetone s'exprime exactement dans les mêmes termes (27). Sans doute qu'alors tant de nations accablées sous le même esclavage, mettaient tout leur appui dans la Religion, qui déjà

CHAP. III.

leur présentait une image consolante. Elle leur persuada que des régions où naît l'astre bienfaisant du jour, sortirait un vainqueur armé par le ciel lui même, pour briser leurs fers & les délivrer de la tyrannie.

Le soleil comme libérateur, & comme celui qui devait remplir l'attente des nations, était par-tout invoqué avec un grand appareil. Jamais la Grèce ne déploya autant de magnificence que dans ces jeux solemnels, institués en l'honneur des dieux qui le représentaient. Les Isthmiques étaient dédiés à Neptune. On célébrait dans les Pythiens la victoire mémorable d'Apollon. « Silence! Le
„ Dieu approche; préparez vos concerts & vos
„ danses. Io! que tout chante Io Pæan! Tel
„ fut, ô divin Phœbus, le premier cri du
„ peuple de Delphes, lorsqu'en sa faveur tu
„ montras la force de tes fleches. Pithon, mons-
„ tre épouvantable, Pithon, serpent terrible
„ s'élançait contre toi, mais bientôt tes coups
„ redoublés & rapides l'étendirent à tes pieds.
„ Le peuple s'écria, Io, Io Pæan! frappe;
„ Latone en toi nous donne un sauveur (28)".
Les Néméens étaient en mémoire de la défaite du lion terrassé par Hercule. Enfin, les olympiques qui ont donné naissance à une

ère fameuſe, avaient été conſacrés à Jupiter. Ces jeux peuvent être regardés comme l'aſſemblée auguſte de toute la nation. Là, non-ſeulement elle décernait des couronnes aux Athlétes, à ceux qui avaient montré leur force ou leur adreſſe; mais là auſſi elle récompenſait les grands talens, les grands exploits; & le citoyen qui s'était illuſtré, trouvait dans les applaudiſſemens de ſes compatriotes, le plus noble prix de ſes actions. On ſait que lorſque Thémiſtocle y parut, revenant vainqueur de Salamine, tout rétentit auſſi-tôt des exclamations les plus vives. Les ſpectacles furent interrompus " &, dit „ un écrivain (29) qui ſavait apprécier l'hé- „ roïſme, l'on oublia pendant une journée „ entiere les combattans, pour voir & regar- „ der un grand homme ". C'eſt là enfin qu'Hérodote vint charmer les Grecs par le recit de leurs victoires contre les Perſes. Le nom des neuf muſes qu'ils donnerent par acclamation aux livres de ſon hiſtoire, atteſte encore aujourd'hui leur enthouſiaſme, & montre combien ils méritaient qu'on les célébrât.

Fêtes lunaires.

Le culte du ſoleil ſe trouvait donc lié parmi eux à preſque toutes les inſtitutions. L'année

eſt formée par la révolution de cet aſtre autour de la terre. Si les hommes ont pû être longtemps ſans en connaître la durée préciſe (30), on peut dire qu'ils ne ſe ſont jamais mépris ſur l'ordre des ſaiſons ; & nous venons de voir comment, dès l'origine, ce retour périodique était annoncé par des fêtes dont l'objet principal avait été de ſervir de ſignes non équivoques aux ſimples cultivateurs. Une autre diviſion de temps qui n'a pas tardé à être connue, eſt celle à laquelle on a donné le nom de mois, & qui comprend l'eſpace renfermé dans une révolution de la lune. " On peut meſurer différemment „ cette durée. Si l'on conſidere ſeulement „ le temps que la lune met à parcourir le „ Zodiaque pour revenir à un même point „ du ciel, ce temps contient près de vingt „ huit jours ; & c'eſt ce qu'on appelle le mois „ périodique. Mais ſi l'on conſidere la mar„ che de la lune, relativement à l'aſpect du „ ſoleil, & dans ſes conjonctions avec cet „ aſtre, ſon période eſt de plus de vingt neuf „ jours ; c'eſt le mois ſynodique ". Ces deux mois étant incommenſurables l'un avec l'autre, il fallait cependant pour l'uſage de la ſociété trouver un nombre de jours entiers,

lequel contint le plus exactement qu'il ſe- | Chap. III.
rait poſſible, le quart d'une révolution de la lune. On fit choix du nombre ſept (31), parce que la période de vingt-huit jours qui en réſulte, eſt celle qui approche le plus de la véritable période lunaire, ſoit que l'on ait égard ſeulement au mouvement particulier de cette planete, ſoit qu'on le combine avec celui du ſoleil. Telle a été l'origine des ſemaines qui ſont ainſi indiquées par les phaſes; & cette diviſion eſt ſi bien puiſée dans la nature, qu'elle a été univerſellement adoptée.

Comme on avait célebré les quatre points les plus remarquables de la marche du ſoleil, par le même principe les quatre parties du mois furent deſtinées à des cultes religieux. On conſacra chaque ſeptieme du jour du cycle hebdomadaire, & comme l'a fort bien remarqué le ſavant auteur qui nous a fourni ces détails, « les fètes lunaires furent à celles „ du ſoleil, ce que les différentes phaſes ſont „ aux ſolſtices & aux équinoxes ». La néoménie était pour les anciens une époque importante qui leur annonçait le retour d'un aſtre bienfaiſant. Les Grecs avaient dédié la fète de la nouvelle lune à tous les dieux; ils invoquaient ſur-tout Diane & Apollon,

CHAP. III.

comme auteurs de la lumiere, les conjurant de veiller pendant tout le mois à la félicité publique (32). Ils leur avaient consacré aussi la fête du premier quartier; & c'était en leur honneur qu'ils célébraient les Thargelies, pendant lesquelles des jeunes gens chantaient des hymnes, en portant des branches de laurier. Le jour où la lune brille de tout son éclat n'était pas moins solemnel à leurs yeux; mais il nous reste peu de monumens sur la maniere dont ils le célébraient; il faut en dire autant de la fête du dernier quartier, qui est aujourd'hui peu connue. Nous savons seulement que les jeux olympiques commençaient à la pleine lune (33), & que ce jour était regardé comme heureux, principalement par les Lacédémoniens, qui ne se mettaient jamais en campagne avant le quinze du mois. Car la superstition qui attache une influence heureuse ou malheureuse à certains jours, de même qu'à certains nombres, rémonte à une bien haute antiquité; & il paraît que c'est une maladie dont l'esprit humain ne se guérira jamais, même chez les peuples qui se vantent le plus de leurs lumieres (34). " Ainsi, ajoute M. Boulanger, au renouvellement de chaque pé-

„ riode on louait, on bénissait le Dieu con- „ servateur de l'univers; & cette simplicité „ primitive qui avait fixé le nombre, l'or- „ dre, & la dignité des fêtes par le retour „ des phases lunaires & solaires, a certainement „ quelque chose de grand & de sublime ".

Fêtes rurales.

Parmi celles qui avaient rapport à l'agriculture, on distingue sur-tout les Saturnales, long-temps en usage dans la Grèce (35); avant de passer à Rome où elles reçurent un nouvel éclat, elles se célébraient à Athènes sous le nom de chronies, & sous celui de pelories (36) dans cette belle vallée de Tempé, si renommée par la richesse de ses productions. Les Saturnales avaient ce caractere particulier, qu'elles retraçaient l'égalité primitive. L'humanité si souvent outragée chez les anciens, reprenait alors ses droits, au moins pour quelques instans. Les maîtres, les esclaves mangeaient ensemble à la même table. Tout rappellait cet heureux âge où la distinction des rangs n'existait pas encore, & où les cultivateurs, associés aux mêmes travaux, partageant les mêmes plaisirs, ne suivaient d'autres loix que celles de la simple équité.

Les Ambarvales étaient pour demander à

CHAP. III.

Cérès une récolte abondante. On faiſait des proceſſions autour des champs, lorſque vers la fin du printemps ils ſe couvrent de bleds; & les ſacrificateurs couronnés de branches de chêne, chantaient en danſant les louanges de la déeſſe de l'agriculture (37). Cet art étant un des objets de la Religion, on doit bien penſer qu'elle n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait le faire fleurir, en en conſacrant les diverſes opérations par différentes ſolemnités. Elle ne fut pas moins attentive à marquer les grandes époques du développement du cahos & des révolutions arrivées ſur la ſurface du globe.

Fêtes Théogoniques.

Les courſes de Latone cherchant en vain un aſyle dans l'univers entier, ſa retraite ſur les bords d'une iſle placée au milieu des mers, ſes cris aigus, lorſque, détachant ſa ceinture, & le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, elle éprouva les douleurs de l'enfantement (38), étaient autant de ſymboles rélatifs à la naiſſance du monde. Pour peindre l'harmonie des ſpheres céleſtes, on aſſurait que les cygnes de Méonie, accourant des bords du Pactole, avaient fait entendre ſept fois autour d'elle leurs chants harmonieux. Delos qui ſeule s'était offerte à la

déesse, pendant que toutes les autres fuyaient devant elle, Delos qui jadis comme un astre rapide s'était élancée du ciel, cessa dès-lors d'errer au gré des flots. « Elle fut nom-
» mée la plus sainte des isles, la nourrice
» d'Apollon. Jamais Bellone, jamais la mort,
» ni les coursiers de Mars n'approcherent de
» ses bords sacrés. Mais chaque année les
» nations lui envoyaient les prémices & la
» dixme de leurs fruits. Du couchant à l'au-
» rore, du nord au midi elle était révérée
» de tous les peuples, jusques des habitans
» des climats Hyperborées ». Les Athéniens sur-tout avaient une fête brillante en son honneur (39). Un vaisseau richement paré y portait en grande pompe l'ambassade solemnelle; & pendant que la troupe des Théores répétait « l'hymne que le vieillard de
» Lycie, le divin Olen, avait apportée des ri-
» ves du Xanthe, les jeunes filles frappaient
» la terre de leurs pas cadencés. Tous s'é-
» criaient: salut, ô Delos, qui t'éleves ma-
» jestueusement sur les mers! Les Cyclades
» forment un chœur autour de toi. Divin
» foyer des isles, salut! salut à Phébus, sa-
» lut à la fille de Latone »! Tant que cette fête durait on ne pouvait exécuter aucun

CHAP. III. jugement de mort; & Socrate déjà condamné, attendit dans sa prison que le vaisseau sacré fût de retour. Les Délies se célébraient au mois Thargelion (40), qui répond à celui de Mai. C'est dans la saison où la nature se renouvelle, que l'on chantait la premiere origine de la nature (41). " Les „ vents impétueux de l'hiver ne soufflaient „ pas encore, le printemps seul régnait, lors- „ que les astres allerent briller au firmament, „ & que toutes les races d'animaux reçurent „ le bienfait de la lumiere ".

La sagesse éternelle qui avait présidé à la formation des êtres, était pareillement invoquée. Minerve, la divinité tutelaire des Athéniens, venait elle-même les honorer de sa présence; & ce jour-là sa statue était promenée sous un dais (42) dans toute la ville.

Son bras invincible avait terrassé les fils audacieux de la terre. Les Panathenées eurent pour objet le souvenir de cette victoire mémorable (43). On portait en triomphe le *peple* ou voile magnifique de la déesse, sur lequel l'histoire de la guerre & de la défaite des géans (44) était brodée de la main des jeunes vierges consacrées à son culte. Ce voile était ensuite attaché à un vaisseau

que l'on faiſait mouvoir ſur la terre. Les grandes panathenées conſiſtaient en proceſſions & en différens jeux. On y diſtribuait des prix pour la muſique, pour la courſe à cheval, pour la gymnaſtique. Ces exercices étaient ſuivis de danſes pirriques ou militaires, que la jeuneſſe exécutait toute armée, en mémoire de ce que Minerve avait ainſi danſé, après avoir triomphé des fiers Titans; & cette tradition prouve que l'on avait eu principalement en vue les anciennes révolutions de l'univers (45).

Les Hydrophories étaient de même une commémoration du déluge (46). Tous les ans le peuple d'Athenes allait verſer de l'eau dans une ouverture ſituée près du temple de Jupiter Olympien, par où l'on croyait que s'étaient écoulées toutes celles qui avaient ſubmergé l'Attique. Il y avait pluſieurs autres fetes de cette eſpece dans divers cantons de la Grece, ceux ſur-tout où avaient été placées les inondations particulieres, arrivées du temps de Deucalion ou d'Ogygés. On appaiſait les dieux infernaux par des prieres & par des offrandes.

Fêtes commémoratives.

Ces mêmes divinités préſidaient aux fêtes inſtituées pour les morts. Dans l'antiquité

fabuleuſe les héros avaient été appellés du nom de demi-dieux; & quelquefois de ſimples honneurs funéraires étaient devenus une eſpece (47) de culte. Il ne faut pas croire cependant qu'ils aient eu des adorateurs. La Grece fiere de ſon indépendance, ne connut jamais les apothéoſes; jamais tant qu'elle reſta libre elle ne fléchit le genou devant les autels élevés à des hommes. Mais elle combla de diſtinctions honorables ceux qui avaient verſé leur ſang pour ſa défenſe. C'eſt ainſi qu'elle conſacra la mémoire de ces braves ſoldats qui avaient vaincu à Platée trois cents mille barbares; & l'on célébrait tous les ans une fête ſur le lieu même qui avait été le théâtre de leur gloire. Nul eſclave n'y aſſiſtait; parce qu'ils avaient tous été victimes de leur amour pour la liberté: on ſe rendait en pompe au pied du monument qui leur avait été élevé, & après avoir évoqué leurs manes, l'Archonte prenant la coupe pleine de vin, diſait: *je bois à ceux qui ſont morts pour la patrie* (48).

Chez un peuple ſenſible au pouvoir de l'éloquence & qui ſavait ſi bien exciter l'émulation, l'uſage s'introduiſit bientôt de prononcer l'éloge funèbre des guerriers. Ces

éloges n'étaient pas ſeulement pour les chefs, pour les généraux, pour des hommes qui ſouvent n'ont eu d'autre mérite que celui d'avoir été élevés par leur naiſſance au-deſſus de leurs ſemblables; on louait la troupe entiere des vrais défenſeurs de l'état (49); on vantait leur bravoure, leur intrépidité. L'orateur placé auprès de la tombe qui renfermait leurs oſſemens, s'adreſſait aux peres de ces héros. " Je ne cherche point à „ vous conſoler, diſait-il (50), vos enfans „ ne ſont-ils pas morts avec courage? Ne „ préferez-vous pas comme eux un trépas „ honorable à une vie qui ſerait ou obſcure „ ou honteuſe"; puis il diſait aux freres & aux enfans: " Une grande carriere vous eſt „ ouverte. Vous avez l'exemple de vos peres „ & de vos freres, mais ne vous flattez pas „ d'atteindre aiſément à leur renommée, car „ tant que l'homme eſt vivant, il a des ri-„ vaux, & la haine qui le pourſuit cherche „ ſans ceſſe à lui arracher ſa gloire. Mais on „ rend juſtice à celui qui n'eſt plus. La mort „ ſeule fait diſparaître l'envie, & donne leur „ place à ceux qui ont été grands". Ainſi s'exprima le célèbre Périclès, lorſque ſur la tribune d'Athenes il célébra ceux qui avaient

CHAP. III.

péri pendant la guerre de Samos. On est forcé de l'avouer : la plûpart des institutions de ce peuple avaient un caractere de grandeur inconnu dans nos Etats modernes ; & la Religion à laquelle elles étaient liées, contribuait à les rendre encore plus augustes.

De quelques particularités concernant les fêtes.

Nous venons d'exposer quelle était la nature de leurs fêtes. Pour s'en former un tableau général & les faire entrer toutes dans le même plan, on peut joindre à ces quatre especes, les astronomiques, les rurales, les théogoniques & les commémoratives, celles qui ont déja été l'objet de nos recherches, lorsque nous avons traité des cérémonies de l'initiation, & que par conséquent l'on pourra nommer fètes mystérieuses. Mais il faut avoir soin d'observer la nuance qui les distingue. Ces dernieres avaient un rapport intime avec le culte secret, & elles en faisaient essentiellement partie. Dans les autres, au contraire, la Religion ne craignait pas de se dévoiler à tous les yeux. Aussi les hymnes qui servaient à ces deux sortes de fètes, étaient-elles d'un genre tout-à-fait opposé. Nous avons vû que celles d'Orphée étaient uniquement destinées aux mysteres. En lisant les autres hymnes qui nous sont parvenues, il

il paraît évident qu'elles ne concernent que le culte public (51). Les aventures qu'elles renferment, cette multitude de fables & de fictions qui en font l'objet, femblent fondées fur les traditions populaires; & il eft facile d'y reconnaître cette efpece de théologie qu'avaient adopté les poetes. Ces hymnes font pleines de defcriptions agréables; quelquefois on y trouve de l'élévation & des images fortes (52). Nous avons encore les ouvrages de ce genre compofés par Callimaque qui vivait à la cour des Ptolemées, & quelques-uns beaucoup plus anciens, puifqu'ils portent le nom d'Homere. Outre les hymnes de Pindare, ou devait regner cet enthoufiafme qui caractérife fes autres productions, le temps nous a ravi celles d'Anthés, d'Olen de Lycie, de Stefichore, d'Archiloque, de Simonide & de quelques autres poëtes de la Grece (53). Parmi les Latins, plufieurs odes d'Horace, & fur-tout le poëme féculaire, font de véritables hymnes. Il en eft de même de la belle invocation à Hercule dans le huitieme chant de l'Enéide; & il ne faut pas oublier ce cantique attribué à Catulle que l'on chantait dans les veillées de Vénus (54).

Au milieu des grandes folemnités, ces

CHAP. III.

hymnes étaient répétées à haute voix par des chœurs nombreux de jeunes gens & de vierges chargées de porter les corbeilles ſacrées. Les fêtes des anciens préſentaient un ſpectable impoſant par la magnificence avec laquelle elles étaient célébrées, par la pompe des cérémonies, par les danſes, les jeux & les exercices de toute eſpece qui les accompagnaient. Elles avaient encore cet avantage qu'elles ſervaient à ſuſpendre la fureur des guerres. Dans celles qui intéreſſaient toute la nation, du moment que le hérault avait été les annoncer aux différentes villes de la Grece, on poſait les armes & il était défendu ſous des peines ſéveres d'enfreindre la treve ſacrée (55): inſtitution vraiment utile parmi des républiques guerriéres, toujours prêtes à priver leurs rivales de cette même liberté qu'elles étaient ſi jalouſes de conſerver chacune dans ſon enceinte. De même les fieres nations de la Germanie avaient adopté, au milieu de leurs forèts, ce moyen de reſpirer des haines ſanglantes qui armaient ſans ceſſe leurs tribus les unes contre les autres (56); & parmi nous, tandis que l'Europe hériſſée de fortereſſes, préſentait de toutes parts l'image de la guerre, la treve de

Dieu que les vassaux étaient forcés de respecter, procurait à leurs malheureux sujets quelques intervalles de paix & de tranquillité (57).

CHAP. III.

Sacrifices.

La Religion a donc quelquefois du moins contribué au bonheur des peuples. Il n'est pas douteux qu'en civilisant les Grecs, elle ne les ait rappellés aux sentimens de l'humanité. Cruels & féroces dans l'origine comme le sont tous les sauvages, ils offraient à leurs dieux des victimes humaines. A la vérité leur choix ne tombait le plus souvent que sur des prisonniers faits à l'ennemi, témoins les Troyens immolés aux manes d'Achille. Mais cet affreux usage cessa dès qu'ils furent policés. Le sacrifice célèbre d'Iphigenie que Lucrece reproche si vivement à la Religion (58), appartient aux siecles héroïques, c'est-à-dire au temps où les Grecs étaient encore barbares, comme le prouve la lecture de l'Iliade & de l'Odyssée (59). Et depuis qu'ils se sont formés en républiques, on ne voit pas qu'ils aient suivi l'exemple de ces nations (60) dont ils étaient entourés, qui semblaient insensibles au cri de la nature. Le plus beau traité de paix qui ait jamais été consigné dans les fastes de l'histoire, est

CHAP. III.

l'ouvrage d'un Grec. Gelon, vainqueur des Carthaginois, exigea d'eux pour toute condition, qu'ils cesseraient d'immoler leurs femmes & leurs enfans à Saturne. S'il était encor un pays en Europe qui eut conservé l'usage bien plus atroce des auto-da-fé, il semble que toutes les autres nations devraient se liguer entr'elles pour le contraindre par la force des armes à les abolir. Jamais guerre n'aurait été entreprise pour une cause plus juste & plus respectable.

Dans les heureuses contrées de la Grece on se contenta du sang des animaux. Les premiers qui servirent de victime, furent ceux dont la dent meurtriere avait porté le ravage dans les campagnes. C'est pour n'avoir point respecté les tendres rejettons de la vigne, que le bouc tomba devant les autels de Bacchus (61). De même la truie fut d'abord offerte en expiation (62) à Cérès; & tel avait été dans l'origine le motif des sacrifices; mais bientôt le bœuf lui-même & l'innocente brebis ne furent pas épargnés. Il faut en convenir; nos cérémonies paisibles paraissent bien préférables à celles des anciens. Malgré les parfums que l'on avait soin d'entretenir, malgré les guirlandes de fleurs dont étaient

entourées les victimes, la vue de ces animaux, leurs mugissemens lorsqu'ils expiraient sous le couteau sacré; le sang qui ruisselait à grands flots sur le parvis des temples; ces images enfin de la mort & de la destruction devaient inspirer une certaine horreur (63), & semblent peu dignes de l'adoration de l'Être suprême.

Divination.

Notre Religion n'a pas adopté ces sacrifices sanglans, elle a fait plus encor en laissant à l'antiquité l'art mensonger de la divination. Ce n'est pas que l'on soit revenu de ce délire qui semble attaché à la nature humaine; ce n'est pas que de tout temps, & même encor aujourd'hui, on ne cherche à pénétrer dans l'avenir; mais du moins les moyens qu'employe une curiosité vaine & ridicule, le christianisme les a tous rejettés, tandis qu'au contraire chez les anciens, les prédictions de toute espece, & généralement tout ce qui pouvait entretenir la crédulité des peuples, faisaient partie de leur culte. Ils définissaient la divination (64) un pressentiment & une connaissance des choses futures; & ils en avaient fait un art qui était assujetti à des regles & à des principes. S'il fallait entreprendre, non de les justifier, car il ne

ſaurait y avoir d'excuſe pour l'erreur, mais de rendre raiſon de ces pratiques ſuperſtitieuſes, nous pourrions en découvrir la ſource dans le génie même de la Religion, étroitement liée avec la phyſique céleſte, dont elle avait appris à obſerver les principaux phénomenes. Elle enſeignait que tous les corps ſont mus par des intelligences chargées d'entretenir l'harmonie univerſelle; & ce ſyſtème favoriſait ſingulièrement celui de l'influence des aſtres adopté dans tous les ſiecles, parce que par-tout l'homme s'eſt élancé de ſa ſphere pour ſe comparer aux objets les plus grands de la nature, & qu'il a voulu que le ciel s'intéreſſât à ſa conſervation. De plus l'allégorie ou plutôt l'abus qu'on en avait fait, avait inſenſiblement perſonnifié tous les êtres, ceux même qui en étaient le moins ſuſceptibles. On ſe trouvait en quelque ſorte entouré de dieux. Le moindre événement fut regardé comme un ſigne par lequel ils manifeſtaient leur préſence. Dès-lors le vol des oiſeaux, le bruit du tonnerre, l'état des entrailles d'une victime, des paroles prononcées au haſard & ſans deſſein, rien ne fut indifférent; il ſemblait que l'on crut entendre la voix de la divinité elle-même.

D'abord quelques fanatiques ſe crurent inſpirés ; d'autres plus habiles profiterent enſuite de cette diſpoſition générale des eſprits : & l'on vit s'élever de toutes parts des interprètes ſacrés qui expliquaient les ſonges, qui prédiſaient l'avenir, & qui avaient l'art d'attirer la multitude toujours avide de prodiges. Leur demeure la plus ordinaire était des grottes, des cavernes obſcures où tout ſemblait ajouter au merveilleux, ſoit que réellement dans certains cantons, les vapeurs qui s'exhalent de la terre (65) produiſent cette ſorte d'ivreſſe ou de délire ſi néceſſaire à ceux qui jouent le rôle de prophètes ; ſoit que pour mieux voiler leurs manœuvres, ils euſſent choiſi des retraites inacceſſibles à la lumiere du jour, & dont les cavités donnaient aux ſons quelque choſe de ſurnaturel. Dans la ſuite, ces lieux ſauvages & agreſtes devinrent de magnifiques enceintes, dont les chefs de la nation ne s'approchaient qu'avec reſpect, & à la place d'un ſimple pâtre ce fut une prêtreſſe, vénérable par ſa dignité & par ſon âge, qui alla s'aſſeoir ſur le trépied ſacré.

CHAP. III. Origine des oracles.

Le nombre des interprétes de la volonté des dieux s'étaient multipliés avec la crédulité & le beſoin des peuples. Mais ceux-là

Oracle de Dodone.

ſeuls s'attiraient la confiance & la vénération publique qui réſidaient dans les temples, où bientôt ce fut le dieu lui-même qui s'exprimait par leur bouche. Telle a été l'origine des oracles ſi fameux dans la Grece. Celui de Dodone fut le premier connu; & il fut toujours un des plus révérés, préciſément en raiſon de ce qu'il était le plus ancien (66). Les Pelaſges avaient conſacré l'arbre dont le fruit leur donnait un aliment groſſier. Les forêts de la Theſſalie étaient à la fois l'objet & le ſiége de leur culte. A l'arrivée des colonies orientales ils tranſporterent leur dieu en Epire dans le royaume des Moloſſes; & ce fut là que Dodone acquit une grande célébrité. Durant les plus beaux jours de la Grece, les peuples toujours attachés à la Religion de leurs ancêtres allaient interroger ces vieux chênes; & ſouvent le ſort de la paix ou de la guerre dépendait de la maniere dont le vent agitait leurs branches. L'oracle ſe manifeſtait également par le bruit de quelques vaſes ſuſpendus entre les arbres (67), ou par le murmure des colombes que l'on nourriſſoit dans l'enceinte ſacrée. C'était ſur la nature & ſur la variété de ces différens ſons que les divins interprêtes réglaient leurs ré-

ponſes, qui commençaient toutes par ces mots (68) : *Ecoutez ce que dit Jupiter.*

CHAP. III.

Le rôle d'interprête confié à des femmes.

Ce ſoin était confié à des femmes. Partout, lorſqu'il a été queſtion d'inſpirations, de prodiges, de moyens extraordinaires, on a preſque toujours eu recours au ſexe, qui par l'extrême ſenſibilité de ſes organes eſt le plus ſuſceptible d'enthouſiaſme. Les Germains & les anciens Scandinavès avaient dans toutes leurs expéditions des prophéteſſes qui marchaient à leur tête ſur le champ de bataille ; qui élevaient l'ame de ces guerriers en les aſſurant de la victoire, ou en leur promettant une récompenſe glorieuſe, s'ils mouraient pour la cauſe de la liberté (69). On a remarqué que dans preſque tous les états de l'Europe, ce ſont des reines qui ont converti leurs ſujets au chriſtianiſme. Et chez les peuples les plus éclairés, dans ces momens d'efferveſcence où l'on voit s'établir tout-à coup des opinions fondées ſur un merveilleux qui confond nos ſens en renverſant les loix conſtantes de la nature, & où par-là même elles ſont reçues avec avidité, juſqu'à ce que la raiſon & une expérience réfléchie les aient enfin rejettées dans la claſſe ſi nombreuſe des erreurs (70), l'illuſion commence tou-

CHAP. III.

jours par les femmes, & c'eſt par les femmes qu'elle ſe perpétue. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles aient été chargées chez les anciens de prédire l'avenir.

La Pythie.

En décrivant la nature des impreſſions qu'éprouvait celle du temple d'Apollon Pithien, quelques écrivains eccléſiaſtiques (71) ont attribué l'eſpece de frénéſie qui s'emparait d'elle, à une cauſe particuliere que la pudeur ne nous permet pas de rapporter. Mais, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir à des exhalaiſons ſorties du ſein de la terre, qui peuvent agir fortement ſur certains organes, il nous paraît que le fanatiſme ſuffiſait ſeul pour opérer ce phénomene. Pourquoi chercher un agent là où il eſt reconnu que l'imagination a tant de pouvoir (72)? Et tel était ſon empire ſur la Pythie, qu'elle ſemblait réellement animée d'un génie ſurnaturel. " Du moment qu'elle s'écrie (73): le „ dieu approche, voici le dieu! ſes traits, la „ couleur de ſon viſage ne ſont plus les „ mêmes. Ses cheveux ſe hériſſent, déjà elle „ n'a plus rien d'une ſimple mortelle. En „ proie (74) aux mouvemens les plus impétueux, elle ſuccombe au dieu qui la do„ mine, & dont elle voudrait ſe délivrer. Son

„ regard rapide erre dans l'eſpace du ciel. Les „ palpitations violentes de ſon ſein reſſemblent aux vagues qui ſe balancent avec „ un triſte & profond murmure, lorſque le „ fougueux Borée ſouleve les eaux de l'océan. Elle prononce enfin les paroles divines. Mais, ſitôt qu'elle repaſſe de cette lumiere céleſte qui l'éclairait ſur le ſort du „ monde, à la faible lueur que ſuivent les „ autres hommes, elle ſe ſent tout-à-coup „ enveloppée de ténèbres. Apollon commande „ à l'oubli de s'emparer de ſon ame, & d'en „ effacer la trace des ſecrets de l'avenir. La „ vérité chaſſée du ſein de la prètreſſe, ſe „ retire vers les trépieds" (75), juſqu'à ce qu'elle daigne ſe communiquer de nouveau; car elle ne ſe faiſait entendre à Delphes qu'un ſeul jour dans l'année (76).

Oracle de Delphes.

L'oracle de cette ville était le plus célèbre de toute l'antiquité (77). Sur les rochers du mont Parnaſſe s'élevait un temple magnifique, enrichi d'une multitude d'offrandes que la ſuperſtition venait dépoſer dans ſon enceinte. Il était regardé comme ſitué au centre même de la terre (78), parce que la divinité qui y réſidait occupe le centre du monde. D'abord ce n'était qu'une cabane

CHAP. III.

rustique, formée de branches de laurier. A cet édifice simple, & tel qu'il convenait aux premiers âges, en succéda un autre d'un genre merveilleux construit, disait-on, par les abeilles (79), ces ouvrieres industrieuses qui dans la théologie ancienne étaient animées d'un souffle divin, & qui participaient de l'esprit universel répandu dans la matiere (80). Enfin les Amphyctions chargerent les artistes les plus habiles de bâtir, en l'honneur d'Apollon, un temple qui fut digne & de la majesté du Dieu & de la vénération des peuples (81).

Causes qui avaient accrédité les oracles.

Là se décidaient les affaires les plus importantes. "Quelle colonie, dit Ciceron, „ les Grecs ont-i's envoyée en Sicile, en „ Italie, dans l'Asie mineure ; quelle guerre „ ont-ils jamais entreprise, sans avoir con„ sulté les dieux à Dodone ou à Delphes (82)"? Les chefs & les principaux magistrats avaient soin d'entretenir cette confiance; & plus d'une fois aussi ils en abuserent, comme fit Lysandre, qui profitant de la crédulité de ses concitoyens, fut sur le point d'asservir sa patrie (83). Philippe plus heureux, & qui d'ailleurs avait de puissantes ressources, employa ce moyen pour préparer des fers à la Grece. On accusait même la Pithie (84)

de s'être laiſſée corrompre par l'ordre de ce prince. Ce n'était pas ainſi qu'en agiſſait Alexandre. Etant allé conſulter la prêtreſſe, dans le temps qu'il méditait la conquête du monde, comme elle refuſait de répondre, ſous prétexte qu'elle ne ſentait pas la préſence du Dieu, il la contraignit de s'aſſeoir ſur le trépied. *O! mon fils, rien ne peut te réſiſter*, s'écria-t-elle alors; & ces mots que lui avait arraché un mouvement d'impatience, ſuffirent au jeune héros; il les regarda comme le préſage heureux des ſuccès qui devaient couronner ſon entrepriſe.

Les oracles étaient donc, entre les mains de la politique, un inſtrument qu'elle faiſait mouvoir quelques fois pour ſatisfaire des vues ambitieuſes, & que le plus ſouvent elle dirigeait vers le bien général. C'était peut-être le moyen le plus efficace de réunir contre l'ennemi commun tant de nations perpétuellement diviſées d'intérêt; de même que l'on a vû depuis les états de la chrêtienté ſe raſſembler tout-à-coup, & marcher contre les infideles à la voix d'un miniſtre de la Religion qui s'érigeait en prophète. Des armées innombrables de Perſes & de Barbares menaçaient de détruire le ſeul pays de l'uni-

vers où la liberté exiſtait alors, mais les dieux de la patrie veillaient à ſa ſûreté; ils inſpirerent aux Grecs cette noble aſſurance qui les rendit vainqueurs à Salamine, & dans les plaines de Platée & de Marathon.

Raiſon de leur ſilence.

Dès que ces républiques eurent diſparu, les oracles ceſſerent; & l'époque de ce ſilence (85), dont on a donné des raiſons ſi abſurdes (86), eſt préciſément celle où Rome devint maîtreſſe paiſible du monde. Les provinces de l'intérieur étaient à l'abri de toute invaſion. La paix & l'eſclavage aſſuraient leur tranquillité. Nul intérêt alors de tromper la multitude enchaînée de tous côtés par les liens les plus forts, & dont on exigeait une obéiſſance paſſive. Quel beſoin des eſclaves avaient-ils de conſulter les dieux qui ne pouvaient leur faire enviſager une perſpective plus heureuſe? L'avenir ne devait pas différer du préſent, du moins pendant un long eſpace; & lorſqu'enfin le temps eut amené des révolutions qu'il eut été impoſſible de prévoir, ſi l'on ne put parvenir à faire revivre des oracles oubliés durant des ſiecles entiers, les peuples eurent recours à des prédictions autrefois en uſage, & dont il exiſtait encore des recueils (87).

Quelques-unes annonçaient un libérateur. On crut alors qu'elles allaient ſe vérifier; & il eſt à remarquer que les livres des Sibilles acquirent une grande faveur au moment où l'empire Romain était en proye aux invaſions des conquérans du Nord. On appliquait à la deſtruction de cet immenſe coloſſe (88) des prophéties qui, comme nous l'avons déjà indiqué, tenaient à l'ancien eſprit de la Religion. En effet la Sibille, dans la langue des Orientaux, était la vierge qui figure parmi les conſtellations du Zodiaque, portant une gerbe de bled (89); & c'eſt probablement, par une ſuite de l'aſtrologie judiciaire, que l'on donna ce nom à toutes les femmes qui ſe mêlaient de prédire l'avenir, & qui peut-être dans l'origine s'étaient bornés à annoncer le temps de la moiſſon. On en comptait pluſieurs dans l'antiquité, entr'autres la Sibille de Cumes, & celle d'Erythrée en Ionie (90). L'opinion commune était que chacune d'elle vivait mille ans; ce qui pourrait bien, comme le préſume M. Boulanger (91) déſigner une période aſtronomique qui aura donné naiſſance à la ſecte des Millenaires. Nos ſavans n'ont pas épargné leurs recherches ſur l'âge & ſur le nombre des Sibilles.

Autre moyen de connoître l'avenir chez les anciens.

Sibilles.

CHAP. III.

Les uns en reconnaissent (92) dix. Petit n'en admet qu'une seule (93); & il prétend que si on l'a vu paraître en même temps dans différens endroits, c'est que le diable la transportait sans cesse d'un pays à l'autre (94); car ils s'accordent tous sur ce point, qu'elle était inspirée par le démon. Les livres Sibillins que nous avons aujourd'hui (95), sont visiblement apocryphes, & l'on ne doute pas qu'ils ne soient l'ouvrage des Chrétiens des premiers siecles. Ils sont cependant curieux en ce que l'auteur, quel qu'il soit, a sûrement conservé plusieurs des traditions, & le ton original des premieres Sibilles (96).

Recueils de prédictions.

Il existait encore dans l'antiquité d'autres recueils semblables, tels que ceux de Bacis Béotien, & du célèbre Musée qui avait été instruit par Orphée lui-même. On les consultait dans l'occasion; & comme ils contenaient des réponses toujours prêtes à toutes les demandes, ils avaient cet avantage sur les oracles qui ne parlaient qu'à des jours marqués (97).

Evocation des morts.

L'évocation des morts était une maniere de connaître l'avenir (98), pratiquée par presque tous les peuples. Saül, à l'aide de la devineresse

vinereſſe d'Endor (99), fait ſortir du tombeau le prophète Samuel, de même Ulyſſe guidé par les conſeils de Circé (100), évoque l'ombre du prophète Tireſias; & ces deux princes agiſſent par le même motif, le deſir de connaître le ſort qui leur eſt réſervé.

Prédictions des mourans.

On s'imaginait auſſi que les mourans étaient doués d'un eſprit prophétique (101), comme ſi, ſur le point d'être dégagés de la matiere, ils participaient déja de cette eſſence divine à laquelle ils allaient ſe réunir. Hector dans Homere annonce la fin prochaine de ſon barbare vainqueur; & Calanus ſur le bucher prédit celle d'Alexandre (102). L'hiſtoire du moyen âge, qui ſouvent auſſi a été défigurée par des prodiges & par des miracles, nous repréſente le grand maître des templiers ajournant ſes bourreaux, le pape, & Philippe le bel, pour comparaître devant le ſouverain juge; & elle ajoute qu'ils moururent l'un & l'autre au terme qui leur avait été preſcrit (103).

Différence d'opinions des temps anciens aux modernes.

C'eſt ainſi que chaque ſiecle produit des exemples de ſuperſtition. Il ſemble cependant que la raiſon humaine a fait un grand pas, depuis la renaiſſance des Lettres. A la vérité nos écrivains reſtent toujours attaché

pour la plupart aux anciennes fables; mais ils rejettent tous les faits des temps modernes qui sont opposés aux loix de la nature. La crédulité n'existe plus aujourd'hui que parmi les individus. Si elle agite encore quelques petites sociétés particulieres, du moins elle ne se mêle jamais aux grands intérêts de l'état. On ne voit plus les nations trembler à l'aspect de quelques phénomènes qui souvent autrefois déconcertaient les entreprises les plus importantes. Ce fut une éclipse de lune qui empêchant Nicias de profiter du seul moment favorable pour sa retraite (104), causa & sa mort honteuse, & tous les désastres des Athéniens en Sicile. Le brave Pelopidas abandonné de ses troupes dans une circonstance semblable, se trouva forcé, avec trois cents hommes seulement, de marcher au devant de l'ennemi à Cynocéphale, où il fut tué (105). Pour n'avoir point osé se mettre en campagne avant la pleine lune, les Lacédémoniens furent privés de la gloire de contribuer au salut commun de la Grèce dans les plaines de Marathon (106). Il serait facile de citer une foule de traits pareils; & heureusement que nos annales n'en fourniront aucun de cette espèce à la postérité. Les

loix plus connues de la physique ont rassuré les peuples contre l'apparition des comètes & des météores. L'arc en ciel que les Grecs regardaient comme un signe de l'alliance entre l'homme & la divinité (107), & qui était pour les Scandinaves le pont des Géans (108), est aux yeux de tous les hommes l'effet très-naturel de la réfraction des rayons du soleil à travers les nuages. On n'entend plus (109) ces voix qui rétentissaient tout-à-coup au milieu du silence de la nuit, pour annoncer des calamités effrayantes. Il n'est plus question d'animaux qui ont parlé, de pluyes de sang, d'armées qui s'entrechoquent dans les cieux; & la naissance des monstres n'est qu'une occasion à l'observateur d'étudier & d'admirer la nature jusques dans ses écarts.

Augure.

Chez les anciens au contraire tout manifestait la volonté des dieux; & la maniere d'en interprêter les différens signes constituait la science des augures (110). Choisis communément parmi les citoyens les plus distingués, un d'entr'eux nous a dit (111) qu'ils ne pouvaient s'empêcher de sourire, lorsqu'ils venaient à se rencontrer, mais en public il fallait bien qu'ils remplissent leurs

CHAP. III.

fonctions avec une gravité apparente ; & tel est partout le sort de l'homme sage & éclairé, qu'il est forcé de respecter les préjugés, de se soumettre à l'opinion, & de ployer le genou, à l'exemple d'Epicure lui-même (112), devant les objets que révere la multitude.

Autres superstitions.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'énumération de toutes les pratiques superstitieuses de l'antiquité ; des présages (113) tirés du vol des oiseaux, de l'interprétation des songes (114) ; de l'importance attachée à certains nombres ; ni d'une multitude de sorts de toute espèce. Nous ne parlerons pas non plus du culte rendu à des animaux (115), ou à des fontaines (116), quelquefois même à des pierres d'une configuration particuliere (117). Ne voulant que présenter un tableau général de la Religion des Grecs ; il nous a suffit pour le terminer, d'avoir donné une idée de leurs fêtes majestueuses, que nous avons distinguées en quatre espèces différentes ; des sacrifices dont elles étaient accompagnées ; & des principales branches de la divination, telles que les diverses sortes d'oracles, aussi bien que les autres moyens employés pour connaître l'avenir.

Récapitulation des divers objets traités ci-dessus.

CHAP. III.

Après avoir examiné ſucceſſivement toutes les parties de cette Religion, il ne nous reſte plus qu'à tâcher de découvrir quelle a été ſon influence ſur les nations dont le culte vient d'ètre l'objet de nos recherches.

CHAPITRE IV.

Réflexions sur l'influence de la Religion chez les Grecs.

CHAP. IV.

Combien il est difficile de déterminer cette influence.

Ici ce n'eſt pas la nature du ſujet, mais notre propre inſuffiſance qui nous empêchera de traiter cette matiere importante avec toute l'étendue dont elle ſerait ſuſceptible. Il faudrait ne rien ignorer généralement de ce qui concerne les anciens, & avoir fait une étude approfondie de leurs mœurs, de leurs loix, de leurs opinions; il faudrait poſſéder ce coup d'œil obſervateur qui ſaiſit le caractere des nations, qui apperçoit les impulſions diverſes auxquelles elles obéiſſent, & qui, au milieu de cette multitude d'intérêts, de paſſions, toutes d'eſpeces différentes, dont elles ſont perpétuellement agitées, fait démèler les véritables cauſes, & les reſſorts cachés des événemens. Nous ne ſentons que trop combien cette tâche eſt au-deſſus de nos faibles moyens. Forcés de nous reſſerrer dans des bornes encore plus étroites, nous tâcherons du moins de préſenter quelques réſultats, & de tracer le plan qui ne peut

être donné qu'à une main habile d'exécuter.

CHAP. IV.

Maniere de l'envisager en considérant les rapports de la Religion avec la société.

Pour juger de l'influence de la Religion ; il faut la considérer dans tous ses rapports avec la société, c'est-à-dire examiner de quelle maniere elle se trouve liée à la légisation, à l'ordre politique, à la morale & à l'esprit national. S'il nous était possible de bien connaître ces quatre différens rapports chez les anciens, en voyant ce que la Religion a fait pour leur bonheur ou pour leur gloire, nous serions en état de déterminer d'une maniere précise quelle a été son influence parmi eux.

Rapport de la Religion ancienne. 1°. Avec la législation.

Et d'abord il n'est pas douteux que dans les républiques de la Grece elle n'ait servi de base à tous les systèmes de loix. Les loix, comme nous l'avons vu, avaient une origine sacrée. Emanées de la divinité elle-même, leur établissement était au nombre des principaux objets offerts à la vénération publique. Aussi les premiers chefs qui avaient tiré leurs compatriotes de la barbarie, se disaient-ils issus du sang des dieux ? Dans le temps qu'un fils d'Apollon rassemblait les peuples épars sur les montagnes de Thrace, Minos, né de Jupiter lui-même, dictait à la Créte ces loix célèbres (1) " qui ont été l'original

CHAP. IV.

„ de celles de Lacédémone (2), & dont celles „ de Platon étaient la correction ". Les légiſlateurs qui ont paru enſuite, ont toujours eu recours à l'intervention du ciel ; & ils ſe ſont tous annoncés comme les interprêtes de la volonté du Très haut. Lycurgue & Solon ſe firent autoriſer par l'oracle, pour changer les inſtitutions de leur patrie. D'ailleurs, comme le remarque un de nos plus grands écrivains, " le légiſlateur ne pouvant employer ni la „ force ni le raiſonnement, c'eſt une néceſ„ ſité qu'il recoure à une autorité d'un autre „ ordre, qui puiſſe entraîner ſans violence & „ perſuader ſans convaincre ; & qu'il mette „ dans la bouche des immortels, les déciſions „ de cette raiſon ſublime qui s'éleve au„ deſſus de la portée des hommes vulgai„ res " (3).

Quoique dégagés des erreurs de la ſuperſtition, les inſtituteurs de la Grece ſavaient bien qu'un culte purement intérieur n'eſt point fait pour le commun des hommes (4) ; que le peuple a beſoin d'être fixé par des rites, par des cérémonies & par-tout le ſpectacle du culte extérieur ; que bientôt il ne connaîtrait plus de frein, ſi on ne le convoquait ſouvent dans les temples pour lui rap-

peller ses devoirs; enfin qu'il lui faut une Religion. Ils profiterent de celle qu'avaient apportée les colonies orientales. Mais, comme ils ne voulaient que créer des hommes libres, ils commencerent par la débarrasser de cet esprit théocratique qui, dans le lieu de son origine, n'avait fait que des esclaves; & laissant à part les légendes, les fictions des poëtes, & les vains ornemens dont elle était chargée, ils s'attacherent principalement à cette partie de la Religion qui tendait à inspirer l'amour de la vertu, & qui avait élevé l'ame à la connaissance d'un premier être. Nous avons eû occasion d'observer avec quel respect Platon & Cicéron ont parlé des mysteres. La doctrine qu'on y enseignait était celle qu'ils ont exposée dans ces beaux ouvrages (5), où ils tracent des modeles de législation, celle qu'avaient adoptée Charondas & Zaleucus.

Le préambule des loix de ce dernier existe encore (6). Après avoir établi comme une vérité certaine qu'il est des dieux, après avoir appellé pour garant de leur existence cet univers qui ne peut être l'ouvrage d'une cause aveugle, il recommande aux Locriens de les honorer, non par des sacrifices pompeux, ni par

de vaines cérémonies, mais en paraiſſant devant eux avec un cœur pur & droit. " Car, dit-„ il, Dieu ne reçoit pas le culte du méchant. „ La vertu eſt le ſeul hommage qui ſoit di-„ gne de lui être offert ". Il les exhorte enſuite à faire le bien; à préférer l'honneur aux avantages de la fortune; à ne pas redouter la perte des richeſſes pour éviter la honte & l'infamie. Quant à ceux dont le cœur eſt tourné vers le mal, & que la violence de leurs paſſions entraîne ſans ceſſe au-delà des bornes, il leur met devant les yeux la crainte d'un Dieu irrité; il les menace de ſa vengeance à l'heure inévitable de la mort, où chacun ſera jugé ſelon ſes actions, & où le coupable, à qui il ne reſtera plus que des remords déchirans, formera des vœux déſormais inutiles. " Que ce moment terrible, ajoute-t-il, „ ſoit toujours préſent à votre eſprit. Par-là „ vous marcherez d'un pas ferme dans le „ chemin de la juſtice. Mais, s'il en eſt parmi „ vous qui ne puiſſe réſiſter aux embuches „ de l'eſprit tentateur, qu'il implore l'aſſiſ-„ tance des dieux; qu'il coure ſe réfugier „ dans les temples comme dans l'aſyle le plus „ ſûr. Là des hommes exercés par une pra-„ tique conſtante de la probité & de la ver-

„ tu, lui ſerviront de guide; ils l'entretien- „ dront des ſupplices qui attendent les mé- „ chans, du bonheur réſervé aux juſtes; & „ leurs ſages diſcours affermiront ſon ame ". CHAP. IV.

Ainſi la Religion venait au ſecours de la loi, l'une ſervant d'inſtrument à l'autre, & elles travaillaient de concert à former de vrais citoyens. Eſt-ce à cet accord précieux qu'eſt dû l'état floriſſant de ces républiques fameuſes qui nous ſont encore propoſées comme modeles? Dirons-nous qu'elles tiraient également leurs forces de ces deux moyens réunis? ou plutôt, ſi elles ont jetté tant d'éclat, ne faut-il pas en attribuer l'honneur ſeul aux inſtitutions civiles, à ces loix dont le grand légiſlateur des nations nous donne une ſi haute idée, lorſqu'après avoir dit que ce fut par elles que la Crete & la Laconie ont été gouvernés, il ajoute " Lacédémone céda la „ derniere aux Macédoniens, & la Crete fut „ la derniere proie des Romains. Les Samni- „ tes eurent ces mêmes inſtitutions, & elles „ furent pour ces Romains le ſujet de vingt- „ quatre triomphes " (7).

2°. Avec l'ordre politique.

Mais, ſi l'on ne peut aſſurer que la politique ait fait ſervir la Religion à ſes vues, elle ſut du moins la contenir dans ſes véritables

CHAP. IV. limites, & c'eſt là ſon plus bel ouvrage chez les anciens. En parlant du rôle que l'égliſe a joué dans l'hiſtoire du moyen âge, un philoſophe (8) l'appelle le premier mobile des révolutions; il lui reproche d'avoir influé dans les révoltes des ſujets, dans les diſcordes inteſtines, dans les guerres étrangeres. Selon lui elle s'incorpore tellement à toutes les affaires de ce monde qu'elle en devient l'ame, ſemblable à l'eſprit moteur des Stoiciens (9). Enfin, ajoute-t-il, on pourrait lui dire, comme autrefois le conſul romain au barbare Catilina; " nul crime, nul forfait n'a exiſté
„ que par toi; toi ſeule as pu impunément
„ t'abreuver du ſang des citoyens, t'enrichir
„ de leurs dépouilles, & les loix les plus ſaintes, non-ſeulement tu les négliges, mais
„ tu te plais à les renverſer, à les fouler aux
„ pieds " (10).

Nous ſommes loin d'adopter ces réflexions d'un eſprit éclairé, mais juſtement aigri par la perſécution qui affligeait alors les plus belles contrées de l'Europe, & dont il avait été lui-même la victime. Il eſt facile de ſe convaincre que la Religion a ſervi ſeulement de prétexte aux ambitieux; que c'eſt à tort qu'on lui a imputé tous les maux de l'huma-

nité dans les temps modernes; que les Eſpagnols n'avaient pas beſoin du ſignal donné par le farouche Valverde pour renverſer l'infortuné Ataliba de ſon trône; & qu'ils n'ont ſacrifié tant de millions d'hommes, que pour ſatisfaire leur inſatiable cupidité. Nous ſavons que l'évangile n'a point commandé la journée de la ſaint Barthelemi, le maſſacre des proteſtans en Irlande, les expéditions barbares des Cevennes, l'aſſaſſinat des rois, ni toutes ces horreurs dont nos faſtes ſont ſouillés. Mais il n'eſt pas moins vrai de dire qu'un pareil prétexte manquait aux anciens; que ce mobile puiſſant qui a produit tant de crimes, n'entrait pas dans les reſſorts de leur conſtitution, & qu'ils n'ont jamais employé l'arme terrible du fanatiſme. Durant un long eſpace on ne voit chez eux aucune guerre de Religion. Celle des Phocéens n'en était pas une (11), quoiqu'elle ſoit connue ſous le nom de guerre ſacrée, elle avait pour objet, non de ſoumettre des mécréans, mais de punir un peuple ſacrilege qui avait oſé envahir le territoire conſacré au dieu que l'on révérait à Delphes. A quoi attribuer cette tranquillité profonde, cette heureuſe paix qui ne fut jamais alterée? On n'accuſera pas la Religion

d'indifférence, comme on l'a fait tant de fois; il ne nous eſt pas permis de douter qu'elle ne devint intolérante, qu'elle ne déployât même une ſévérité exceſſive, pour peu que l'on touchât à ſes dogmes ſaints. Mais c'eſt que ſa police ſe confondait avec celle même du gouvernement, & que toutes les parties de l'état réunies entr'elles, formaient cette unité politique à laquelle nous ne pourrons jamais atteindre.

L'établiſſement du chriſtianiſme a introduit une nouvelle langue, une diviſion juſques-là inconnue, de pouvoir ſpirituel & temporel; & il en eſt réſulté un conflit de juriſdictions qui a été la ſource d'une multitude de guerres & de déſordres. Autrefois le ſacerdoce était une fonction civile que l'on confiait à de ſimples citoyens (12). Seulement on y avait attaché des diſtinctions honorables, & l'on choiſiſſait pour la remplir ceux qui étaient les plus recommandables par leurs ſervices ou par leur dignité. Xénophon, hiſtorien, philoſophe, général habile, faiſait l'office de ſacrificateur (13), lorſqu'on vint lui annoncer la perte de ſon fils tué à la bataille de Mantinée. Les premiers hommes de l'état offraient eux-mêmes dans les temples

des vœux aux dieux de la patrie : heureuses contrées, où de l'autel on montait à la tribune aux harangues; où la même main qui venait de verser le sang des victimes, allait cueillir des lauriers sur le champ de bataille! Les prêtres ne formant pas de corps séparé dans l'état, n'avaient aucun intérêt d'en troubler l'ordre & l'harmonie. Toutes les classes de citoyens se réunissaient pour aimer la patrie, pour la défendre, & l'émulation qui regnait entr'eux, tournait à l'utilité générale.

3°. *Avec la morale.*

C'est à cette noble émulation que nous devons les grands exemples qu'ils nous ont laissés. Quels hommes qu'Aristide, Cimon, Phocion, Epaminondas, & cette foule de héros qui ont été l'ornement de la Grèce, & qui feront à jamais l'honneur de l'humanité! Existe-t-il de plus parfait modele? où trouver plus de désintéressement, plus de grandeur d'ame, des principes plus austeres & plus épurés? Sans doute que ces qualités éminentes tenaient à la nature du gouvernement (14), & qu'elles étaient les heureux fruits de la liberté. D'un autre côté cependant la Religion s'était principalement occupée de la morale, ses dogmes avaient pour objet d'effrayer le crime, & d'encourager la vertu. Et

si jamais il ne lui a été donné d'enfanter le véritable héroisme, si elle n'avait aucun pouvoir sur ces esprits supérieurs qui n'ont pas besoin qu'on leur prescrive des regles de conduite, qui trouvent en eux-mêmes leur plus digne récompense, & qui n'obéissent qu'à cette loi, la premiere & la plus sainte de toutes, gravée au dedans de nous en caracteres ineffaçables : du moins elle parlait à la multitude, elle savait à la fois lui inspirer l'amour de ses devoirs, & la contenir dans de justes bornes ; & le soin que l'autorité civile prenait de la faire respecter, prouve combien on la jugeait nécessaire pour remplir cet utile but.

On n'attend pas de nous que nous traitions ici de la morale des anciens, ni que nous examinions quels en ont été les progrès parmi eux, à quel point ils l'ont laissée, & ce qu'y ont ajouté les modernes. S'il fallait nous occuper à de pareilles recherches, nous commencerions par observer que dans l'étude des monumens qui nous restent de leurs mœurs, les écrits des philosophes ne seraient pas toujours des guides fideles, parce que, livrés pour la plûpart à la spéculation, ils nous ont plutôt dit ce que les hommes auraient dû être, que ce qu'ils ont été véritablement

blement dans leur ſiecle. Mais ces réflexions appartiennent plus particulièrement à l'hiſtoire de la morale, ouvrage qui reſte encore à faire, & qui mériterait bien de fixer l'attention d'un obſervateur habile. Il ſerait intéreſſant de ſuivre cette ſcience chez les différens peuples, de voir quel rang ils méritent qu'on leur aſſigne, s'il eſt vrai qu'ils ne doivent pas être claſſés en raiſon de leurs exploits, de leurs conquêtes & de tous les dehors d'une grandeur imaginaire; mais ſelon ce qu'ils ont fait en faveur & pour le bien de l'humanité. Ainſi, par exemple, en même temps qu'on admirerait dans les Grecs la ſimplicité & la chaſteté des femmes qui était telle, dit Monteſquieu (15), qu'il n'y a jamais eu de peuple mieux policé à cet égard; l'éducation forte & vigoureuſe qu'ils donnaient à la jeuneſſe; leur reſpect pour les vieillards; leur hoſpitalité & toutes leurs vertus domeſtiques: on leur reprocherait bien plus vivement encore le droit odieux de l'eſclavage; la loi atroce (16) qui ordonnait dans une ville aſſiégée, de faire mourir les gens inutiles; leurs cruautés envers les priſonniers; &, dans preſque toutes leurs guerres, des repréſailles ſanglantes (17) dignes

CHAP. IV.

de hordes de ſauvages, & que l'on ne peut voir ſans ſurpriſe entre des peuples civiliſés, parlant la même langue, ſoumis aux mêmes uſages, & ne formant qu'une ſeule nation. Peut-être trouverait-on qu'à certains égards nous méritons la préférence : que nos mœurs ſont plus douces, que les loix de l'humanité ſont mieux connues, celles de la nature plus univerſellement reſpectées. Le droit des gens eſt fondé maintenant ſur des baſes qui honorent toutes les nations de l'Europe ; & ſans ſavoir préciſément quels changemens ont pû être occaſionnés par la différence des Religions, il parait certain que, ſi la ſervitude n'exiſte plus aujourd'hui dans nos climats, c'eſt au chriſtianiſme qu'on en eſt redevable (18).

Nous avons déja eu ſoin de remarquer, combien, à ne le conſidérer que politiquement, il était ſouvent ſupérieur au culte des anciens ; ſous ce même point de vue auſſi, nous ſommes forcés d'avouer qu'il n'a pas toujours eu cet avantage.

4°. *Avec l'eſprit national.*

Le commun des hommes eſt porté à remplir les deſtinations qui ſemblent avoir été marquées par la nature elle-même. Ils penſent aſſez généralement que l'on peut, que

l'on doit même rechercher l'eſtime de ſes compatriotes ; qu'il eſt permis de n'être pas inſenſible à leurs hommages ; & quelques-uns portant encore plus loin leurs regards, brûlent du noble déſir de ſe faire un nom dans la poſtérité. Mais ce ne ſont pas là les principes qui guident les vrais chrétiens. Entièrement détachés des choſes de ce monde, ils foulent aux pieds les dignités, les honneurs ; ils n'aſpirent qu'à des biens plus durables ; & c'eſt avec raiſon peut-être que Bayle (19), & Jean Jacques (20) avancent, qu'ils ne formeraient pas un état qui put ſubſiſter. On ſent auſſi combien une Religion qui ne prèche qu'humilité, abnégation de ſoi-même, aux yeux de laquelle la réputation n'eſt qu'une vaine fumée, & qui recommande l'ignorance, eſt oppoſée aux progrès de l'eſprit humain. Tel fut le chriſtianiſme à l'époque de ſon établiſſement, tel il s'eſt montré à la renaiſſance des lettres ; tel il ſera toujours tant que l'opinion publique ne parviendra pas à le dominer.

Nous ne ceſſons de déplorer le tort irréparable qu'il a fait aux ſciences, en détruiſant tous ces monumens de l'antiquité ſavante qu'avait reſpecté la fureur des barbares.

Après avoir été forcé de trahir la vérité, l'infortuné Gallilée fut jetté dans les fers, pour avoir découvert le vrai ſyſtême du monde (21). Aujourd'hui encore, il regne dans preſque toutes les branches de la littérature un eſprit petit & étroit, qui ne l'a que trop défigurée, & qui fait bien déſirer qu'on l'enviſage enfin ſous un autre point de vue. La ſageſſe de Socrate, l'éloquence de Platon, la profondeur de génie d'Ariſtote, les vertus d'Epaminondas, des Scipions, des Antonins, n'ont ſouvent excité que la compaſſion & la pitié. Nos ſavans les ont plaints avec une bonne foi que l'on ſerait tenté d'admirer, ſi elle n'excitait pas en même temps une vive indignation. Leur ſot orgueil leur fait croire qu'ils ſont d'une nature ſupérieure; ſouvent même animés d'une ſainte colere, ils leur prodiguent les dénominations les plus injurieuſes. Combien de fois l'hiſtoire d'un peuple confiné dans d'arides rochers, & long-temps inconnu à l'univers, a-t-elle ſervi de cadre au tableau deſtiné à nous préſenter la ſuite importante des grands événemens, de ceux-là ſeuls qui ſoient dignes de fixer nos regards? Dans les différens ſyſtêmes de chronologie, d'immenſes recherches n'aboutiſſent

le plus communément qu'à ſavoir, ſi l'on ſuivra le texte hébreu ou le texte ſamaritain. Quel rapport donc Rome ou les antiques monarchies de l'orient peuvent-elles avoir avec les petites tribus juives, qu'elles ont toujours réduites en ſervitude? Mais par-tout le préjugé a retréci les idées; par-tout il a poſé des bornes; & s'il eſt parmi nous des écrivains qui ont oſé les franchir, ou ils ont porté la peine de leur noble hardieſſe, ou bien ils ont été obligés d'uſer de la plus extrême circonſpection. Une découverte importante, de nouvelles vues ſur l'origine des nations, des faits mieux éclaircis, concernant l'hiſtoire naturelle & ſur-tout l'organiſation du globe; répandent de tous côtés l'allarme. Il n'en était pas de même chez les anciens; débarraſſés de toute eſpece d'entraves, ils pouvaient donner un champ libre à leur imagination. Quel que fut leur ſyſtème ſur la formation des êtres, ſur les loix du mouvement, ſur les queſtions les plus relevées de la métaphyſique, ils ne craignaient pas qu'on leur fit un crime d'avoir voulu éclairer leurs ſemblables. Loin de reſſerrer les limites de la ſcience, la Religion qui avait été formée de l'aſſemblage des connaiſſances humaines,

CHAP. IV. devait elle-même contribuer à les étendre ; elle en avait conservé le dépôt précieux : ce fut elle encore qui permettant au génie d'aspirer à tous les genres de gloire, l'a guidé dans la carriere des arts.

Un de nos poëtes a fort bien remarqué que nos mysteres terribles ne sont pas susceptibles d'ornemens. En effet, dit-il, quel spectacle que le diable hurlant sans cesse contre Dieu (22) ! & quoique ce sujet, entre les mains du Tasse & de Milton, leur ait fourni des beautés du premier ordre ; on voit que dans la contexture de leurs poëmes ils ont suivi la marche des anciens, & qu'ils ont été forcés, à leur exemple, d'avoir recours à l'allégorie (23). Mais ce qui n'est aujourd'hui que de convention, puisque rien ne nous autorise à personnifier des êtres moraux, était une suite des idées établies dans un temps où tous les objets de la nature étaient animés. Homere ne choquait point les vraisemblances nationales, en introduisant la discorde dans le camp d'Agamemnon, en envoyant à ce prince un songe funeste, & en faisant descendre la brillante Iris au milieu des Grecs pour leur annoncer l'ordre du grand Jupiter. Transporté tout-à-coup

ſur le ſommet de l'Olympe, le lecteur n'appercevait que des images ou riantes ou majeſtueuſes; tels que les courſiers d'un dieu qui franchiſſent d'un ſaut l'eſpace du ciel à la terre (24), & la jeune Hébé, parée de toutes les graces de la jeuneſſe, verſant aux immortels le nectar & l'ambroiſie. Ces poëmes divins qui feront encore les délices de nos derniers neveux, préſentaient à la fois le tableau à la vérité infidele de l'hiſtoire & de la Religion. Héſiode, Pindare, le voluptueux Anacréon & les graves tragiques, tous ont tiré leurs deſcriptions de la mythologie; & ce fond inépuiſable fourniſſait également aux artiſtes leurs plus brillans modeles.

C'eſt en voulant donner aux hommes l'idée de la divinité, qu'ils s'éleverent inſenſiblement jufqu'à ce beau idéal (25), que quelques-uns d'entr'eux avaient ſi bien ſaiſi, & qui depuis n'a été conçu que par Michel-Ange, Raphaël, le Guide & un très-petit nombre, lorſqu'ils ont eu de même à repréſenter le Dieu des chrétiens.

Dès qu'une fois, par des circonſtances particulieres, un pays eſt préparé à recevoir la culture des beaux arts, peut-être eſt-ce à la Religion qu'il appartient d'en développer

l'heureux germe. Ils prendront plus ou moins d'accroiſſement, ſelon que ſon culte ſera ſimple, ou qu'elle déployera plus de pompe & de magnificence. Elle ſeule peut employer utilement le bras des ſculpteurs, des peintres, des architectes, en leur offrant de grands encouragemens; elle ſeule auſſi eſt capable de leur donner de grandes idées, & d'échauffer leur génie par la nature des objets qu'elle leur préſente. On ne ſaurait douter par exemple, que de nos jours elle n'ait contribué à la gloire de l'Italie. La Rome nouvelle lui doit d'être encore la capitale de l'univers. Pour raſſembler cette foule de monumens & de chefs-d'œuvre en tout genre qui l'embelliſſent; pour avoir élevé aux pieds du Vatican cet édifice auguſte qui le diſpute à tous ceux de la Grece & de l'ancienne Rome, il a fallu, ce qui ne pouvait ſe trouver ailleurs, une ſuite de ſouverains tous pontifes, tous également intéreſſés à ſoutenir l'éclat du ſacerdoce. Et dans ces contrées habitées par un peuple induſtrieux, mais où un zele auſtere a proſcrit les cérémonies extérieures, dépouillé ſes égliſes de leurs ornemens, & briſé ces marbres, ces ſtatues qui journellement expoſées aux regards de la multitude, peu-

vent quelquefois créer des artiſtes, ſi l'on a fait d'inutiles efforts pour appeller les beaux arts, ne ſerait-ce pas la réforme qui leur en aurait pour ainſi dire fermé l'accès, & qui les empêcherait de s'y fixer ?

Dans la Grece, au contraire, la Religion, la beauté du climat, l'heureuſe diſpoſition des naturels, l'amour de la patrie, la liberté s'étaient réunis pour les porter au plus haut degré de perfection. Nous ne ſavons s'il faut mettre au rang des fables dictées par une admiration outrée pour les anciens, les effets merveilleux que l'on raconte de leur muſique. On a penſé auſſi que, faute de connaiſſances néceſſaires pour la préparation des couleurs, leur peinture n'a pu avoir cette ſupériorité ſi vantée. Cependant ſi l'on doit juger de ce qu'était l'art autrefois, par les monumens que nous avons maintenant ſous les yeux, à la vue de ces productions immortelles échappées aux injures du temps, & où reſpire le génie des Praxiteles & des Phidias, nous croirons volontiers à tous les autres prodiges; nous croirons qu'ils pouvaient par la ſublimité de leurs accords exciter le plus vif enthouſiaſme, & que la toile s'animait ſous le pinceau de Zeuxis & d'Appelle.

Ces ruines majeſtueuſes éparſes ſur le ſol d'Athénes & du Péloponneſe, retracent de même aujourd'hui la beauté des édifices qui les couvraient. Dans les villes libres de la Grece on ne voyait pas s'élever ces palais dont le luxe inſulte à la miſere & à l'eſclavage du peuple. L'architecture était conſacrée toute entiere aux édifices publics, principalement à ceux où s'aſſemblait la nation. La noble ſimplicité du dorique, & la magnificence des chapiteaux corinthiens ne ſervaient qu'à décorer d'immenſes portiques deſtinés à recevoir la foule des habitans; des théâtres dont l'enceinte ſpacieuſe pouvait contenir tout un peuple; & les temples, ſéjour des immortels. Là étaient dépoſées les images vénérables des dieux & des héros; & le citoyen contemplait avec une égale admiration la majeſté des divinités puiſſantes qui veillaient au ſalut de la patrie, les traits des grands hommes dont elle s'honorait, & le génie de l'artiſte qui n'avait pas moins acquis de droits à l'immortalité.

Reſumé des réflexions ſur l'influence de la Religion chez les anciens.

En cherchant à ſaiſir les rapports de la Religion avec la légiſlation, l'ordre politique, la morale & l'eſprit national, nous avons indiqué ſucceſſivement ce qu'elle a

fait pour les peuples de l'antiquité. Nous laissons aux moralistes, aux observateurs éclairés le soin de déterminer plus particulierement cette influence; & nous regrettons bien que les bornes & la nature de cet ouvrage, & plus encore notre peu de lumieres, ne nous permettent pas de résoudre les questions importantes qui semblaient naître de notre sujet.

CONCLUSION.

Récapitulation générale de tous les objets traités dans cet ouvrage.

Contentons-nous donc d'avoir examiné, quoique d'une maniere fort imparfaite, les différentes parties que nous nous étions proposés de traiter. Nous avons d'abord distingué deux especes de cultes, chacun bien caractérisé. Le premier, ou culte public, nous a fait connoître toutes les divinités de la mythologie, partagées en trois grandes classes, qui représentent l'une les principes des choses, l'autre le systême du monde, & la troisieme, l'origine des sociétés. Le second culte nous a offert un objet bien plus important, les mysteres où sont renfermés les dogmes & la doctrine des anciens. Après avoir parcouru rapidement quelques autres de leurs institu-

CONCLUS.

tions religieuses, tels que sont les fêtes, les sacrifices, & l'art de la divination, nous avons cru enfin devoir terminer ce tableau par des réflexions concernant l'espece d'influence que la Religion a pu avoir sur les nations qui lui ont été soumises.

Quel est le sort qu'éprouva la Religion des anciens.

Cette Religion fut long-temps la seule dominante. Née en orient dans les premiers âges du monde, elle suivit chez les anciens les progrès de la civilisation. Nous la voyons se répandre dans les contrées occidentales, à mesure que leurs sauvages habitans sortent de la barbarie. Des Grecs elle passa aux Romains qui la porterent avec leurs armes jusques sur les rives du Rhin & du Danube, & le long des bords de l'océan atlantique. Elle régnait paisiblement sur tous les pays qui obéissaient aux loix de Rome, lorsqu'il s'éleva contr'elle un ennemi d'abord peu redoutable, qui pendant trois cents ans se cacha dans l'ombre & dans l'obscurité, mais qui enfin revêtu de la pourpre impériale, leva sa tête altiere, & se proposa de la détruire, après s'être enrichi de ses dépouilles. Tandis que livrée aux attaques de l'église naissante, elle avait encor à lutter contre l'autorité du souverain, une révolution inatten-

due acheva de la terraſſer. Les barbares qui des extrêmités du globe étaient venus fondre ſur l'empire romain, uſerent par-tout du droit de la victoire. Ces fiers conquérans avaient aſſervi le peuple vaincu à leurs opinions. Les arts & les ſciences diſparurent, & avec eux cette Religion qui les avait conſacrés. Pendant la longue nuit qui a couvert nos climats, elle reſta enſevelie ſous les débris de ſes temples. Elle ſe releva, pour ainſi dire, avec les monumens de l'antiquité ſavante; & on la vit ſortir de ſes ruines, dès qu'un nouveau jour vint éclairer notre horiſon. Depuis cette époque elle ſemble avoir repris tous ſes droits. Ce n'eſt plus elle à la vérité qui ſe montre avec un front auſtere, & qui porte la terreur au fond de l'ame; mais ſon empire eſt établi ſur l'imagination, & elle le conſervera tant que ſubſiſteront les arts auxquels maintenant elle eſt pour jamais attachée. Elle n'a ceſſé d'être le domaine de la poëſie, d'offrir des modeles au ſculpteur & au peintre. Tout eſt encore plein de ſes dieux. Leurs images décorent nos palais; nos théâtres rétentiſſent du récit de leurs aventures. Nous ſommes enfin tellement entourés de la mythologie, qu'il

CONCLUS.

CONCLUS. n'eſt pas permis d'en ignorer les détails.

Mais les fables, de la maniere dont on a coutume de les présenter, ne peuvent que paraître abſurdes. En les raſſemblant ſous un même point de vue, nous avons cru qu'on nous ſaurait quelque gré d'en avoir donné une explication raiſonnable. Notre intention a été ſur-tout de prouver que les Grecs avaient ce qu'on appelle une Religion, & que cette Religion était véritablement digne d'un grand peuple.

Si nous ſommes parvenus au but que nous nous étions propoſés d'atteindre, peut-être cet eſſai n'aura-t-il pas été trouvé indigne de l'attention du lecteur ; on daignera peut-être encourager les efforts d'un écrivain qui vient de paſſer ſa jeuneſſe avec les muſes, & qui, après les avoir cultivées en ſilence, oſe aujourd'hui pour la premiere fois ſe montrer au grand jour, ſans ſavoir encore ſi ſon peu de talent n'aurait pas dû le condamner pour jamais à l'obſcurité.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

DEC 8 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY